(A SUIVRE) 16

MENSUEL 12f

(A SUIVRE) MAI 79

MENSUEL 12ft Belgique 80fb Suisse 6fs Canada $3.50 Pays Bas fl 6.50

PALL MALL : 20 cigarettes blondes.
American Tobacco Company.

SOMMAIRE

(A SUIVRE)

Mensuel
N° 16 - MAI 1979
Casterman 1979
Directeur de la Publication :
Louis GERARD
Directeur : Etienne POLLET
Directeur Délégué :
Didier PLATTEAU
Comité de Direction :
Etienne POLLET,
Didier PLATTEAU,
Louis GERARD,
Jean-Paul MOUGIN

Rédaction :
39, rue Madame - 75006 PARIS
Tél. : 544.59.32
Rédacteur en Chef :
Jean-Paul MOUGIN
Secrétaire de rédaction :
Anne POROT
Conception graphique :
Etienne ROBIAL
Maquette : Bernard CICCOLINI

Gestion/Diffusion
Siège social :
66, rue Bonaparte - 75006 PARIS
Tél. : 325.20.05
Télex : EDICAST 200 001 F
Service de Presse :
Joëlle FAURE
Service Commercial :
Christophe VEYRIN-FORRER
Service des Ventes :
SOC - Michel IATCA,
24, Bd Poissonnière 75009 PARIS
Tél. : 523.25.60

Régie Publicitaire : PUBLICAT
17, Bd Poissonnière 75009 PARIS
Tél. : 261.51.26
Chef de Publicité :
Bernard MARGERIE
Diffusion France : N.M.P.P.
Diffusion Belgique :
CASTERMAN S.A.
28, rue des Sœurs Noires
7500 TOURNAI
Tél. : (069) 22.41.41
Télex : CASEDI 57328
Diffusion Canada :
St LOUP Inc.
1073 Ouest-ave laurier
OUTREMONT. H2V 2L2
Tél. : (514) 277-9680
Diffusion Pays-Bas :
Atlantis Staak 18 Rotterdam

N° commission paritaire :
61 422

I S S N : 0180 - 3640
Dépôt Légal : 2e- Trimestre 1979
Imprimé en Belgique par
CASTERMAN S.A. TOURNAI

En dépit du soin qu'elle prend des manuscrits et dessins non sollicités, la rédaction décline toute responsabilité en cas de perte ou dommages. Ces textes ou originaux ne sont pas obligatoirement renvoyés.

SPECIAL NEW YORK

La ville de tous les exils, de tous les espoirs. Un mythe fascinant. Qui n'a rêvé d'y errer, inconnu parmi les inconnus?

5 MUÑOZ ET SAMPAYO : LE BAR A JOE
Pepe l'architecte

La première partie de l'existence traquée, à New York, de Pepe, l'exilé sud-américain... Son dénouement tragique dans le prochain numéro. Mais dans le bar de Joe échouent d'autres destinées misérables. Tous les trois mois, Muñoz et Sampayo vous les raconteront, en épisodes complets.

19 LE DOSSIER (A SUIVRE) :
I LOVE NEW YORK
Coordonné par Benjamin Legrand avec : Claude Villers, Vivian Ostrovsky, Lionel Rotcage, Dominique Grange, Ulysses Santamaria.

27 TARDI : MANHATTAN

Un inexorable retour à New York : "Je me suis souvenu de Manhattan et j'y suis retourné. La grosse mouche bleue que je suis ne pouvait aller se poser ailleurs..."

35 ROBERT ET MILLIE
Une nouvelle inédite de Tony Cartano

37 CLAEYS : MAGNUM SONG

Foolishbury est de retour pour une nouvelle série de quatre chapitres. Tous les Etats Unis de la série noire: celle des politiciens véreux, des truands implacables et des tueurs minables.

51 F'MURR A LA UNE

60 ELLERY QUEEN,
LE DETECTIVE DE NEW YORK
par François Rivière

61 LA SORCIERE DE TIMES SQUARE
Une nouvelle de Ellery Queen

65 COMES : SILENCE
Chapitre 4 : Le signe du crapaud

81 LES PAGES D'HUMOUR DE DELPORTE ET FRANQUIN : PENDANT CE TEMPS A LANDERNEAU

89 LES BANDES DESSINEES DE SERGE JULY
Le hold-up esthétique du siècle

91 CABANES : RENCONTRES DU 3e SALE TYPE ou Arnaud de Ribaute venait-il d'ailleurs, le bougre?

Si on appelle ufologie la science qui traite des extra-terrestres, nul doute que cette première rencontre avec Arnaud de Ribaute ne représente les prémisses d'une science nouvelle, l'ufoloufoquerie. Désormais, avec Cabanes, vous retrouverez régulièrement d'autres personnages moyenâgeux, aussi extraordinaires qu'extra-terrestres.

98 L'ACTUALITE (A SUIVRE)

COURRIER (A SUIVRE)

De nombreux lecteurs s'interrogent sur la disparition de Bran Ruz au numéro 3, et réclament son retour à cor et à cri. Nous leur signalons donc que le récit de Deschamps et Auclair reprendra à la rentrée, vers octobre 1979.

Je vous suis depuis vos débuts, et je peux vous dire sans mentir que vos numéros se sont sans cesse améliorés. J'aime beaucoup la BD en général, et surtout la bonne BD. Et dans *(A Suivre)*, le lecteur est gâté.

Mais il y a un petit truc, ou peut-être un gros,où j'ai réagi : la mort d'Hubinon par Philippe Muray. Comme si Hubinon était à prendre au second degré, hum ! Si Hubinon avait voulu faire de l'ironie à propos de l'armée américaine, il aurait écrit dans *Fluide, Pilote* à la rigueur, mais pas dans un journal de jeunes où beaucoup de choses sont prises directement. Voilà une critique, parmi les critiques «sérieuses» de *(A Suivre)*, qui me fait douter de ma compréhension de Buck Danny. Soit je n'ai rien compris à Hubinon, soit Philippe Muray se moque de nous. Buck Danny est une BD apportant beaucoup d'idées de violence, d'envie de devenir des Supermen en écrasant d'autres au jeu de la guerre... Vous avez fait un dossier sur le fascisme, hum ! Lorsqu'on fait l'éloge posthume d'un dessinateur, on ne le récupère pas à tout prix dans le camp des anti-militaristes, pour qu'il passe à la postérité.

Didier MARION
Montpellier

Loin d'avoir pris Hubinon au second degré, comme vous dites, j'en ai esquissé un très modeste embryon d'analyse. Tout le problème est de savoir si j'aurais dû proférer contre Buck Danny une condamnation qui va de soi, plutôt que d'essayer d'analyser les contradictions dans lesquelles se débattait cette bande sur l'impérialisme américain passé au crible de la subjectivité d'un artiste européen. Désolé, je n'ai pas envie d'abdiquer mon droit à l'analyse.

Ph. M.

LETTRE ouverte envoyée aux quelques revues de BD qui méritent, à notre sens, ce titre : Charlie Mensuel + BD, Pilote, L'Echo des Savanes, Métal Hurlant, Fluide Glacial, (A Suivre).

Quelques précisions :

• Nous ne sommes pas des «lecteurs-consommateurs» passifs de BD, et nous pensons qu'il y en a de moins en moins, mais des «amateurs», au sens de «aimer quelque chose», donc nous réagissons, nous jouissons... bref nous sommes partie prenante.

• Nous pensons qu'il n'y a aucune hiérarchie qualitative à opérer entre les diverses formes créatrices que sont le dessin, la peinture, la musique, le théâtre, le cinéma, l'écriture etc... Face à chacune de ces formes «esthétiques», l'alternative reste ouverte entre être un spectateur consommateur stupide et un acteur produisant ses propres effets de sens, au-delà de tout ce qu'a pu imaginer le créateur. Il n'est pas superflu de redire que l'œuvre n'existe pas en soi, mais dans son rapport à l'Autre (et en l'occurence, c'est nous).

• Nous «apprécierions» donc énormément de ne pas être pris pour des imbéciles auxquels il est impossible de faire avaler n'importe quoi.

Des exemples de ce qui nous semble révéler un certain mépris des lecteurs :

(NDLR : nous ne passons ici que «l'exemple» concernant «(A Suivre), les autres publications citées en tête de cette lettre étant mises en cause à d'autres titres.)

L'enquête de *(A Suivre)* (revue tout en noir et blanc) fait ressortir que ses lecteurs ne sont pas gênés par l'absence de couleur, nous pensons que beaucoup changeront d'avis lorsqu'une bédé comme *Ici même* de Tardi sortira en album en couleur (ce qui est à souhaiter d'ailleurs) et qu'ils seront tentés de se la repayer, tant cette bédé en sera valorisée.

N'y a-t-il pas ici un côté un peu «arnaque» à devoir systématiquement acheter deux fois la même bédé (personne n'est obligé, nous parlons ici de ceux qui prennent leur pied avec les bédés, bien sûr). Nous savons que la couleur coûte cher, mais il ne suffit pas de s'appuyer sur cet argument pour évacuer le problème (ici le lecteur-vache-à-lait se rebiffe). [...]

*Cette lettre demeure malheureusement anonyme. Mais nous signalons à ses auteurs qu'il n'est en aucun cas prévu qu'**Ici Même**, conçu par Forest et Tardi pour le noir et blanc, soit publié avec l'ajout d'un quelconque «coloriage». Cet album de 163 pages sera en noir et blanc.*

Quelques réflexions concernant les numéros 12 et 13 de *(A Suivre)*.

Le dossier sur le«fascisme à l'italienne» est vraiment excellent. Rédigé dans un langage clair, il affiche un beau courage politique. Dans un même esprit, l'article de J.-P. Enard (n° 13) est très intéressant, car il s'oppose au nouveau snobisme qui absout les crimes des collabos fascistes. Autre point positif dans l'évolution de la revue : le gargarisme prétentieux et intolérable de certaines critiques du début a fait place à des articles rédigés de façon souvent plus accessible et d'un intérêt plus large.

Une question cependant : pourquoi manque- il deux planches aux *Rêves du fou* de Chantal Montellier, dans le numéro 13 ? Censure ?

C. LIBENS
Nessonvaux
Belgique

*Il ne manque aucune planche aux **Rêves du fou** ! Simplement, il s'agit d'un récit divisé en chapitres,et par conséquent, Chantal Montellier numérote toute l'histoire en continu. Deux planches étant parues dans le numéro 11, la première du n° 13 porte, logiquement, le folio 3.*

POUR SUIVRE, ABONNEZ-VOUS

ABONNEMENT

Je souscris un abonnement d'un an (11 numéros)

Nom : ..... **Prénom :** .....
Adresse : .....
Code postal : ..... **Localité :** .....
Profession : ..... **Date de naissance** (facultatif) : .....

Je joins le règlement (cochez la case correspondante)

— **France et Union Postale Française** ..... **120 FF** ☐
— **Benelux** ..... **800 FB** ☐
— **Canada et U.S.A.** ..... **35 $** ☐
— **Autres pays** ..... **170 FF** ☐

Bulletin et règlement à adresser :

Pour tous pays sauf Benelux, Canada et U.S.A. : 66, rue Bonaparte - 75006 Paris - France

Pour le Benelux : 28, rue des Sœurs Noires - 7500 Tournai - Belgique
Compte bancaire Bruxelles Lambert 375.0990 120.23

Pour le Canada et les U.S.A. : PERIODICA, 7045 avenue du Parc, h3n 1X8 Montréal - Canada

LE BAR A JOE

MUNOZ

SAMPAYO

PEPE L'ARCHITECTE **PREMIERE PARTIE**

"Des bandes dessinées fascistes, on en a vues dans le monde entier. Et spécialement en provenance des Etats-Unis. C'est donc le moment de contre-attaquer avec les mêmes armes". Ainsi s'expriment les deux Argentins Munoz et Sampayo, quand ils veulent définir leur travail. José Munoz, c'est le dessinateur. Il a 37 ans et se partage entre l'Italie et la Suisse. "Il est pratiquement indigné en permanence. C'est un lecteur et un dessinateur patient et autocritique!", dit de lui son complice, Sampayo. Carlos Sampayo c'est le scénariste. Il a 36 ans et vit soit en Italie, soit en Espagne. Il est l'auteur de deux romans et d'une trentaine de récits jamais publiés". C'est un excellent conteur. Il croit fermement que ce qui est imaginaire est réel!" écrit de lui son ami Munoz. Le bar à Joe, leur nouveau récit, c'est le lieu où se croisent flics, putains et indicateurs. C'est aussi le bar que fréquente Alack Sinner, leur héros le plus célèbre.

LA FILLE JOHNSON... AVEC LES GROS NÉNÉS ON DIT QUE LE MANAGER SE LA TAPE...

QUI VEUX-TU QU'IL SE TAPE CELUI-LÀ ? IL EST SYPHILITIQUE...

CHER AMI : JONATHAN JONES PEUT TOUT OBTENIR. ABSOLUMENT TOUT !!

...MOI

ET QUI C'EST ?

REGARDE RAFF : ON DIT QUE SA FEMME LE FAIT COCU AVEC LE MANAGER !

AH OUI ?... RACONTE-MOI ÇA !

I'm Proud

18 HEURES...

... J'AI MAL À L'ESTOMAC !

ET MAINTENANT... TU M'EMMÈNES CHEZ TOI, FLICARD ?

JE VIS À L'HÔTEL, MA DOUCE. VAUT MIEUX ALLER CHEZ TOI...

20 HEURES...

LES MONSTRES DE GRÜNEWALD SONT CONTEMPORAINS TANDIS QUE CEUX D'ENSOR RACONTENT NOTRE PASSÉ ANTÉRIEUR...

...OUI MAIS MALRAUX ET MÊME HAUSER...

Telaraaañą no tiene il Te la... rañaa...

ALLONS MANGER AU RESTAURANT CHILIEN. LES INTI ILLIMANI JOUENT AUJOURD'HUI. ÇA NE COÛTE QUE 30 DOLLARS PAR TÊTE DE PIPE.

EH L'AMI, J'AI COMBATTU EN 16-18, EN 42-45 ET EN CORÉE, TOUT ÇA COMME SERGENT. ICI CELUI QUI VEUT ÊTRE QUELQU'UN PEUT LE DEVENIR GRÂCE À CES GUERRES-LÀ, ET PAS AUTRE CHOSE.

MUMMY

22 HEURES...

..traigo notas de cariño para todos mis hermanosss...!
23 HEURES 30...
VAN GOGH, ÇA OUI QU'IL...
TU ES UNE MERDE, U-NE MER-DE !!!
...DE MARION, QUI ...QUAND IL EST RENTRÉ DU VIET-NAM
Unoo, doss, treees. tus pasos en la escalera, oigo la voz de madera..
de la escale-raaaaaaa..
OUI ÇA...ÇA S'EST TERMINÉ COMME ÇA POUR MOI...JE CROIS QUE JE VAIS APPELER LA POLICE...
HEURE DU MATIN...
Pepe.
2 HEURES 45...

MARY... ET MAINTENANT COMMENT JE VAIS FAIRE POUR M'EN PASSER ?...
...DE TOUS LES JOURS...
C'EST UN MAL ?... JE ME DEMANDE... C'EST UN MAL ?
MESSIEURS... ON FERME !
...SOIR...
...MOI AU BAR ET LES CHATS SANS RIEN À MANGER ...
ET TOI, MON GARÇON, ESSAYE D'EN METTRE UN COUP. LES PORCS N'ONT JAMAIS FAIT AUTANT DE SALETÉS ...
MMH...
MMH, MMH... MMH PAR CI, MMH PAR LÀ... DE TEMPS EN TEMPS, J'AIMERAIS BIEN T'ENTENDRE DIRE UN MOT QUI SIGNIFIE QUELQUE CHOSE... EXC...
...EXCUSE... BON... EXCUSE-MOI. QU'EST-CE QUE ÇA PEUT BIEN ME FICHE, HEIN ? LA VIE DE MES EMPLOYÉS ?
LA VÉRITÉ C'EST QUE JE N'AI PAS GRAND CHOSE À DIRE... C'EST ÇA LA VÉRITÉ.
À DEMAIN.
PEPE : ÉCOUTE-MOI...

DITES...
CELA FAIT TROIS MOIS QUE TU TRAVAILLES POUR MOI ET JE SUIS CONTENT... POURQUOI PAS?... AU POINT QUE TU ME PRÉOCCUPES UN PEU. JUSTE UN PEU. NE VA PAS CROIRE AUTRE CHOSE ...
ET ALORS ?
SI TU AS DES PROBLÈMES D'ARGENT, JE PEUX T'AUGMENTER, TU LE MÉRITES... MAIS SI C'EST UN PROBLÈME D'ABSTINENCE, TU N'AS QU'À ME LE DIRE ET JE...
...L'AUGMENTATION. JE L'ACCEPTE ET JE VOUS REMERCIE...
SALUT JOE. COMMENT VONT LES AFFAIRES ?
COMMENT TU VEUX QU'ELLES AILLENT ? BIEN, TROP BIEN.
...PROBLÈMES D'ABSTINENCE, EN RÉALITÉ ...
ET CE JEUNOT ?... C'EST UN TRAVAILLEUR EN RÈGLE OU ?...

PEPE, PLONGEUR CHEZ JOE, EST EFFRAYÉ PAR L'ARRIVÉE IMPRÉVUE DE LA POLICE.

(MAINTENANT, ILS VONT ME DEMANDER MES PAPIERS. JE NE LES AI PAS. ILS VONT M'EMMENER AU COMMISSARIAT, ME TABASSER, M'INTERROGER, ME BALANCER AU FOND D'UNE CELLULE OÙ JE PASSERAI LE RESTANT DE MES JOURS...

ÉCOUTE, NELSON : IL Y A 10 JOURS TU M'AS SOUTIRÉ 100$ PARCE QUE TU EN AS TROUVÉ DEUX QUI SE PIQUAIENT DANS LES TOILETTES. TU NE CROIS PAS QUE ÇA FAIT BEAUCOUP ?... RAPPELLE-TOI QUE JE CONNAIS UN DE TES SUPÉRIEURS.

ET QU'EST-CE QUI VA ARRIVER PUISQUE TU LES CONNAIS ?

LAISSE TOMBER, NELSON ! TU SAIS QUE POUR L'INSTANT MA SITUATION... ÇA VA ! ALLONS-NOUS EN !

BON DIEU !

TA SITUATION, TOUJOURS TA SITUATION. CE GARÇON N'EST PAS EN RÈGLE ET ÇA SIGNIFIE UNE AMENDE OU UN BAKCHICH POUR NOUS, CRÉTIN !

J'AI EU DEUX SANCTIONS DISCIPLINAIRES EN UN MOIS. EN PLUS, JOE EST UN AMI DU LIEUTENANT.

POURQUOI NE RÈGLES-TU PAS CETTE HISTOIRE DE PERMIS DE SÉJOUR, MON GARÇON ? COMME ÇA JE POURRAI T'ENGAGER LÉGALEMENT AVEC TOUS LES AVANTAGES SOCIAUX...

PARCE QU'ON NE ME DONNE PAS LE PERMIS DE SÉJOUR SANS UN CONTRAT DE TRAVAIL ET LE CONTRAT, ON NE ME LE DONNE PAS SANS PERMIS ! C'EST TOUT.

He's so fucked up !!

(C'EST TOUT.) C'EST PRESQUE TOUT.

QUE FAISAIS-TU DANS TON PAYS?
...ARCHITECTE.
ON L'A BRISÉ LES COUILLES A L'ARCHITECTE PEPITO.
...TOUJOURS EST-IL QUE JE NE VOUDRAIS PAS M'EN ALLER AVANT D'AVOIR TOUT FINI...
ALORS ON NE S'EN IRAIT JAMAIS!
ÇA C'EST CE QUE TU CROIS.
NEW YORK TIMES!.. L'EXÉCUTION DE JOHNSTON L'ASSASSIN! NEW YORK TIMES!
DANS LA JOURNÉE LES HEURES DE LIBERTÉ DE PEPE COMMENCENT QUAND IL VA SE COUCHER (SOMMEIL IRRÉGULIER, JE ME RÉVEILLE PLUS DE DIX FOIS POUR ALLER PISSER AU L'IMPRESSION QU'ILS MONTENT ESCALIER ET SONNENT À LA PORTE...)
ENCORE ENCORE ENCORE !!!

AU BOUT DE CINQ HEURES HEUREUSEMENT, JE ME RÉVEILLE...
BONJOUR.

JE PEUX ENTRER ?
ENTRER ?.. AH, OUI, BIEN SÛR... EXCUSE-MOI !
TU ME PLAIS BEAUCOUP ET JE NE SAIS PAS POURQUOI. TU NE SORS JAMAIS, JAMAIS NOUS N'ALLONS NOUS PROMENER TOUS LES DEUX DANS UN PARC, OU AU CINÉMA..
..MAIS JE...
(ET SI ELLE FAISAIT PARTIE DE LA POLICE FÉMININE, BUREAU DE L'IMMIGRATION ?)
Oh.. non..!
JE NE SAIS PAS POURQUOI TU INSISTES.. TU VOIS... ÇA NE MARCHE PAS!...
QUELLE IMPORTANCE ? ...ÇA S'ARRANGERA...

À 2 HEURES DU MATIN PEPE REGARDE LE DERNIER JOURNAL TELEVISE AVANT D'ALLER AU TRAVAIL.
POUR L'ASSASSINAT DE L'AMBASSADEUR ALIZAGA ANCHORENA, LE F.B.I ENQUÊTE DANS LES MILIEUX DES ÉMIGRÉS DE CE PAYS PARMI LESQUELS SE TROUVENT DE NOMBREUX OPPOSANTS...
MAINTENANT ILS VONT ME PRENDRE, M'ACCUSER, ME DÉPORTER, ME TORTURER ET ME CONDAMNER À MORT.
CLICK
BLOOD BANK
À 2 HEURES 15, PEPE SORT DE SA CHAMBRE POUR ALLER AU TRAVAIL.
DON'T WALK

ET CELUI-LÀ ? .. QU'EST-CE QU'IL EST EN TRAIN DE FAIRE ?
BOF ÇA DOIT ÊTRE UN IVROGNE.
BAR
JE NE PEUX PAS ME LAISSER SUBMERGER PAR CES CHOSES-LÀ ...
Séjour?
Soggiorno

3 HEURES DU MATIN
SALUT.
...SOIR.

MESSIEURS, ON FERME !
JE LE REGARDE.
ELLE ME REGARDE.
(QU'EST-CE QU'ELLE REGARDE ?) ELLE LE REGARDE ?
4 HEURES 20...
À DEMAIN JOE.
ELLE L'ATTEND.

TRADUCTION : CHRISTINE VERNIÈRE LETTRAGE : ANNE DELOBEL.

SUITE ET FIN AU PROCHAIN NUMERO

I LOVE NEW YORK

Un dossier coordonné par Benjamin Legrand

New York City. Ils arrivaient en bateau. Maintenant, on prend un charter. De Harlem à Soho, de Brooklyn jusqu'au Bronx, dans un taxi jaune, un Checker de préférence, ou dans le métro couvert de graffiti, sillonner la ville, le nez dans les odeurs et les yeux au cinéma, le souvenir des immigrants et les centaines de radio plein la tête.

NEW YORK BOUFFE BLUES

La rue du Canal ? Pour trouver, c'est très simple. Vous quittez Jérusalem ou Porto-Rico et vous partez tout droit... Quand vous reconnaissez Naples à gauche et Hong Kong à droite, vous êtes dans Canal Street.

Ça, c'est le New York humain avec des noms à la place des [illegible]

[illegible] avec sa cargai[illegible]

[illegible] photog[illegible]

[illegible] quelques Cubains venu[illegible] ont émigré vers les Délicatesses de Broadway ou de la 7e Avenue, non loin de Times Square et des [illegible]

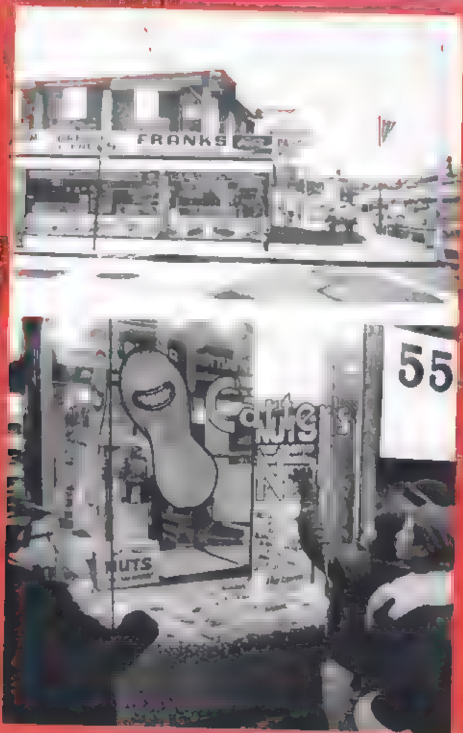
[illegible] les carpes farcies et les macaronis

[illegible]

Et le plan de New York se lit par groupes de dizaines comme un [illegible]

Maison de l'architecte James Doman (26th Street East)

Photomontage de Pym



Travers de porcs ou poulets frits de Harlem, au croisement des rues quatre-vingt; cuisses de grenouilles des ... Fast Sixties ... des cinquante; pâtes osso bucco ou mozzarella des quarante; pâtes fraîches des trente; crêpes des vingt; steacks et obster ... de la ... chop suey de Chinatown; spaghettis de Little Italy ... market sans ... et le hamburger du ... de rues à Wall Street ... dégoulinant de moutarde ... au bastingage du Staten Island Ferry qui glisse doucement au large d'Ellis Island ... de la quarantaine, c'est-à-dire pour les immigrants le triage de l'espérance et du désespoir, ... entre l'océan et la terre promise. Peut-être un nouveau monde mais sans oublier son histoire, ses souvenirs, ce que les savants nomment identité ou culture.

Alors à une époque où la photo n'existait guère, tout au moins pour les plus pourvus, dans son baluchon on emportait aussi et surtout sa cuisine, ses odeurs.

New York, New York le couvert est toujours dressé, mais attention ici, pour manger, il ne suffit pas de mettre les pieds sous la table. Il faut souvent aller chercher soi-même les plats à la cuisine et pourtant le service n'est jamais compris.

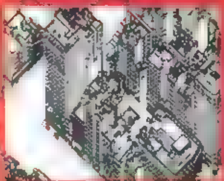
L'addition s'il vous plaît et bon appétit quand même.

CLAUDE VILLERS

Claude Villers, journaliste, producteur de radio et télévision (Pas de panique, Marche ou rêve, Viva, Comme on fait sa vie on se couche). Correspondant de France-Inter à New York de 68 à 71. Auteur de La route de ... (Ed. Simoën). Prépare aussi un guide sur New York.

DOWNTOWN MANHATTAN

Soho, entre le Bowery à l'est, Canal Street au sud, N.Y.U. au nord et Avenue of the Americas à l'ouest. Tous les artisans n'ont pas encore abandonné leurs lofts aux «artistes», et les énormes camions qui livrent ou qui traversent Manhattan font encore trembler ces vieux immeubles. Les chauffeurs passent, imperturbables, devant les 57 galeries de ce périmètre.



New York. Trois heures du matin. Neons noirs sur Chinatown. Chez Dapper's boîte «gay» cinq femmes se succèdent au backgammon. Gloria Gaynor gémit dans les amplis. Un vent sans souffle descend le long de Madison Avenue et croise l'ambulance au coin de la 77e rue. Hurlement bleu des sirènes. La jungle de Central Park reste ouverte toute la nuit. Ses bêtes sauvages se blottissent contre leurs cages de zoo tandis que les autres font leurs rondes dans un no man's land. Héroïne, cocaïne, morphine au choix.

Midtown Manhattan. 35 dollars l'entrée du Plato's Retreat, baisodrome blanc bourgeois. S'habiller en couple hétéro et se déshabiller en entrant au vestiaire. En échange vous recevrez une serviette éponge avec monogramme. Les chambres-salons «rooms» s'ouvrent sur des corps nus et polymorphes. Piste de danse au milieu, piscine et jets d'eau, grand buffet sans alcool. Une seule personne habillée, c'est le mafioso italien qui surveille les fantasmes de sa clientèle. Il suit du regard la Chinoise aux bottines vernies noires et un Texan qui s'enferment dans la cabine des chiottes. Mouvements ondulatoires de quatre pieds sous une porte.

Photo Bernard Amiel

Bientôt breakfast time. Le soleil se lève comme tous les matins vers six heures, derrière la couronne de la Statue de la Liberté. Odeurs de café, huile rance et fast food. L'écureuil qui traverse Washington Square jette un coup d'œil blasé sur les graffiti rouges: «Une femme est violée toutes les dix minutes. Châtrez les mecs.» Sur les bords des trottoirs la neige s'est transformée en marée boueuse et les rues expirent leurs vapeurs de nuages quotidiens. Les premiers camions-livreurs sortent des entrepôts de Soho, immeubles fin de siècle transformés en théâtres, galeries d'art, restaurants ou «lofts» à loyers prohibitifs. Rococo moulé dans les façades de fer. Au 490 Broome Street, une gargouille égyptienne surveille les passants. A l'angle de West Broadway, Ken and Bobb's Broome Street Bar avec son enseigne tête-de-lion. Hamburger sur pita (pain oriental), salade lardons épinards, heros (sandwiches chauds ou froids). Deux immenses ardoises et des craies de couleur sont à la disposition des consommateurs. Jaap Reitman, libraire, est au premier étage à l'angle de West Broadway et Spring. Collection inépuisable de livres d'art, revues et catalogues du monde entier. Ça sent le musée. A côté, New Morning, au 169 Spring Street. Façade jaune et verte à l'anglaise. A l'intérieur, des rayonnages techniques et quadrichromes remplis de «comics», revues de B.D. pour tous les goûts. Féministes, homos, sado maso au choix.

Le campus de N.Y.U. (New York University) se réveille. Blue-jeans blonds et barbus. Afros noirs aux coiffures sculptées. Grand Central Station déverse ses banlieusards de Long Island, prêts à repeupler leurs gratte-ciel respectifs. Au milieu de cette gare mausolée, une machine curieuse remplace le Photomaton habituel: introduire 10 cents dans la fente. Mettre votre bras sur le support. Votre tension sera mesurée par l'ordinateur. Les clochards du Bowery ivres de froid et d'alcool qui viennent pour se réchauffer n'en sont plus là: ils sont morts depuis longtemps.

VIVIAN OSTROVSKY

Loft à Soho

Vivian Ostrovsky, immigrée de partout, jamais fatiguée d'aller voir ailleurs. D'origine ukrainienne russe, née au Brésil, balade son regard bleu de New York à Paris, diffuse des films de femmes et décrit les douceurs des «petites choses sucrées» pour BD et Charlie.

FRINGUES EN VRAC

L'Amérique survitaminée change de chemise souvent. Repue, elle se donne bonne conscience. Les œuvres de charité récupèrent les chemises sales que l'Amérique commerçante rachète et découpe en chiffons pour l'industrie, ou envoie en Afrique, pour les pauv'ne g qu'ont pas de quoi se payer des Arrows neuves. Dans les immeubles vétustes, dégueulasses et poussiéreux de Brooklyn transitent des milliers de tonnes de fringues.

Les fripiers dits «wipers» sont contents depuis que nous les foches, kokets et kokettes remplissons nos armoires de chemises flanelle, oxfords, pulls perles, jacquards, tennis, blousons de base-ball.

Pour realiser un chiffre d affaires de 500 000 dollars (2 à 3 millions de nos francs) il faillait manipuler 500 000 tonnes de fripes ! La livre valait de 5 à 25 cents et se revendait de 10 à 40. Mais voilà que les base-ball jackets encombrantes en 75 sont rachetées à prix d or par les envoyés extraordinaires aponais les négociants hollandais et les démerdards français. Mais voilà qu au polyester des «button down» de maintenant on préfere le coton peigné des oxfords d occasion. Les fripiers de Brooklyn font connaissance avec le marché international du prêt-à-porter et d éternels pleureurs aux maigres revenus deviennent les demi dieux possesseurs du diamant de l habillement !

Louis Feder c est le boss de «Bush» locataire d un immense entrepôt à Bush Terminal. Pour y accéder il faut contourner des docks abandonnés, des voies de chemin de fer solitaires et rouillées et trouver laquelle des portes condamnées ne l est plus. Dans son bureau, sur un meuble mastoc, deux assiettes sont posées : c est vendredi et il me sert la traditionnelle carpe farcie. Un vin Carmel blanc nous le dans une sorte de fraternité comme impliquée, mais dont on ne parle pas. D ailleurs très vite il crie «Martha, get me some of these button down long sleeves !». Une grosse noire, genre nou nou, ramène une brassée de chemises au col boutonné, aux manches longues. Il m en demande 45 cents piece, le salaud ! Il y en a trois par livre ! Il m entraîne dans les étages ou des balles de 1 000 livres éventrées répandent marches et jambes, cols et poches, mille couleurs, mille odeurs, mille détours. Du militaire en voilà ! Du boy scout en voici ! Des slippers (sous vêtements féminins de soie), en voilà trois tonnes ! Il a de tout.

Les frères Sheffren c est autre chose : «smart may be too smart assholes», m a gelé Brown de Houston au congrès des fripiers de Chicago en parlant d eux. L immeuble est à Flushing. Une banlieue avec de petites maisons le long d un expressway : le Queens des terrains vagues collé à Brooklyn. Harvey (Harvi) aîné a planté un poteau entre ses grosses lèvres : c est un cigare qui fume comme une locomotive tandis qu il parle à son agent de change en Suisse, le journal de Wall Street étalé devant lui. Il possède Chamar et la boutique Sneakers à St-Germain, une chaîne de «jeanneries» à Londres et en Hollande. Lui il sait qu une chemise de gabardine bien triée se vend aux puces à 80 balles et qu une robe Pitrois s écoule à trente sacs. Alors des récupérateurs aux consommateurs, on a supprimé les intermédiaires. Il fait mieux : il lave les deuxièmes mains, les plie et les vend emballées !

Alexanian est un petit bonhomme tout simple. A cinq heures du matin, il repoint son unique ouvrier dans son rez de chaussée de Joy St. Les camions dorment encore, les épaves de Chevy encombrent les trottoirs et il tente avec ses rutilantes cadillacs des hommes d affaire du quartier. Les bras couverts de crasse : une des Mackinaws (manteaux de velours doublés), les heavy zipper jackets Arméniens fonctionnent à la confiance. Il offre le thé et m invite à trier avec lui puis me raccompagne.

Il y a le menteur, Walter Seltzer qui vend ce qu il n a pas. Il y a le spécialiste Moréna qui a les plus beaux pulls de Brooklyn. Il y a Ira Russak aux ruses grossières et à l agitation fébrile. Waste Material qui revend les restes de l industrie textile. Chacun dit plus que prendre de son voisin. Ils se haïssent et se doivent des fortunes, s achètent et se rachètent, font des appels d offres à la suite d une demande et bientôt la quantité initiale est multipliée par cinquante, les prix éclatent, l acheteur disparaît, les prix s effondrent. Ils s espionnent et se contactent secrètement puis se rencontrent en grande pompe au prochain congrès, bourrés de bière et de bourbon, vident leurs querelles, règlent leurs dettes et s allient contre ces fils de putes que sont les clients. Et ça repart pour un tour dans cet univers poussiéreux de Brooklyn et de ses secrets.

LIONEL ROTCAGE

Lionel Rotcage, commerçant aventurier, finit journaliste à Rock et Folk entre autres, après avoir fait plusieurs fois le tour de la planète.

URBAN MOVIE

Faire semblant de ne rien connaitre d'elle. ELLE : la ville des villes, New York city. La rencontrer enfin. Comme si, au cinéma, elle ne s'était jamais imposée, plus présente qu'aucun personnage, plus éloquente qu'aucun scenario. Comme si les images de *News from home* n'avaient jamais réveillé en moi le désir de rôder dans Manhattan.

Impossible. Dès l'atterrissage à Kennedy Airport, je sens que mon regard n'est pas neuf. Je suis dans un film. Le cinéma où j'ai découvert New York avec avidité m'a constitué une mémoire de ces lieux et de ces ambiances que je reconnais déjà. Il est là. Le «Checker» jaune avec son pare-chocs fortifié. Celui de *Taxi driver*. Identique. Il y a d'autres taxis qui attendent. Des grosses cylindrées jaunes aussi. Je choisis le «Checker». Parce qu'un jour il m'a raconté une histoire. Une seconde je cherche De Niro. Je me penche pour voir. Le chauffeur est blond, la cinquantaine, immigré lui aussi. Un nom polonais inscrit sur le compteur. Je m'assieds sur la moleskine craquelée et par l'ouverture ménagée dans le blindage qui nous sépare, j'indique ma direction. 46e rue Ouest, angle de la 8e avenue.

Premier hôtel. Le film continue. *Midnight cowboy*. Comme Buck, je défais ma valise et je regarde par la fenêtre qui donne sur un parking. Chambre quelconque, décor pare, télé mal réglée, carreaux dégueulasses, porte arch blindée. Pour la sécurité. Hors de prix, la sécurité à New York. Garantie seulement dans les hôtels et les immeubles chics. Ailleurs, on se débrouille, on se protège. On peut devenir paranoïa. La nuit est tombée mais sur Broadway les néons clinquent. Rizzo le rital sautille sur sa guibolle malade. Je le dépasse. Times Square, 42e rue. Hell, enfer. Déjà vu ces créatures qui hantent la 42e, micmaquent dans les coins, se plantent contre les vitrines crasseuses des cinés pornos. Déjà vu le type qui remonte la rue en balançant au bout de son bras un énorme radio-cassette qui braille un programme disco. *Fingers* (*Mélodie pour un tueur*), psychoses modèle urbain, la musique qu'on promène pour faire comme si on n'était pas seul, agonie dans un escalier de secours. Scorcese, Schlesinger, Friedkin, Schatzberg, Morrissey-Warhol, Toback, etc., n'ont pas inventé ces univers. Ils ont inventé un autre cinéma américain parce qu'ils ont regardé du côté de ce qui ne rassure pas. Pas de cow-boy à l'horizon, pas d'athlète blond, pas de champion de base-ball. New York, tiers-monde des U.S.A., zone sinistrée où l'harmonieuse fusion du «melting pot» n'a pas empêché l'affirmation de l'appartenance ethnique. Les ghettos toujours. Je passe de la Petite Italie à Hester street. Comme dans le film qui porte le nom de cette rue, les rabbins ont gardé les redingotes noires et les chapeaux ronds. La réplique exacte de leurs grands pères rescapés des premiers pogroms d'Europe de l'Est en 1891. Les maisons sont tristes, la brique paraît calcinée. Back to «Little Italy», une atmosphère de clan dans les bistrots. *Mean streets*, le rackett entre pauvres, la Mafia qui contrôle tout, même la vente de statuettes religieuses.

A tous les coins de rue, on joue *Panique à Needle Park*. Les toutes petites pupilles du junkie qui a eu sa dose me font peur et le regard hallucinéré du type en manque me soulève l'estomac. Les flics de *French connection* sont sans doute dans le coin. Ou en planque dans le sous-sol d'un bloc mûre du South Bronx. Qui c'est comme au cinéma. Une réalité crue. Sans cache-misère. La rue où tout peut arriver. La rue où le marché étrangère parmi les étrangers, les peuples immigrés d'Europe, les pauvres, fils de pauvres, loosers, flippés, alcoolos, clodos, camés, dealers, travestis, prostitués (hommes, femmes, enfants), mineurs, maquereaux, gangs de mômes.

Les problèmes dérisoires de couples qui s'ennuient ou se déchirent sur les plages de Normandie, l'intimisme bêlant du cinéma français impuissant à raconter la vie. Comme on est loin de tout ça. A New York, sans connaître personne, on retrouve, on reconnaît soudain tout ce qu'on a vu et senti dans les films qui se sont tournés là. Les immigrés arméniens d'*America America* n'ont pas perdu leur accent et les petits Porto-Ricains de *West side story* continuent d'ouvrir les bornes d'incendie pour prendre des douches spectaculaires au milieu des rues défoncées. Des acteurs pris dans la vie avec leur misère, leur violence. Parfois leur rire.

Au bord de l'East River, je retrouve la maison de *Rêve de singe*, toute seule dans un terrain vague, jonché de boîtes de bière écrabouillées au sol. Un lieu imprégné de tristesse. Un maison pour mourir. Et dans l'arbre proche de la baraque, machinalement, je cherche le pendu.

DOMINIQUE GRANGE

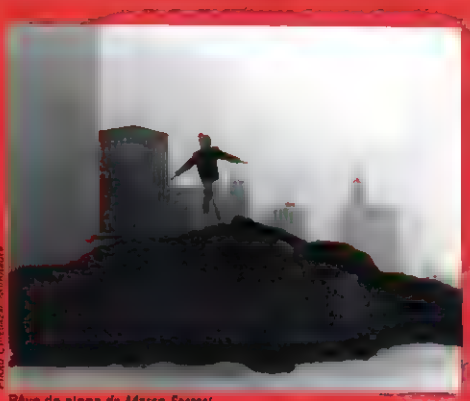


Photo Cinébazar Minotaure

Rêve de singe de Marco Ferreri

Midnight cow-boy de John Schlesinger

Filmographie :

News from home - Chantal Ackerman, images Babette Mangolte
Taxi driver, *Mean streets* - Martin Scorcese
Midnight cow-boy - John Schlesinger
Fingers - James Toback
Panique à Needle Park - Jerry Schatzberg
French connection - William Friedkin (1re partie)
Hester street - Joan M. Silver
America America - Elia Kazan
West side story - Robert Wise
Rêve de singe - Marco Ferreri

Dominique Grange, chanteuse, comédienne, ex-militante maoïste, rédactrice en chef de BD, traductrice de Crepax, Buzelli, Muñoz et Sampayo. Prépare un disque de rock'n'roll écrit et composé par elle.

LES PROPHETES DE HARLEM

«Pour le Noir, l'église est son moyen d'evasion, son arme de protestation, la forteresse protectrice derrière laquelle il cherche à resister aux assauts d'un monde hostile, et à l'interieur de laquelle il calcule sa stratégie de defi, de harcèlement et parfois, ses attaques de front contre les barrieres raciales.» (Kenneth Clark — Dark Ghetto).

Quel meilleur reflet que le roman populaire pour donner du quotidien les repères les ? Les romans de Chester Himes sont un bon exemple en ce qu'il offre pour tenir la place à Harlem du phénomène et des personnages religieux étroitement liés au fil de chaque intrigue. Sœur Gabriel qui dans *La Reine des Pommes* vend des entrées pour le Paradis, c'est l'image indissociable d'un ghetto qui s'est constitué en même temps que ses communautés religieuses à l'heure où pour les Noirs du Sud en butte à l'hostilité de la grande ville blanche l'urgence était à la création d'un espace de secours psychologique.

Du fait de la ségrégation religieuse, situation héritée de l'esclavage, l'église noire comme unique lieu de réunion autorisé à l'écart du Maître est appelée à devenir le support d'un semblant de vie sociale, une forteresse, un abri. Quand bien même le Noir adopte la religion de son oppresseur il entend la marquer d'une empreinte personnalisée témoin sa propre religion baptiste ... en baptiste d'Abyssinie ... Église Méthodiste ou Protestante implantées à Harlem par fidélité à la tradition, les conditions de vie spécifiques du ghetto vont engendrer un nombre étonnant de religions : une Église Pentecostale (1), différents cultes d'origine africaine, issus à ces étranges sectes capables de déchaîner de fabuleux mouvements de foule sous la conduite assez théâtrale de leurs leaders.

[illegible]

Dans un espace aussi limité que le ghetto marchent côte à côte des « Black Muslims » et des « Black Jews » et quantité de petites congrégations qui durant l'histoire déjà longue de Harlem ont poussé assez loin le souci d'autonomie et davantage cherché le salut dans la pêche aux nouveaux adhérents (selon le mot de Malcolm X) parmi les communautés voisines vécues comme rivales qu'à se grouper en vue d'une réelle entente.

C'est dans la personnalité éclatante de quelques individus qu'apparaît le fond de la détresse noire et l'ampleur du phénomène de sublimation dans l'évasion mystique

comme réponse à une totale inexistence au sein de la société. Ces personnages charismatiques tels Father Divine aux soi-disant pouvoirs miraculeux dont l'immortalité ... ou plus tard Daddy Grace «l'envoyé de Dieu sur terre» ont su rendre à la communauté noire le sens de son importance et lui reconstruire une personnalité. Marchands de religion parfois peu scrupuleux (on saisit la fusion de Chester Himes dont le *Prophète* ... n'hésite pas à vendre cinquante dollars des miettes de pain béni) ils ont exercé un véritable rôle cathartique incarnant la réussite sociale (Father Divine avait pris soin d'équiper sa Rolls Royce d'un radiateur en plaqué or) ils sont le symbole d'un succès imaginaire de toute la communauté. Quant à leurs manifestations religieuses ponctuées de chants, de transes, d'extases mystiques, elles sont à la source d'une intense libération émotionnelle.

Si le phénomène de sectes joue un rôle si important pour l'Américain en général et le Noir en particulier c'est bien comme recréation à l'intérieur d'une société compétitive et acharnée à rejeter les non conformes d'un monde culturel où la parole du Leader vaut pour chacun ... rendant le sentiment de sa dignité personnelle d'un lieu où sont

conjurés racisme et frustration sociale. Ce n'est pas un hasard si les membres de la secte de Jim Jones victimes de l'holocauste de la Guyane étaient en majorité des Noirs.

Au-delà de l'impact psychologique il est difficile de délimiter clairement le rôle des sectes et des communautés religieuses dans la naissance du nationalisme noir, le moment où commencent et finissent les interrelations. Si la fonction des églises comme lieu de refuge correspond souvent à une absence d'activité politique au profit d'un esprit de club orienté sur l'entraide fraternelle, les petits services et menues responsabilités, c'est cependant à partir de ce milieu que se sont développées diverses tendances nationalistes. De même la liaison étroite entre religion et scène politique reste une donnée évidente du passé noir américain : tout le mouvement séparatiste né dans le ghetto s'est accompagné de mystification religieuse. Il n'est que de citer une personnalité des plus marquantes, le « Moïse Noir », Marcus Garvey à l'origine d'un mouvement pour le retour en Afrique. Le premier Congressman noir Adam Clayton Powell était pasteur à l'Église baptiste d'Abyssinie. Inutile de rappeler qu'étaient Martin Luther King ou Malcolm X qui ont ... le second comme porte parole des Musulmans noirs ... une audience rarement atteinte.

Il semblerait cependant que le groupe religieux le plus déterminé ... qui a posé avec force un problème politique de grande ampleur et haine ... Diable blanc soit actuellement en passe de revenir à une dimension simplement religieuse : d'autre part les Musulmans noirs accueillent maintenant les blancs et paraissent ... de monter et de gérer une grande affaire. En ces temps de crise la religion va-t-elle rester cantonnée dans l'imaginaire ?

ULYSSES SANTAMARIA

(1) Qui a développé un lieu de culte de style particulier ... rejet ... c'est à dire que le culte religieux se fait dans les ... aux ... au commencement du déjà

Marcus Garvey, le « Moïse Noir »

SALSA MUY PICANTE

Un million et demi de Porto-Ricains s'entassent dans ce que les journalistes s'obstinent à décrire comme une ville bombardée : le South Bronx. Le Bronx, ancien quartier juif, abrite ceux qui font peur, qui l'envahissent peu à peu, les derniers colonisés du Rêve Américain.

Un des gangs de jeunes du Bronx : les « Savage Skulls ».

Ce qui domine, ce qui emplit l'air irrespirable de chaque été, qui fait oublier la douleur et la misère des rues du Bronx, c'est la Musique. Elle sort de partout, de chaque immeuble, de chaque fenêtre, elle efface les façades éventrées des maisons de brique rouge où les squatters cherchent un peu d'ombre, elle repeint les graffiti au-dessus des caves où les gangs ont leurs clubs, elle rafraîchit la vitrine dégueulasse de l'épicerie drugstore-marchand-de-journaux, elle passe par les carreaux baissés des voitures déglinguées ou rutilantes qui sifflent sur le goudron fondant, elle transperce les escaliers d'incendie changés en grille-pain pour Porto Ricains sous ce soleil qui rend cinglés les thermomètres et qui noie le ghetto dans la sueur. Pas d'air conditionné, mais des bouches d'incendie que les mômes dévissent et changent en geysers. On a les Niagaras qu'on peut.

La musique du ghetto, la Salsa. Our Latin Thing. Cette «sauce» mélange de percussions africaines aux racines magiques, tambours des esclaves, avec des cris de cuivres hispanisants, une ligne de basse sous rythm n blues, et des accents de rock, de jazz. La «sauce» est très piquante.

Alors on se dit, en marchant dans ces rues où pas un «New Yorkais» ne se risque, que c'est partout la même histoire, dans les bas-fonds de Liverpool où les favelas de Rio, à la Jamaïque ou chez Tamla Motown, là où s'extériorise la plus grande misère, là se dégage une musique qui danse.

Au coin de la rue, des mômes ont installé un vieux tourne-disques relié à leur appartement à peine salubre par une rallonge qui enjambe les tas de détritus du trottoir. Deux vieilles dames à la recherche d'un magasin intact dansent en passant devant les enfants qui remuent lentement sous le soleil. Les vieux, planqués à l'ombre d'une boutique calcinée, jouent aux dominos en balançant la tête en rythme, et le clic clac des dominos parsème la musique d'une crécelle supplémentaire.

La Salsa survole le Bronx, se reflète sur les éclats de verre qui jonchent les trottoirs, fait oublier les chèques du chômage et les éternels plats de riz-haricots rouges, rassemble la communauté du pusher au marchand de rhum, du mécano à l'adolescent qui peint ses graffiti, de la grand-tante magicienne devant sa Botanica (?), à la ribambelle de tillettes qui courent dans le playground encerclé de grillage.

La Salsa, musique «hot» comme l'air raréfié de cet après-midi d'été [illegible] souvenir d'une [illegible] lointaine : Puerto Rico.

Mais comme les touristes ne s'aventurent dans le Bronx que pour aller au zoo de New York, planté au beau milieu de [illegible] and [illegible] les fauves avec les fauves [illegible] alors le dimanche la musique descend sur la ville. La musique traverse Spanish Harlem et venue d'en haut s'abat sur Central Park pour un pique-nique [illegible]

[illegible] entières [illegible] sur l'herbe rare et poussiéreuse, [illegible] musiciens tapant sur [illegible] les [illegible] à papiers [illegible] grand-mères qui dansent avec [illegible] et les enfants [illegible] Des [illegible] de [illegible] par le rythme. Noirs et Porto-Ricains mêlés [illegible]

[illegible] graffiti [illegible] images de force et de [illegible] des [illegible] [illegible] et des [illegible] de temps en temps [illegible] Central Park [illegible] dans l'air [illegible] par les graffiti [illegible] Après [illegible] remontent dans le métro direct uptown and The Bronx [illegible]

En hiver, quand le froid change les [illegible] en banquises, quand plus [illegible] la salsa [illegible] de rhum [illegible] les radiateurs [illegible] à travers les fenêtres fermées par le givre [illegible] des palmiers dans le South Bronx. E Spiritu [illegible]

B.L.

[illegible]

boutiques d'ailleurs, jamais attaquées, même pendant [illegible]

A LIRE

quand on n'a pas encore pris un charter Laker pour aller se balader là-bas...

- **New York Terminal**, par [illegible] (Ed. Gallimard). Au sommaire [illegible] images.
- **Le New York d'Arrabal**, par Arrabal (Ed. [illegible]).
- **Manhattan Transfert**, [illegible] Dos Passos [illegible] (Gallimard).
- **Une famille porto-ricaine dans une culture de pauvreté - San Juan et New York**, par [illegible] Lewis (Ed. Gallimard).
- **Last exit to Brooklyn**, par Hubert Selby (Ed. Albin Michel).
- **Les barons de Brooklyn**, par Harlan Ellison (Ed. Les Humanoïdes associés).
- **New York Délire**, par Rem Koolhaas (Ed. du Chêne).
- **Vingt millions d'immigrants**, par Philippe Dasnoy (Ed. Elsevier).

Benjamin Legrand, cinéaste parfois, journaliste, scénariste, partagé entre les USA et cette bonne vieille Europe. Traducteur à ses heures pour Charlie Mensuel. Auteur d'un livre sur Le Bronx (Ed. Simoën).

Mon problème devait être simple, c'est sûr. Evidemment j'ai choisi la solution la plus merdique. Je me suis souvenu de MANHATTAN et j'y suis retourné. La grosse mouche bleue que je suis ne pouvait aller se poser ailleurs...

NO STANDING

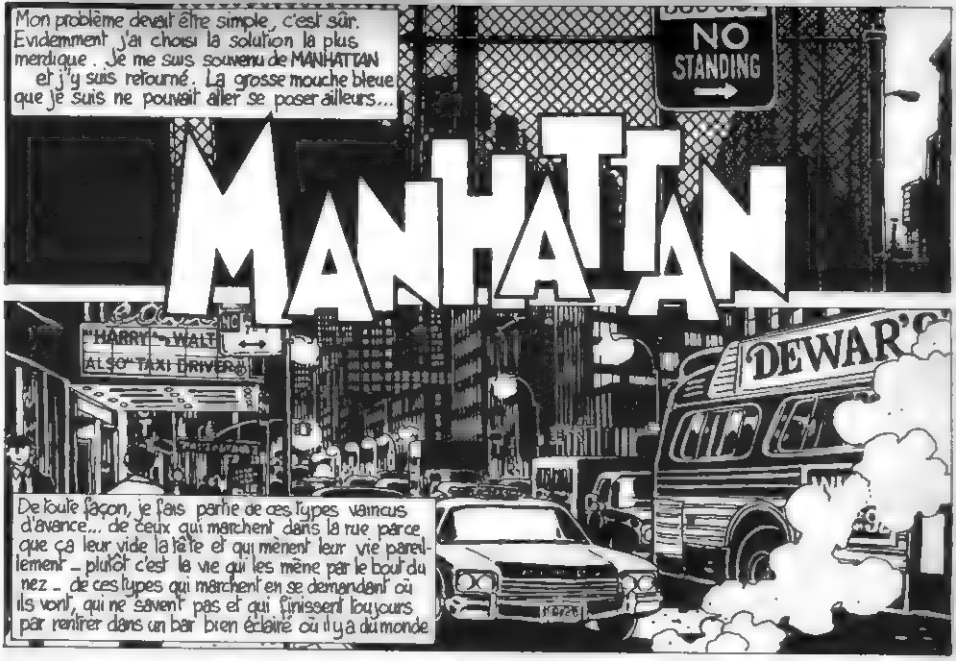
MANHATTAN

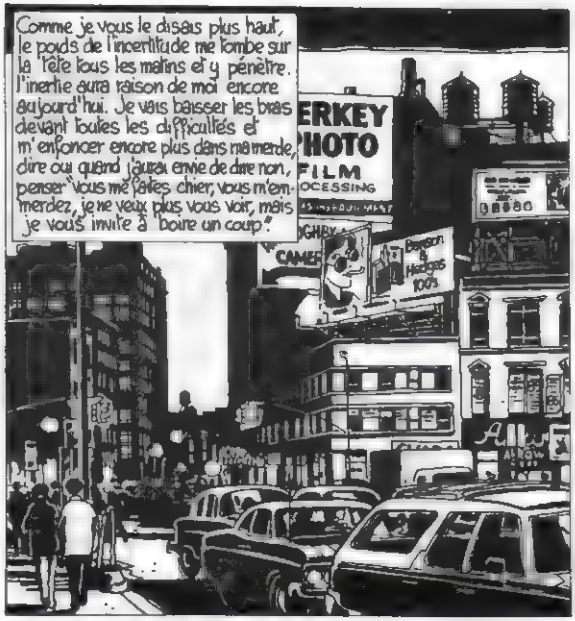
"HARRY" WALT
ALSO "TAXI DRIVER"

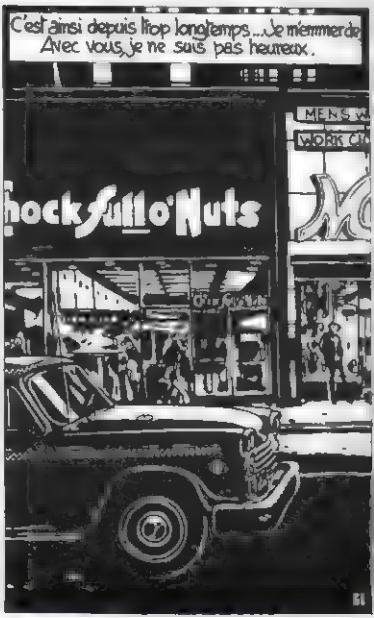
DEWAR'S

De toute façon, je fais partie de ces types vaincus d'avance... de ceux qui marchent dans la rue parce que ça leur vide la tête et qui mènent leur vie pareillement – plutôt c'est la vie qui les mène par le bout du nez – de ces types qui marchent en se demandant où ils vont, qui ne savent pas et qui finissent toujours par rentrer dans un bar bien éclairé où il y a du monde

Comme je vous le disais plus haut, le poids de l'incertitude me tombe sur la tête tous les matins et y pénètre. l'inertie aura raison de moi encore aujourd'hui. Je vais baisser les bras devant toutes les difficultés et m'enfoncer encore plus dans ma merde, dire oui quand j'aurai envie de dire non, penser "vous me faites chier, vous m'emmerdez, je ne veux plus vous voir, mais je vous invite à boire un coup".





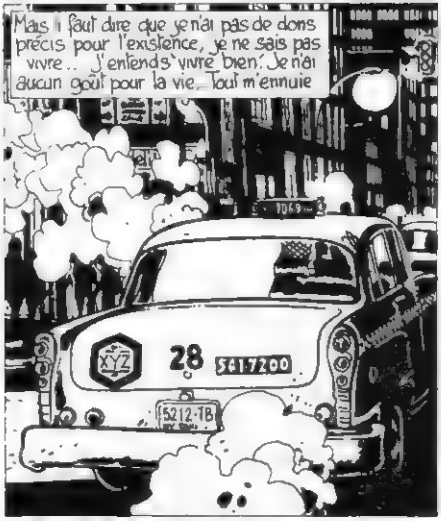


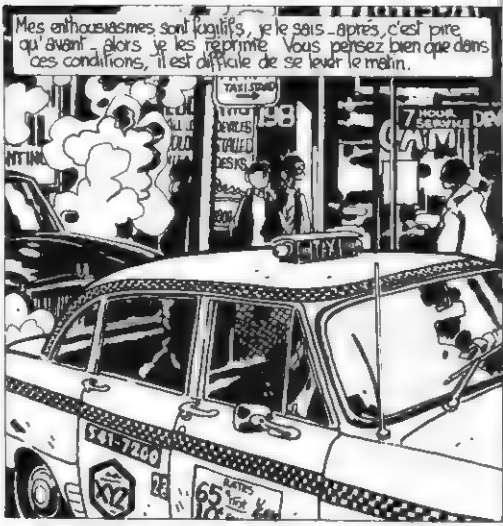
ERKEY
PHOTO
FILM
OCESSING

Benson & Hedges 100's

C'est ainsi depuis trop longtemps... Je m'emmerde. Avec vous, je ne suis pas heureux.

hock full o'Nuts


Mais il faut dire que je n'ai pas de dons précis pour l'existence, je ne sais pas vivre... J'entends "vivre bien". Je n'ai aucun goût pour la vie. Tout m'ennuie
28
5212-TB

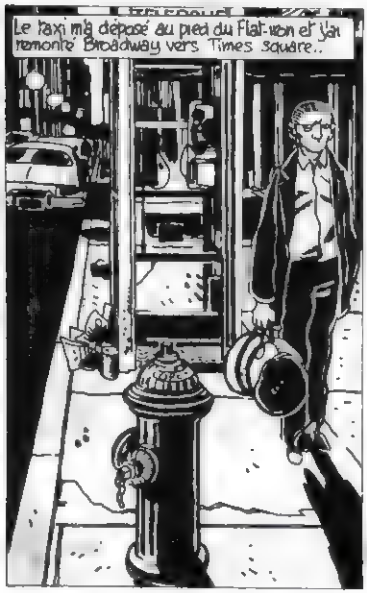

Mes enthousiasmes sont fugitifs, je le sais - après, c'est pire qu'avant - alors je les réprime. Vous pensez bien que dans ces conditions, il est difficile de se lever le matin.
TAXI
5212-TB

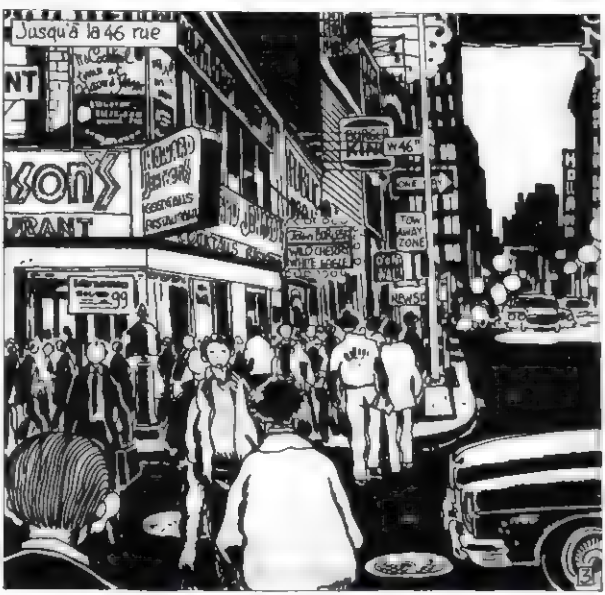
Je commence à vous les gonfler sérieux... Ne croyez pas que ça m'amuse. Mais c'était nécessaire pour faire connaissance.
5212 TB

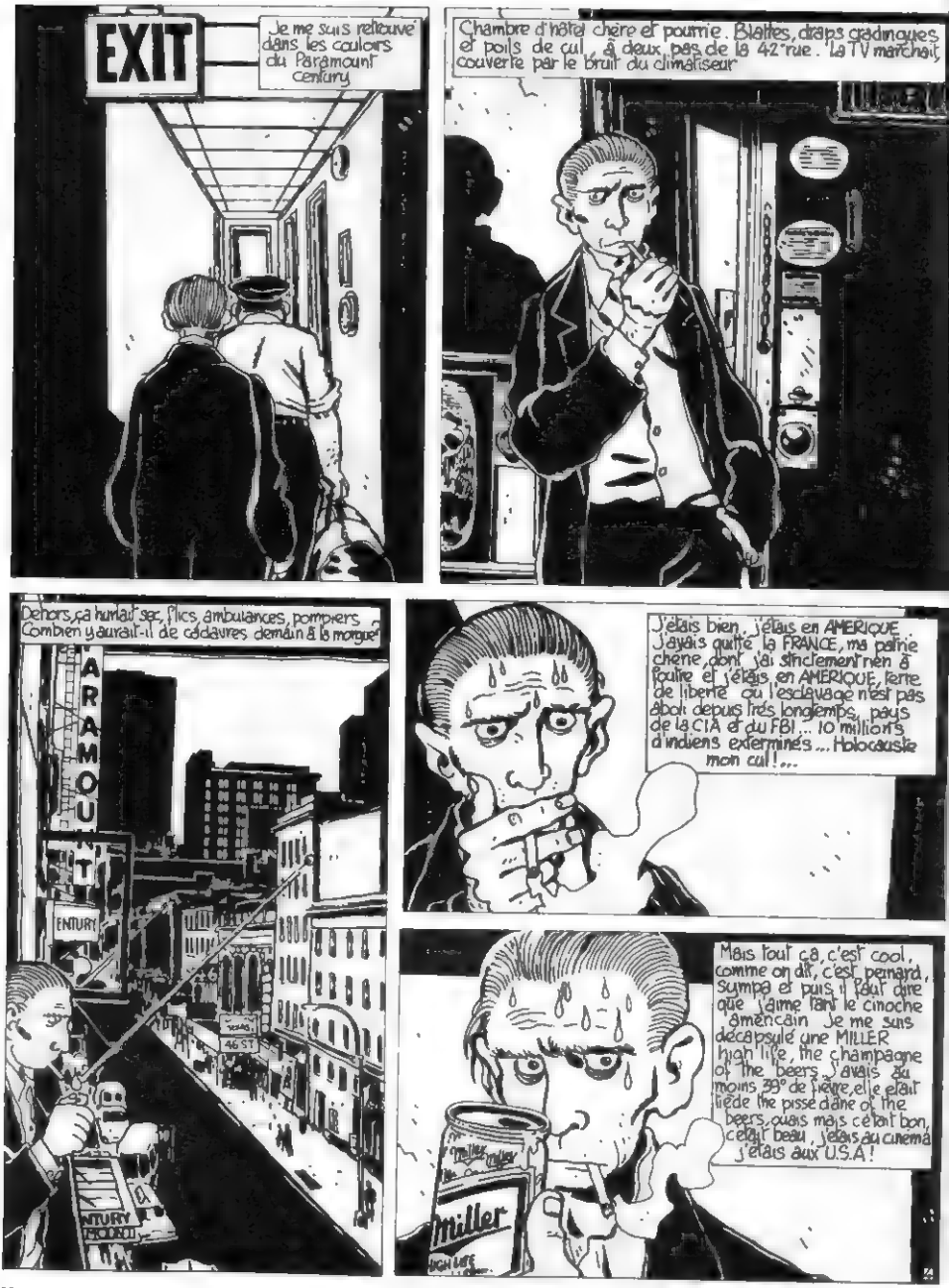
Tout ça pour vous dire qu'il était normal que tôt ou tard, j'aie envie de traîner à nouveau mes pas dans MANHATTAN...
NO LEFT TURN
FRANKFURTERS
HAMBURGERS

NO COMMERCIAL TRAFFIC
END BIKE LANE
WALK TO NEXT SIGN
Ça m'est venu comme ça un beau matin, en écoutant F.I.P et les salades d'embouteillages sur le périphérique... J'ai trouvé ça triste et l'audace inouïe de prendre un billet d'avion m'a saisi à l'abdomen.

BROADWAY
ONE WAY
J'ai cru que je n'y arriverais pas. J'ai refusé longtemps de commettre cet acte d'aventurier mais je l'ai fait quand même... Ça ne m'a pas longtemps rendu heureux, j'ai regretté tout de suite après, mais je n'ai pas osé rendre le billet et lorsque l'avion s'est posé sur Kennedy, je me demandais encore pourquoi j'avais fait ça ..


Le taxi m'a déposé au pied du Flat-iron et j'ai remonté Broadway vers Times Square..


Jusqu'à la 46 rue
TOW AWAY ZONE
NEWS


EXIT
Je me suis retrouvé dans les couloirs du Paramount century
Chambre d'hôtel chère et pourrie. Blattes, draps crasseux et poils de cul, à deux pas de la 42e rue. La TV marchait couverte par le bruit du climatiseur
Dehors, ça humait sec, flics, ambulances, pompiers. Combien y aurait-il de cadavres demain à la morgue?
PARAMOUNT
ENTURY
46 ST
J'étais bien. J'étais en AMERIQUE. J'avais quitté la FRANCE, ma patrie chérie, dont j'ai sincèrement rien à foutre et j'étais en AMERIQUE, terre de liberté où l'esclavage n'est pas aboli depuis très longtemps, pays de la CIA et du FBI... 10 millions d'indiens exterminés... Holocauste mon cul!...
Mais tout ça, c'est cool, comme on dit, c'est peinard, sympa et puis, il faut dire que j'aime tant le cinoche américain. Je me suis décapsulé une MILLER high life, the champagne of the beers. J'avais au moins 39° de fièvre, elle était tiède the pisse d'âne of the beers, ouais mais c'était bon, c'était beau, j'étais au cinéma j'étais aux U.S.A!
Miller
HIGH LIFE

Je me suis carré sur le pieu tout habillé et je me suis demandé ce que je foutais ici. Le plafond était jaune brunasse lâche de pisse et j'avais froid. Je me suis dit que demain j'irais au parking de la 49e rue 9e avenue, ça m'a plu

Je me suis endormi en cauchemardant des trucs glauques à souhait, dans le genre: "Je marche dans Broadway et je me rends compte que je suis cul nu, alors je me cache entre les bagnoles et je chie dans le caniveau puis j'essaye de retrouver l'hôtel en me planquant et je me paume." Je me suis réveillé à 3 plombes, la MILLER high life m'avait fouillu la gerbe

Je me suis soulagé dans les chiottes, la vie me laissait un goût pourri dans la bouche. Tout ça était terriblement édifiant mais j'en avais déjà plus rien à foutre.

Dehors, la nuit allait gentiment son petit train-train. Moi, dans ma tête, je mélangeais MARATHON MAN, MACADAM COWBOY, FINGERS, MEAN STREETS et TAXI DRIVER. Puis je m'endormis apaisé, avec la ferme conviction que SCORCESE avait infiniment plus de talent que LAUTNER

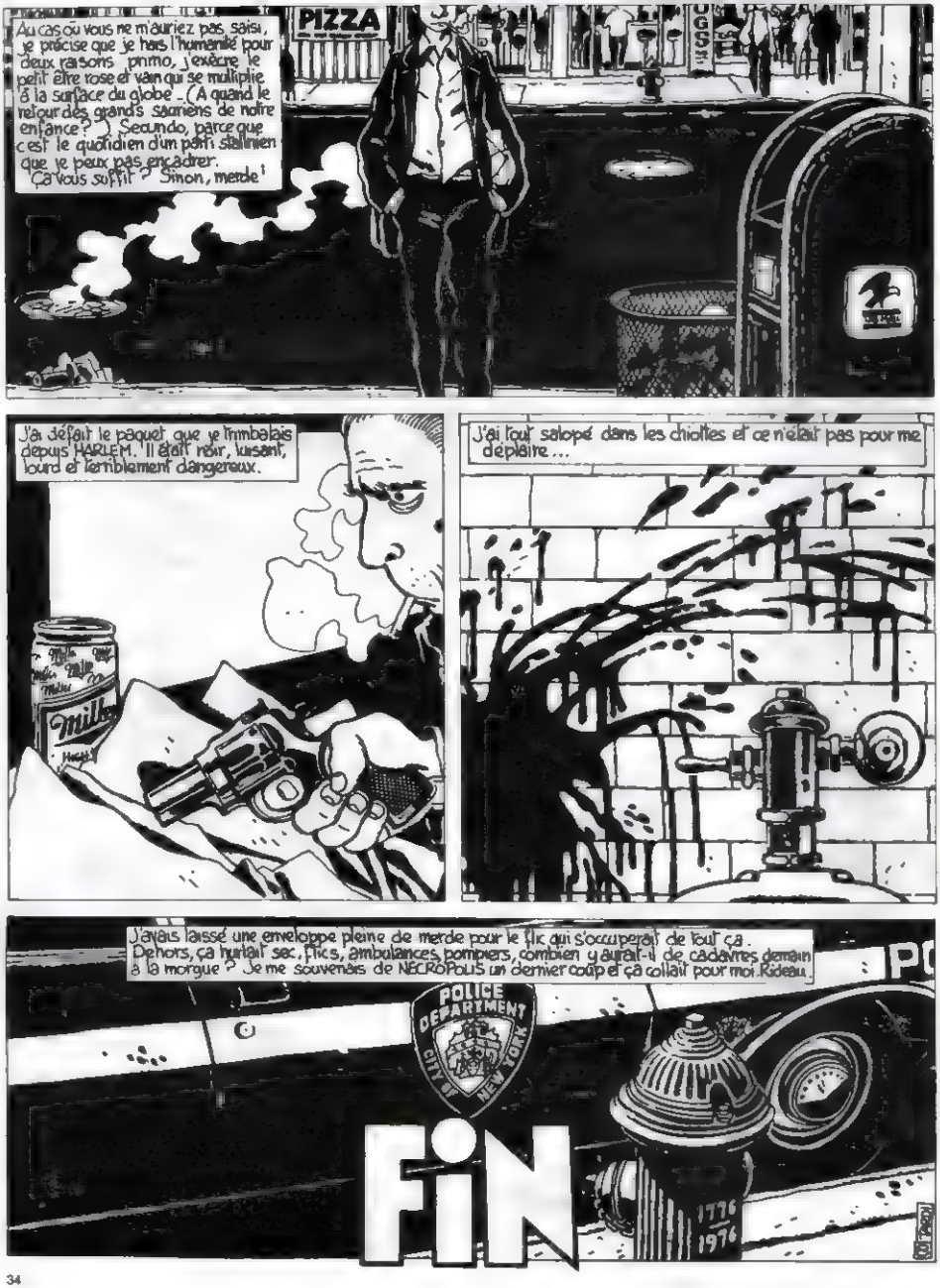
Le lendemain, j'étais tôt sur pied. À cause du décalage horaire, je me suis offert un double beef burger, puis j'ai remonté les trois rues qui me séparaient de la 49e pour aller jeter un œil au parking
FURNITURE SHOW-ROOMS
MANHATTAN
J&B
BAR
Le parking était toujours là, pas bougé d'un poil.
Try one More.
8th AVENUE
DOWNTOWN-FULTON
BROOKLYN
Cet endroit m'avait fasciné, allez savoir pourquoi ? Un block entier de voitures dans MANHATTAN, y'avait vraiment rien de plus ordinaire et dénué d'intérêt au monde...
PARK
377
C'est comme ça que je voyais les choses aujourd'hui, mais il y a quelques années j'avais gambergé sur ce lieu je ne sais quelles conneries, dans le but d'écrire un truc sur cet endroit que je trouvais emmerdant à l'époque. Y'a des fois, on est con!

C'était sur tout la baraque au bout, intacte abandonnée, vide. Ils auraient pu la démolir aussi pour y garer plus de voitures. Pourquoi l'avaient-ils laissée là encore debout? J'avais imaginé que le vieil immeuble de briques était hanté...

.. hantée, maudite. habitée par des entités démoniaques, projections abjectes des âmes de ses anciens locataires, et c'est pour ça qu'on ne l'aurait pas démolie, ça avait foutu les jetons aux mecs du parking. J'avais encore de l'imagination, à l'époque. pauvre con, j'étais vraiment pauvre con... Bref, je suis remonté avec le métro jusqu'à la 125e rue puisque j'avais rencard avec BEN

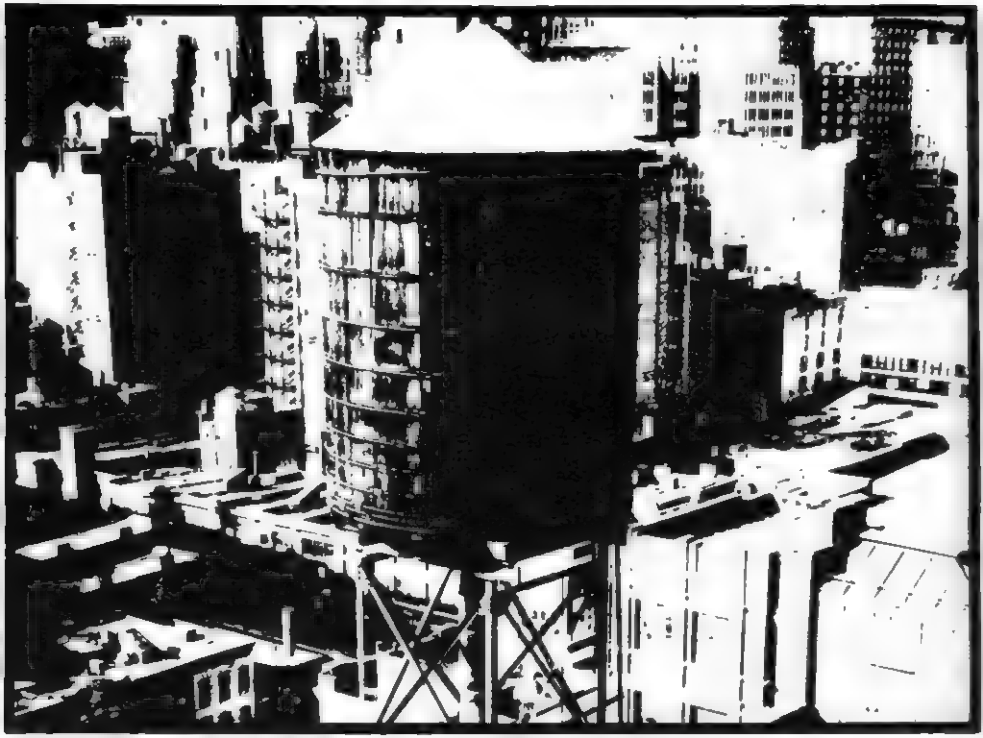
Ben était là, on a causé cinq minutes. Il m'a refilé le paquet...

Après, je suis rentré à pince au Paramount


Au cas où vous ne m'auriez pas saisi, je précise que je hais l'humanité pour deux raisons primo, j'exècre le petit être rose et vain qui se multiplie à la surface du globe. (A quand le retour des grands sauriens de notre enfance ?) Secundo, parce que c'est le quotidien d'un petit stalinien que je peux pas encadrer. Ça vous suffit ? Sinon, merde !
PIZZA
J'ai défait le paquet que je trimbalais depuis HARLEM. Il était noir, luisant, lourd et terriblement dangereux.
Milk
J'ai tout salopé dans les chiottes et ce n'était pas pour me déplaire...
J'avais laissé une enveloppe pleine de merde pour le flic qui s'occuperait de tout ça. Dehors, ça hurlait sec. Flics, ambulances, pompiers, combien y aurait-il de cadavres demain à la morgue ? Je me souvenais de NÉCROPOLIS un dernier coup et ça collait pour moi. Rideau.
POLICE DEPARTMENT
CITY OF NEW YORK
FIN
1776
1976

ROBERT ET MILLIE

Une nouvelle inédite de Tony Cartano



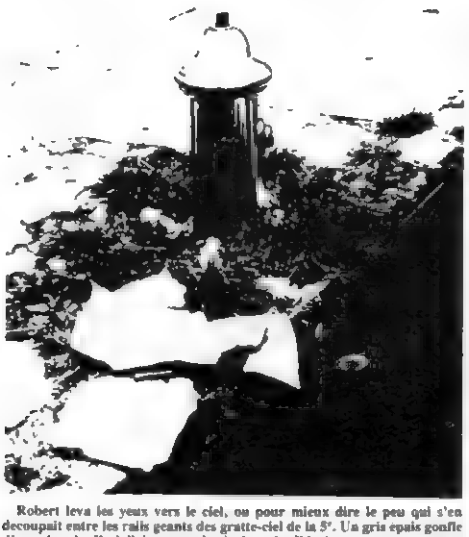
Robert avait rendez-vous a trois heures. L'horloge qui faisait le coin de la 5e Avenue et de la 45e Rue indiquait midi et quart. Il avait largement le temps de repasser par l'hotel qui se trouvait a deux pas et de se rafraichir un peu avant d'aller chez Dell. Robert jeta un coup d'oeil amuse au phallus crenele de l'Empire State Building qui se perdait dans les nuages de condensation suspendus au-dessus de Manhattan. On etait au mois d'aout. Inutile de dire que la chaleur etait a couper au couteau. Des jets de vapeur grisâtre s'élevaient au milieu des chaussées et tout ce que l'on voyait, tout ce que l'on touchait semblait baigner dans une moiteur tropicale. Editeur, Robert etait a l'Algonquin, l'hotel de New York ou descend tout ce qui touche de pres, de loin a l'ecrit et à l'image. Et puis, pour lui, cet endroit pittoresque, lieu de naissance du célebre *New Yorker*, evoquait immanquablement ces scenes de roman où le heros mene a bien quelque intrigue sentimentale. L'Algonquin, c'etait la fortune des ecrivains et des scenaristes en mal de decor typiquement new yorkais.

Robert se fraya un chemin dans la foule qui etait dense a cette heure-là. A peine avait-il contourne le bloc pour s'engager dans la rue perpendiculaire qu'il se ravisa. Trop bête. Plus que trois jours avant de rentrer a Paris. Pas perdre de temps. Mettre tous les instants a profit. Allez, j'irai a mon rendez-vous à pied. C'est a... quoi... vingt minutes de marche. Passant devant l'Algonquin, il refusa les services du portier qui l'avait reconnu (incroyable comme ces gars-la etaient physionomistes, faut dire que les pourboires a un dollar y sont pour quelque chose !), le type avait deja embouche son sifflet s'appretant a emettre une stridence invraisemblable qui ne manquait jamais d'attirer un taxi. Robert fit demi-tour et s'engagea a nouveau dans la 5e Avenue.

Perdu dans le flot des passants qui emergeaient par grappes des buildings riverains, Robert repensa alors à la fille de la veille. Il etait alle dîner dans un restaurant français près de Times Square. Il en avait marre de la bouffe américaine et des restaurants huppes où ses confreres new yorkais l'avaient traine. Le «33» etait tenu par un jeune type qui, en fait, venait d'Afrique du Nord. Les serveuses etaient toutes americaines, et le contenu des assiettes imitait la cuisine des bistrots parisiens mais avec cet inevitable arriere-gout de graisse vegetale qui est la marque de toute nourriture yankee. Robert s'etait fait une douce violence, et pour faire bonne mesure il avait copieusement arrose son repas d'un Bordeaux qui lui n'avait d'autre saveur que celle des terres du Medoc. Et il avait prolonge ses agapes fort tard dans la nuit, si bien que le vin aidant, il avait ressenti le besoin de compenser sa solitude par un brin de cour a l'une des serveuses. Une fille assez ordinaire, blondasse et filasse, une maquillage un peu outrancier qui pouvait faire illusion, un petit gabarit sur talons aiguilles et pantalons, de petits seins, bref, rien d'autre qu'un sourire dont Robert vint a se demander s'il etait aguicheur ou de circonstance. La salle se vida. Il ne resta bientot plus personne, et Robert put inviter Millie — c'etait son nom — à prendre un verre, sous l'œil goguenard du patron. Millie se montra suffisamment complaisante pour que Robert se mît a penser aux possibles developpements de cette rencontre fortuite. Le Medoc faisait son effet et l'editeur se disait qu'apres tout, un passage a New York meritait d'être fête comme il se doit. N'avait-il pas jusqu'ici dedaigne de s'interesser a toutes les filles pourtant «interessantes» qu'il avait rencontrees, de meme qu'aux belles prostituees qui arpentaient le haut des 5e et 6e Avenues, dans l'attente des clients fortunes des grands hotels environnants, non loin de Central Park ? Pourtant, a l'instant decisif, Millie refusa, pretextant le travail de rangement et de vaisselle qui l'attendait encore. Elle se leva, s'eloigna avec un rire bruyant que Robert crut complice mais qui, en realite, etait simplement vulgaire. Ne s'imaginait-il pas déja se livrant a quelque exploit sexuel agremente des senteurs de la marijuana que Millie aurait procurees, naturellement... ? Comme dans les livres. Comme dans les romans... new yorkais... Toujours à l'Algonquin, lieu de haute culture et d'affaires intimes... Déçu, ayant deja remplace l'ephemere illusion par une rêverie plus grandiose qui autorisait tous les plaisirs, tous les fantasmes, Robert ne prêta même pas attention au retour de Millie près de lui. Elle lui tendait un bout de carton qu'il prit avec indifference.

— Si tu veux, demain, je ne travaille pas...

Il lut le nom — Millie Berckmann — et parcourut l'adresse rapidement avant d'empocher le carton. Demain... ?



Robert leva les yeux vers le ciel, ou pour mieux dire le peu qui s'en découpait entre les rails geants des gratte-ciel de la 5e. Un gris epais gonfle d'eau chaude. Il n'allait pas tarder à pleuvoir. Il irait manger un morceau dans un *café* (mot que les Français traduiraient par «snack-bar», bien sur !). Alors il aperçut une curieuse baignoire qui était plantee là, en plein milieu du trottoir de l'Avenue, devant quelque boutique de vêtements chics. Au fond du grand recipient rose, de l'eau. Des robinets façon modern-style. Sophistiques. Sans trop savoir pourquoi, Robert pensa aux vespasiennes de Paris. Intrigue, il s'approcha, admira l'objet et lut la petite pancarte : «DOGS». Un abreuvoir à chiens ! Vous imaginez sur les Champs Elysées... Cela lui rappela qu'il crevait de soif. Toute la matinee, il avait couru de rendez-vous en rendez-vous, et ni la climatisation des taxis ni l'atmosphere de chambre froide des bureaux éditoriaux n'etaient parvenus à vaincre la chape de chaleur humide qui se jette sur vous dès que vous mettez le nez dehors. Elle vous enveloppe, s'insinue partout et ne vous quitte plus de la journée, tant que vous ne vous precipitez pas vers une douche glacee. Et puis, Robert se dit qu'il avait envie de pisser. Il jeta un coup d'œil a sa montre : une heure moins le quart. Un hamburger queiconque ne lui prendrait qu'un quart d'heure. Deux heures a perdre. Que faire ? Il n'allait pas arpenter pour la xieme fois la 5e Avenue ou Madison Avenue. Ou visiter encore les librairies Brentano's, Scribner's ou Doubleday qu'il commençait à connaitre par cœur. Il se souvint alors de la carte dans sa poche.

C'etait tout pres de chez Dell. Il n'avait pourtant pas eu l'intention de revoir la fille. La soiree n'etait plus qu'un souvenir pateux au fond de sa bouche. Qu'importe. Millie, c'etait drôle. Et puis, il n'etait pas oblige de... Bavarder, parler d'autre chose que d'affaires, avoir un vrai contact avec New York, quoi ! L'argument avait suffi a balayer ses dernieres reticences d'homme presse et sérieux.

Robert tourna donc dans la 49e Rue et se mit à marcher d'un pas vif en direction de l'East River. Autour de lui, les puissants moteurs des limousines rugissaient comme a l'ordinaire, et les sirenes des voitures de police hurlaient encore plus fort que d'habitude. Vite. Urgence. Une, deux, une, deux... A peine un regard aux vitrines de moins en moins abondantes. La rue, en enfilade. Avec au bout... à l'horizon... Plus il avançait et plus le poids se faisait sentir sur le bas-ventre. Parvenu à la 3e Avenue, Robert avisa un *café*. Allez, le temps d'un leger casse-croûte et puis, il n'allait pas se presenter avec cette irrepressible envie qui montait, montait, — derisoire. Robert s'installe sur un tabouret tournant. A peine commande, aussitot servi. Et le sandwich engouffre. Ou sont donc les toilettes ? Rien a l'horizon. Voyons, la-bas derriere. Non, «sortie de secours». Prenez votre ticket et payez a la caisse, dit l'ecriteau. Bon, je demanderai la. Ting ! la caisse enregistreuse n'eveille meme pas un sourire chez l'employee qui debite du rouleau imprime. «Rest room ?». Pas de rest-room. Furieux, Robert sort en se disant : veux pas me reposer, pisser, merde alors ! Il pense qu'il a ete ridicule. Faudra etre plus prudent la prochaine fois. Apres tout, il aurait du rentrer a l'Algonquin... Et puis cette inscription sur la caisse, tracee au feutre epais : «Changement de proprietaire. Le nouveau patron est plus souriant.» Non, vraiment, ridicule...

Robert descend a nouveau la 49e. Il passe devant l'immeuble de la fondation VanderBuilt. YMCA. Va tout de meme pas aller pisser chez les jeunes hommes chretiens. Et leur dire qu'il veut baiser une americaine, aussi ! Et que ça presse, nom de Dieu !

Un peu plus loin, il reconnait l'immeuble de chez Dell. Millie l'attend peut-être. C'est la au coin de la rue. Peut pas non plus aller demander ou il peut se «reposer» chez l'editeur, et repartir en disant : attendez, je reviens tout a l'heure, juste le temps de... Peut pas non plus arriver chez Millie pour s'enquerir immédiatement d'un endroit ou se «reposer». L'affaire est dans le sac. Il le sait. Mais tout de meme. Il est un editeur respectable et qui se respecte !

La-bas, a une centaine de mètres, un square. Quelques arbres, des bancs. Ouf ! Sauve. Sans doute, Dag Hammarskjold Plaza. Robert se precipite. Une heure trente. Merde, sur la place, rien. Il en fait deux, trois fois le tour. Rien, rien. Et elle est grande, cette fichue plaza. Mais je me suis trompe, ce n'est peut-etre pas ça le square. La-bas, plus loin, encore, de l'autre cote de l'Avenue, d'autres arbres, plus fournis, un parc, un jardin... y'a forcement quelque chose, la-bas. Robert voudrait courir. Mais son fardeau est lourd, de plus en plus lourd. Et sa serviette chargee de livres bringuebale au bout de son bras, augmentant l'impression de pesanteur. Il traverse, se precipitant avant que le feu soit passe à «WALK», et manque de se faire renverser par un taxi qui lui envoie un coup de klaxon dans les jambes. Enfin, a l'abri, de l'autre côte. La grille du parc... Robert accelere le pas. Il s'avance dans l'allée et croit apercevoir le petit bâtiment qui le sauverait. Signal de detresse. Millie, Millie, Millie, Millie... dans le cœur qui bat, dans les visceres qui grondent, dans l'entrejambe qui tremble de desir, palpite, tressaille de plaisir contenu... «Eh, là, qu'est-ce que vous croyez que vous etes en train de faire ?» Un molosse nour l'a rattrape, visiere de casquette rivee au regard inquisiteur. «Où allez-vous ?» «Je... je... rest-room». Robert bafouille, d'énervement, et aussi pour se tirer de la situation en revelant son accent etranger. Perdu. Paume. Desespere.

«Vous êtes ici dans l'enceinte des Nations Unies. Montrez-moi ce que vous avez dans votre sac.» Interloque, Robert s'execute. Le flic ecarte les bouquins, un à un. «C'est bon. Vous trouverez ce que vous cherchez, là-bas, plus haut, dans la tour.»

Les cent cinquante metres qui le separent de l'entree officielle du bâtiment de l'ONU sont pour Robert le supplice que l'on imagine. Des pensees contradictoires agitent son esprit. Il ne perd dans les meandres d'une reflexion douloureuse. Le livre de l'annee. Meteo pluvieuse. Sept heures et demie, sur le canal 8 ou 12, il ne sait plus. Bonanza reveille-matin. Les premieres gouttes, drues, poisseuses, commencent a tomber. Plus vite. Espoir d'un jour chanceux. Le plus gros reste à faire. Un type passe en courant pres de lui : short, T-shirt de couleur, un casque protege-bruit sur les oreilles.

De dos, Robert a l'impression que c'est Woody Allen. Woody Allen qui court dans Manhattan a la recherche d'une fille perdue au detour d'un pied de nez, d'une pirouette, d'un entrechat tragique. *Interiors*. Il avait fait une heure de queue pour voir le film au Baronet. Superbe. Millie, ses ongles gras, sa chair rose dans l'echancrure du corsage, ses levres offertes. Il accelere. C'est trop. Un souffle de vent chaud agite les arbres. Un car de touristes s'arrete auprès des autres qui ont deja deverse leur cargaison de visiteurs. Les appareils de photo surgissent et cliquetent. Passe le portillon, un grand panneau multilingue indique que l'on doit passer au pavillon de controle pour déposer son sac, on pourra le recuperer apres la visite. L'esplanade de l'ONU accueille Robert. Soudain, une impression de liberation, d'espace, de lumiere. Les groupes de touristes sont dissemines ici et là et s'acheminent par paquets vers les portes de la tour mirobolante. Un mur de verre et de beton. Grandiose. Et pourtant, point de vertige. Contrairement aux avenues du centre de Manhattan, on respire ici comme si l'on avait voulu menager des perspectives ouvertes sur d'imaginaires palabres et conciliabules qui bercerient des reves insenses d'harmonie universelle. Bon dieu, que cette esplanade est grande, longue a traverser. Robert n'en voit plus le bout. Enfin les portes a tambour. L'interieur frais. Un vaste hall, plus immense et plus sonore encore que l'esplanade. Ici, le monde se reunit. Silence. Tu parles. Ça court, ça crie, ça pietine dans toutes les langues. Il y a meme une cinquantaine de types qui tournent en rond pour manifester contre... on ne sait quoi, les pancartes sont trop loin, et les slogans trop fournis pour être audibles. Au centre du hall, des hotesses d'accueil dans leur poste de controle. Robert approche, pose sa question a voix basse, on lui fait repeter, c'etait pourtant clair. Un instant, il craint que la reponse ne tonne a travers tout le labyrinthe de salles et de couloirs, amplifiee par le micro qui se trouve devant la bouche de l'hotesse. Pourvu qu'elle ait coupe. Millie. Un peu plus jolie, un peu plus attifee, en tout cas. Pas le temps de pousser la contemplation plus loin. Il a compris que le «rest-room» est en bas, la-bas, derriere l'escalier, descente aux enfers, sous les decombres de toutes les civilisations reunies.

Cette fois, il court, se precipite. Les dernieres marches vibrent d'echos liberateurs. Un haut-parleur diffuse une musique douce. Nirvana. Des langues inconnues tournoient autour de lui avec des mots oiseaux, des syllabes antilopes et des sifflements serpentins. La jungle s'est entr'ouverte, et la parole a trouvé le temple qui lui convient.

Le corps se vide. La pensee s'epuise. Tel un verrue, le souvenir se liquefie en un tourbillon d'urine jaunatre et gargouillante.

Trois heures moins vingt. Assez. Assez. Dernieres gouttes. Epuisees. Il ne reste rien. C'est fini. Juste le temps de rebrousser chemin, de reprendre la serviette et les livres et de foncer pour être a l'heure au rendez-vous. L'autre. Robert n'est pas déçu. Non, il est meme assez satisfait. Il aura pisse aux Nations Unies. Et, confiant, il sait que l'attend une bonne surprise : on lui proposera sans doute un nouveau *Love story* et ce sera un best-seller.

MAGNUM SONG

Vous souvenez-vous de l'affaire du "tueur de rouquines" ? Non ? Mais si, voyons : elle fit grand bruit à l'époque... Voilà ! Vous y êtes : c'était ce maniaque qui exterminait méthodiquement les rousses. Sous ce sobriquet se dissimulaient deux crapules : Squeers et Raven. Ceux-ci se retayaient dans leur affreuse besogne...

J'étais, en ce qui me concerne, détective privé et, accessoirement, l'homme de confiance du sénateur Stooge.

Difficile de tomber sur un plus fieffé coquin ! Tuteur de sa belle-fille Betsey, il a dilapidé la fortune de cette dernière afin d'assouvir ses ambitions politiques.

J'ai le sentiment que tout cela finira mal : Betsey vient de fêter ses vingt et un ans. Nul doute qu'elle ne demande des comptes à son beau-père.

A l'occasion de son anniversaire, Betsey retrouve une amie de collège : Miss Honeybabble, une ravissante rouquine...

En parlant de rousses, imaginez-vous que Lola Hollander se manifeste à mon souvenir. Elle me fixe rendez-vous dans un pub. Je l'y attends une nuit entière. En vain...

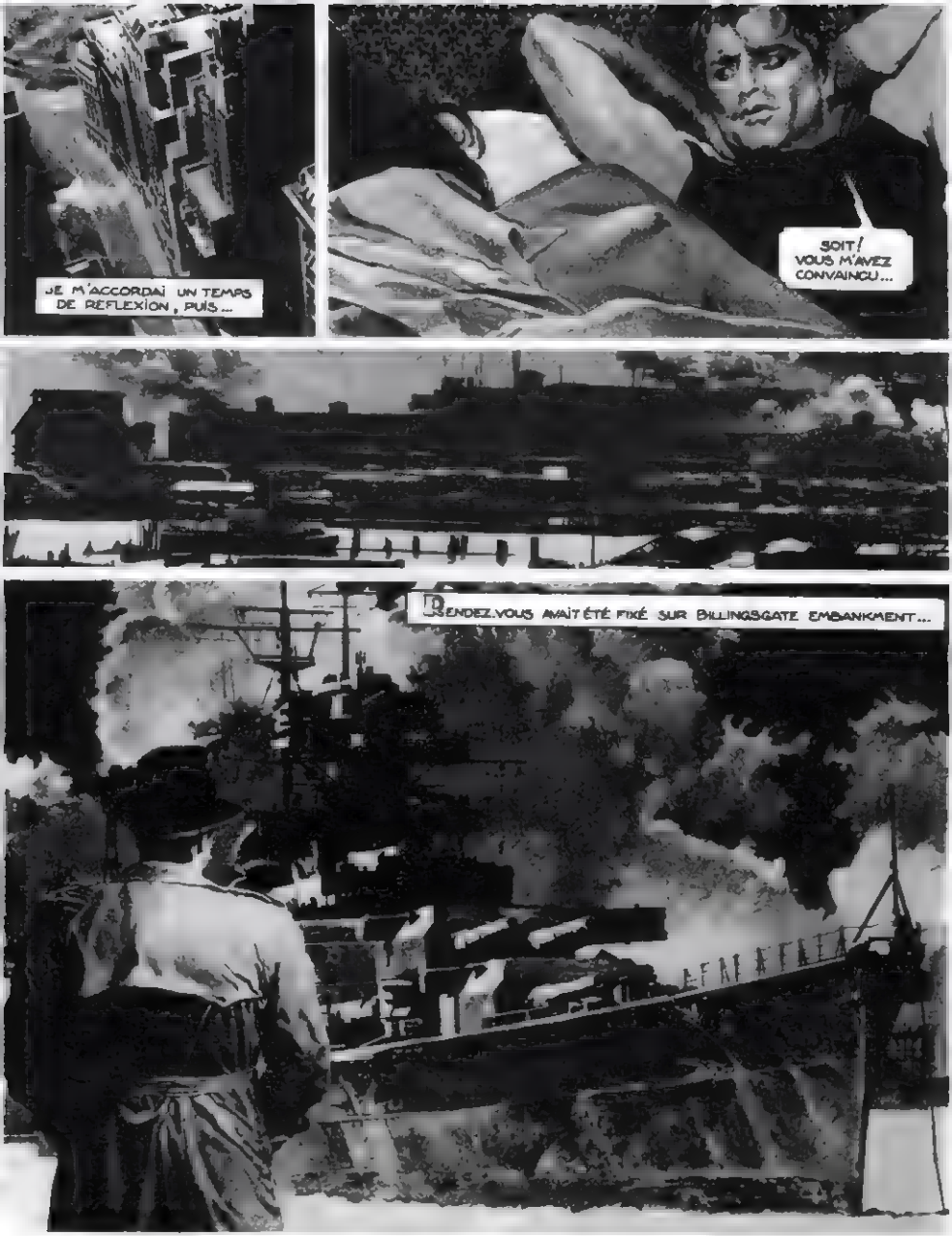
Et c'est dans un casier de la morgue que je la retrouve. Victime du détraqué...

ALORS QUOI ?..
DANS CARLEY SQUARE S'ÉLEVAIT (ET S'ÉLÈVE TOUJOURS) HAGGERSTONE MANSION, UNE DEMEURE QUI RÔDAIT COMME LE SOUVENIR AMER D'UNE SPLENDEUR RÉVOLUE...
...J'TE PLAÎS PAS ?..
JE ME LEVAI SANS RÉPONDRE...

...M'HABILLAI, POSAI L'ARGENT SUR LA TABLE DE CHEVET ET SORTIS...
LE TEMPS ÉTAIT AU CHAGRIN.

Mr FOOLISHBURY? JE ME PRÉSENTE : Mme PEMBRIDGE...
ENCHANTÉ... QUE PUIS-JE POUR VOUS?
LA SCÈNE SE PASSAIT LE JOUR SUIVANT, DANS MON BUREAU DE CAMDEN ROAD...
JE CRAINS QUE MON MARI N'AIT ÉTÉ KIDNAPPÉ...
VRAIMENT? ET QU'EST-CE QUI VOUS FAIT CROIRE CELA?
UN COUP DE TÉLÉPHONE ANONYME SUIVI D'UN COLIS POSTAL, LEQUEL CONTENAIT UNE OREILLE APPARTENANT À MON MARI...
CERTES! VOILÀ QUI EST CONTRARIANT.
N'EST-CE PAS?
HUM...
SANS DOUTE EXIGE-T-ON UNE RANÇON?

TROIS MILLIONS DE DOLLARS!
PESTE! C'EST UNE SOMME...
AI-JE LE CHOIX?
GLOUP GLOUP
MRRUPH!
ET POURQUOI PAS?
HA! HA!
DANS CES CIRCONSTANCES QUI ME FRAPPENT SI CRUELLEMENT, VOTRE... HUM... EXUBÉRANCE ME SEMBLE TOUT À FAIT DÉPLACÉE...
PARDONNEZ-MOI: LES NERFS, JE SUPPOSE...
DITES-MOI: SERIEZ-VOUS SUJET À VOUS ENIVRER HIDEUSEMENT?
QU'ALLEZ-VOUS DONC IMAGINER? UN VERRE DE TEMPS À AUTRE...
...AFIN DE SURMONTER LES VICISSITUDES DE L'EXISTENCE... MAIS SANS PLUS!
VOUS ME RASSUREZ! JE SOUHAITE QUE VOUS PORTIEZ LA RANÇON. LE PEREZ-VOUS?


JE M'ACCORDAI UN TEMPS DE REFLEXION, PUIS...
SOIT! VOUS M'AVEZ CONVAINCU...
RENDEZ-VOUS AVAIT ÉTÉ FIXÉ SUR BILLINGSGATE EMBANKMENT...

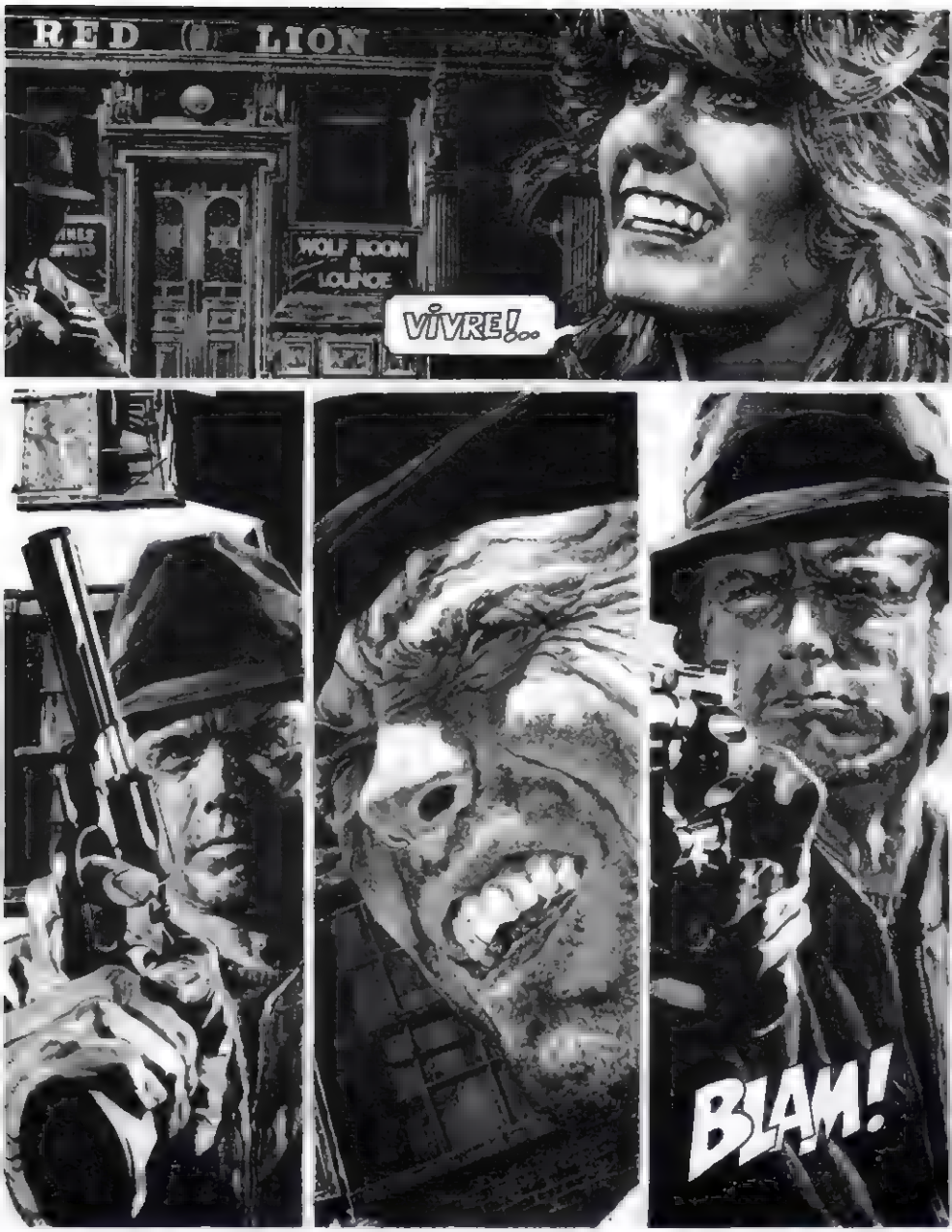
LE "ROYAL TASMANIAN" ÉTAIT UN CARGO FOUDROYÉ DONT LA POUPE S'ENFONÇAIT DANS LES EAUX NOIRES ET PUSTULEUSES DE LA RIVER"...
HELLO! VIEUX FRÈRE...

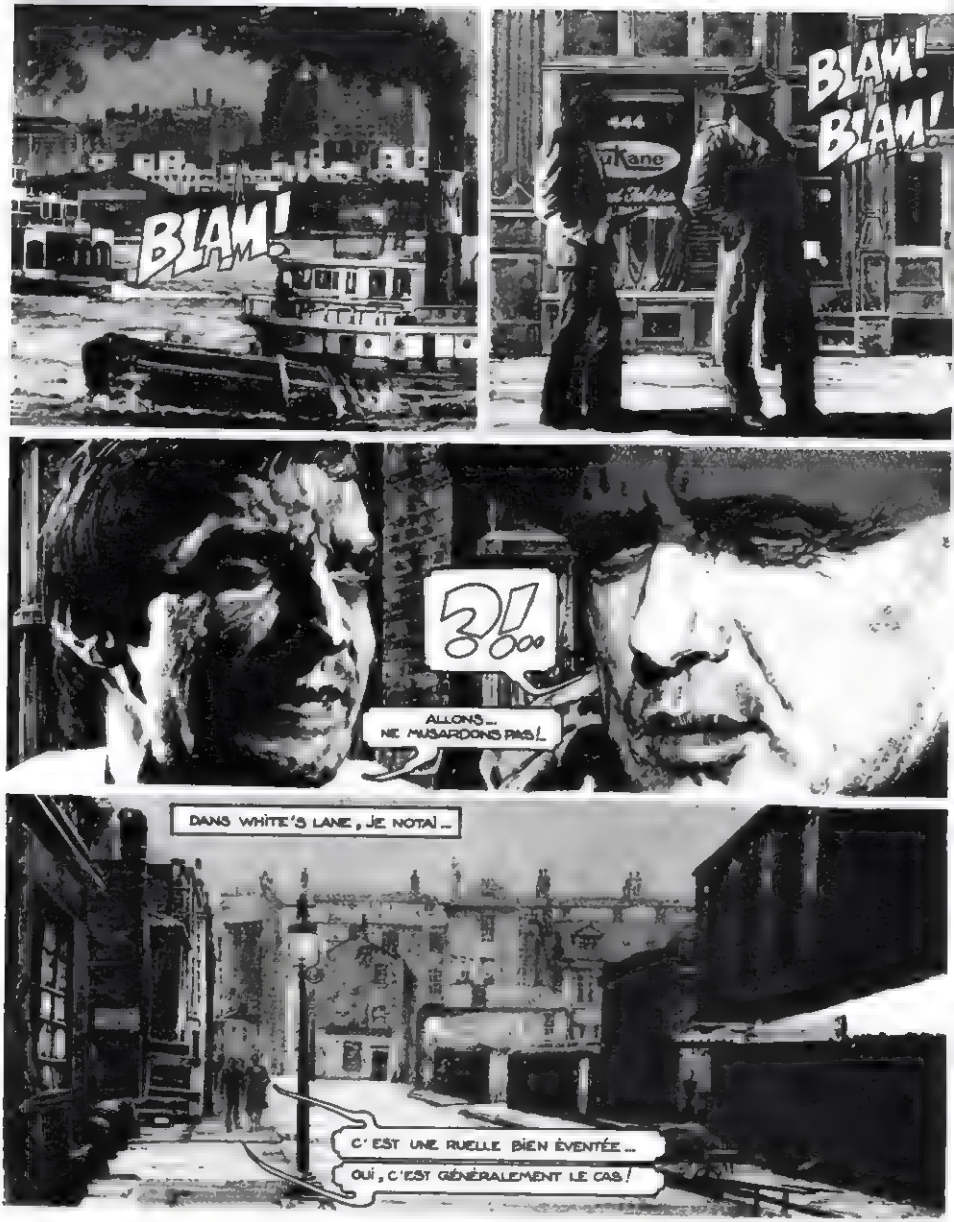
RAVENIL

JE NE SAIS POURQUOI, J'EUS ALORS UNE SORTE DE MAUVAIS PRESSENTIMENT!
PARALLÈLEMENT, DANS UN APPARTEMENT DU 16, MEADOWS LANE...
MISS HONEYBABBLE ET MISS STOOGE...

TANDIS QU'EN BAS DE L'IMMEUBLE, SQUEERS...

LES VOILÀ ENFIN...
SALLE
QUELS SONT TES PROJETS?
VOICI EN EFFET BETSEY STOOGE ET SA CAMARADE...

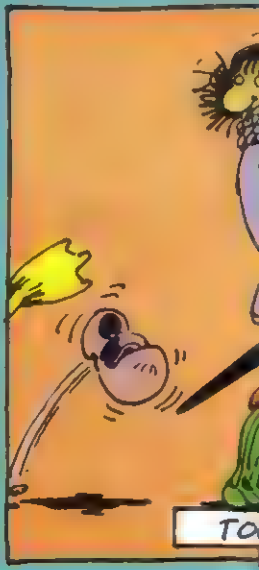

RED LION
WOLF ROOM & LOUNGE
VIVRE!...
BLAM!


BLAM!
BLAM!
BLAM!
3!...
ALLONS... NE MUSARDONS PAS!..
DANS WHITE'S LANE, JE NOTAI...
C'EST UNE RUELLE BIEN ÉVENTÉE...
OUI, C'EST GÉNÉRALEMENT LE CAS!

ET PAS TRÈS ENGAGEANTE...
NON, ELLE DONNE SOUVENT CETTE IMPRESSION!

MON COMPAGNON AJOUTA QUE, POUR MOURIR, ELLE EN VALAIT BIEN D AUTRES ET ÇA A JETÉ COMME UN FROID... UN MOMENT PASSA PUIS UNE SILHOUETTE BIEN CONNUE VINT À NOTRE RENCONTRE ...
C EST SQUEERS!

FRAPPER DU PIED EN HURLANT JOYEUSEMENT



Photomontage de Pym

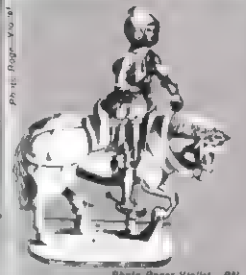


Photo Roger Viollet - BN

LE ZEN AU GRAND AIR

La seule bande dessinée réaliste que F'Murr ait jamais réalisée (mais pas publiée), avait pour héros des Samouraïs et pour cadre, le Japon d'un autre siècle. Un pays dont l'art et la philosophie le passionnaient.

J'ai fait les Arts appliqués, qui était une école semi-professionnelle où il se trouvait que l'enseignement était donné par des professeurs, des artisans. Or le Japon est le pays où l'artisanat a été poussé le plus loin dans sa perfection. On y travaille la matière, bois ou pierre, avec le minimum de moyens et le maximum de sensibilité. Ce pays m'intéressait dans la mesure où, sortant d'une école d'art, j'avais un peu réfléchi à ce que provoquait en moi le dessin, à ce que ça révélait, à ce qui faisait que tel projet, telle esquisse étaient plus cohérents que tel autre. Pour moi, en bon cartésien, il y avait forcément une explication. J'en ai trouvé l'équivalent au Japon.

Le Zen, c'est avant tout une pratique : se découvrir soi-même, se révéler à l'infini à travers une action. C'est chercher la faille qui permettra l'expression totale de soi-même. Un calligraphe japonais peut passer une heure devant sa feuille, avant de tracer un caractère en cinq secondes. Ce ne sera pas forcément « bon », mais c'était de toute façon le moment. Au tir à l'arc Zen, la cible est secondaire. Je pense que ce sentiment est toujours très présent quand on dessine..

Collection personnelle de F'Murr

La perfection de l'artisanat japonais est aussi liée à une certaine appréhension de la nature. Dans la culture occidentale, marquée par l'héritage judéo-chrétien, on a toujours assimilé la nature au diable, au mal, etc.. Il faut la combattre, la domestiquer. C'est ridicule. L'être humain n'existe qu'en référence à la nature, c'est la seule chose qui l'empêche de basculer dans une névrose totale. En Orient, le rapport à la nature est un rapport serein. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle est bonne accueillante comme chez Rousseau. C'est plutôt une relation assez proche de celle qu'on trouve dans Giono où les personnages sont partie intégrante du mouvement Universel.

AVERTISSEMENT

Cet extrait des entretiens de Lin Tsi était destiné à suivre, en guise de commentaire, la partie de l'interview consacrée à ce domaine mouvant... Evidemment, la comparaison nous fut fatale. Le commentaire est resté.

F'Murr

Quant à ma manière d'agir à moi, celle que j'emploie aujourd'hui, elle est, en vérité, à la fois créative et destructive. Je me joue dans les transformations spirituelles j'accède à tous les objets, mais en restant sans affaires où que ce soit. Les objets ne sauraient me faire dévier. Pour peu que quelqu'un vienne à la recherche, je sors le regarder. Il ne me reconnaît pas. Je mets alors toutes sortes de vêtements, qui font naître chez l'apprenti des interprétations; et à tout coup il se laisse prendre à mes paroles et à mes phrases. O amertume ! ces tondus aveugles, ces hommes qui n'ont pas l'œil s'emparent des vêtements que j'ai mis pour me voir bleu, jaune, rouge, blanc. Et si je les enlève pour aborder des domaines purs, voilà les apprentis qui aspirent aussitôt à la pureté, et si j'enlève encore ce vêtement de pureté, les voilà tout perdus, et frappés de stupeur. Ils se mettent à courir comme fous, disant que je suis nu ! Je leur dis alors : « Le reconnaissez-vous enfin, l'homme en moi qui met les vêtements ? » Et soudain ils tournent la tête, et voilà qu'ils me connaissent.

(Entretiens de Lin Tsi - Documents spirituels n° 6. Traduction Paul Demieville - Ed Fayard)

---

6 juin 1987, F'Murr cesse la
à Franc dont le succès devient
ant à partir de 1977 (ndlr : c'est
un Franc succès, ah ah!). Traîné
océs, F'Murr n'échappera à la
capitale que grâce à l'interven-
mée de douze terroristes qui par
ge obligent à acquitter l'accusé.
et des terroristes devait avouer
ard que son action n'avait été
e que par un besoin de publicité.
ne preuve n'ayant été retenue
le chef du commando, Gotcel
, ni contre les autres membres,
asquette, Bronniman, Filoupinou,
nous, Septimus, Pollux, Alé-
Epistolier, Turcan, Girébius et
es Sandre
isté par la libération de F'Murr,
Franc passe aux U.S.A. et des-
pendant tout le reste de sa car-
dron Man sur un scénario de
aid
8 octobre 2024, F'Murr lance sa
maison d'édition et arrête de
er. A partir de ce moment il ne
era plus, mais fera travailler les
.
rticipera à de nombreuses mani-
ons, avant sa mort le 30 juin 2675
alpha-centauriens vivent assez
peut voir au musée des arts déco
gnifique statue.
n'oubliera un tel artiste. Mon-
F'Murr, sachez que nous vous
rons toujours dans notre cœur.

LUC THEBAULT

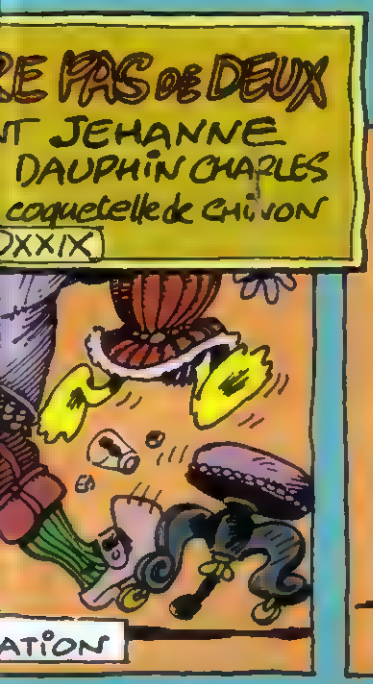
(Extrait de l'Onkrakrikru).

F'MURR
A LA UNE

r faire complètement le tour (et le re-tour) du papa du *Génie des Alpages*, *Naphtalène*, des *Contes à rebours*, de *Jehanne d'Arc* (et j'en passe), il faudrait s qu'une interview. Alors, pour mieux connaître F'Murr, reste une solution : attentivement les aventures de Jehanne d'Arc, car, comme Flaubert de sa dame Bovary, il pourrait dire : " Jehanne, c'est moi ".

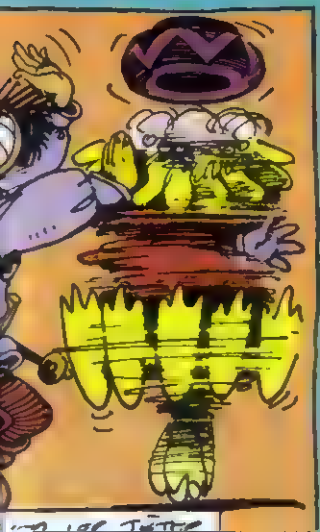
F'MURRR

SALUT
LE CÉLÈBR
QUE DANSÈRE
DARQUE ET LE
Lors du fameux
M CL
INVIT
HOE
HO
BOM
BOM
BOM
HÉ


RE PAS DE DEUX
NT JEHANNE
DAUPHIN CHARLES
coquetelle de CHIVON
OXXIX
ATION

(A SUIVRE)

TOUR DE SAUCE PRÉLIMINAIRE



TADANE-TADATAH-TADAN'-TADATAH-TADA
TANGO-ÉTREINTE MORTELLE R.I.P.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCIS LAMBERT

LE STYLE DU MYOPE

Principe de l'hisoire à chute: un type marche dans la rue, une bouche d'égout est ouverte. Le type ne la voit pas et tombe dedans. Principe d'une histoire style F'Murr : un type marche dans la rue, une bouche d'égout est ouverte. Le type la voit, l'évite et dit " J'ai bien failli tomber dedans "... Pour une meilleure compréhension du gag, lire le texte ci-dessous.

Si mes histoires donnent une impression de non-construction, c'est par incompétence naturelle. Je suis incapable de faire des gags à chute, de rentrer dans le schéma de la bande dessinée achevée telle qu'en produisait à la perfection quelqu'un comme Goscinny. J'ai plutôt envie d'exprimer une certaine éternité, de ne pas finir l'histoire, parce qu'il se passe toujours quelque chose après l'histoire... Comme par hasard, c'est une approche qu'on retrouve dans des recueils d'anecdotes de la littérature japonaise, le « konjaku », qui sont tout à fait déments dans la forme et qui finissent en queue de poisson.

Le plus important dans le *Génie des Alpages*, c'est l'esthétisme. Quand le dessin se tient du début à la fin, quand je n'ai pas eu besoin de faire des retouches, quand tout est venu d'un seul jet, la bande est généralement satisfaisante, dans ses limites.

Je pars de n'importe quoi : une ambiance, un gag, ou simplement le dessin de nuages qui passent dans le ciel. Je travaille empiriquement, je n'ai pas de système, pas de grille. Ma seule limite, c'est la technique, le graphisme. Quand je démarre ma bande, je ne sais pas ce que je vais faire et ça m'arrange bien, parce que, quand on a une idée précise et qu'on la projette sur le papier, généralement, on est tout à fait à côté. Quand, au contraire, l'idée vient directement sur le papier, on la sent mieux. Au fur et à mesure, la page s'habille, se meuble toute seule. En bande dessinée humoristique, le dessin est en lui-même une idée, et non, comme dans une bande réaliste, une reproduction de la réalité.

Mon dessin est lié à ma perception de l'environnement. Je suis myope, je ne vois qu'en flou et suis obligé de partir d'autre chose que de détails. Je vis dans un monde où je repère les choses non par leur fini, mais par leur masse, leur silhouette, par les couleurs, les atmosphères. A la limite, cette myopie m'a poussé à rejeter tout ce qui est achevé, organisé, construit, hiérarchisé

GALILEE DANS LES ALPAGES

Est-ce que les Alpages tournent autour du Génie ou le Génie autour des Alpages ? Déroutante question à laquelle répond F'Murr, dans cette réflexion sur la bande dessinée.

Au loup !

Il y a plusieurs types de bandes dessinées : celles qui sont basées sur les personnages et celles qui sont basées sur le décor. Il est évident que les albums d'Hergé et, en gros, ce qu'on appelle la bande dessinée de l'école belge, reposent sur le décor, les personnages ne servant que de médiums. Le principe, c'est le voyage, l'exotisme, la visite d'endroits mystérieux. A la limite, dans *Tintin*, le capitaine Haddock est lui-même un paysage truculent visité par Tintin, qui n'a jamais d'autre rôle que de servir de guide à la promenade.

Dans une bande comme *Le Génie des Alpages*, la situation est immobile. On ne voyage pas, on est toujours au même endroit mais tout bouge autour : le ciel, le climat, les nuages, la couleur... C'est une sorte d'« anti-bande belge », qui évoque un peu le débat de Galilée : est-ce que c'est la terre qui tourne autour du soleil ou le soleil qui tourne autour de la terre ?

Si mon décor est immobile, c'est parce que je ne ressens pas du tout le besoin de voyager. Il suffit que je quitte mon quartier, pour me sentir loin. Dès que je débarque au festival d'Angoulême, par exemple, la première question qui me vient à l'esprit c'est : « Est-ce que j'ai la monnaie du coin ?... ». Preuve que je n'ai pas besoin d'aller très loin pour trouver ou subir l'exotisme.

Le seul voyage qui m'intéresse vraiment, c'est la découverte des personnages. Au départ, dans mes bandes, ils sont souvent anodins : un berger, un chien, des moutons... Mais, au fur et à mesure, ils deviennent plus complexes, je fouille leur personnalité. C'est ce qui se passe en ce moment avec Attila, ce méchant tyran chez qui je découvre d'autres facettes, que je ne soupçonnais pas du tout quand j'ai commencé à le dessiner.

Dans l'excellent film d'Alain Resnais, *Providence*, un écrivain, à force de décortiquer le comportement des gens, en arrive à ne plus cerner leur vérité et en vient à douter constamment de son entourage. Tout au long du film, d'ailleurs, Resnais a intercalé des images de dissection d'un corps humain... Dans la vie, j'ai un peu la même attitude vis-à-vis des gens : j'essaie toujours de voir ce qu'il y a derrière l'apparence, derrière la première impression

Le génie des Alpages

UN CERTAIN RIRE SILENCIEUX

Avant F'Murr, les montagnes n'existaient pas dans la bande dessinée, ni les moutons, ni les anges, ni Jeanne d'Arc, ni les petits chaperons rouges. Avant F'Murr, les histoires sans gag final, délivrées de cette dette lassante à payer que représentent la « chute », le mot d'esprit, n'existaient pas. Il a inventé le ruban infini, incommencé, de l'imagineire se retournant sans cesse dans l'éternel retour des images. Il a installé son troupeau dans le décor *circulaire* des montagnes, il a dressé son *cirque* de puces laineuses dans le *cirque* de ses sommets en agglomérat mauve et vert et il n'a plus besoin de la sortie en verticale d'un éclat de rire puisque partout dans le cercle ça rit tout le temps.

F'Murr se sent des affinités avec une certaine doctrine d'éveil née dans un des multiples tourbillons du magma métaphysique chinois et importée au Japon où, dans cette île surpeuplée, elle a étendu la respiration d'un espace mystique vidé, tremblant de l'extase immobile du *satori*. Ceux qui pratiquent le Zen connaissent l'importance de la notion de vacuité

colonisation, c'est la représentation des groupes sociaux et de leurs rapports ramifiés... Mais chez F'Murr, la représentation a volé en éclats et les bons pasteurs de l'analyse récupérante auraient du mal à y retrouver leurs petits numérotés. F'Murr a, de toute évidence, un côté biblique si on veut bien se rappeler que la Bible est probablement le livre où on trouve le plus de moutons au kilomètre carré. En passant de la race à la pâte mienne aux prés verdoyants, aux alpages et aux roches lavées par les cascades, les troupeaux ont simplement perdu leur côté messianisme transhumant. Signe des temps. D'ailleurs, disait vigoureusement Jérémie, « tous ces pasteurs, le vent les enverra paître. » F'Murr a capté la longue, l'interminable rumeur de piétinement bêlant dont résonne l'histoire et il l'a enfermée entre ses pics neigeux percés de minuscules fenêtres ouvertes sur les cintres et la machinerie.

F'Murr a multiplié aussi les loups comme les moutons pour rappeler peut-être les hordes indifférenciées des origines d'où nous sommes sortis pour nous différencier laborieusement et nous appeler Jeanne d'Arc, Alfred ou Attila. Curieusement

une certaine dimension de silence incompréhensible absolument des Occidentaux, un no man's land transcendant où les buts et les cibles, où les fins et les commencements cessent d'être perçus comme catégories indispensables. F Murr n'arrête pas de se souvenir du calligraphe japonais, du tireur à l'arc Zen pour qui le résultat est moins important que le geste, et je crois qu'on peut en lire la conséquence immédiate dans le mécanisme de ses histoires spiralées d'alpages, où vous ne vous apercevez même pas que vous avez été volé de la prime de plaisir du gag final parce que vous avez été entraîné dans une autre sphère, celle d'un autre rire silencieux et incommencé. F Murr ne pense pas qu'il soit indispensable que les choses aient une tête et une queue : c'est ce qui le différencie d'Aristote!

F'Murr est aussi l'anti-La Fontaine par excellence, c'est-à-dire que ses moutons ne sont pas des hommes déguisés, et son berger une bête travestie, il n'évolue pas dans le système réducteur des équivalences anthropomorphiques : l'interprétation sociologique ou politique n'y a pas grand chose à se mettre sous sa dent de vampire. Ce qui permet à F Murr de se payer le luxe d'autoriser négligemment une lecture éventuelle politique ou sociologique. C'est la féodalité, dit-il, c'est le temps des anges faisant la bête, envoyés du plus profond des souvenirs sans babyloniers avec dans leurs sacoches les secrets des arcanes célestes et les messages de l'angéologie. Dans les *Alpages*, ils ne passent même plus. Rien que des petits nuages qui se poussent par à-coups suivis des petits traits noirs en forme de parenthèses qui indiquent leur mouvement. C'est tout.

Et puis lisez sa réédition de *Au loup* (1) avec ses pages centrales supplémentaires en couleur. Dans le fond du décor bucolique vous apercevrez d'étranges détails qui n'existaient pas dans la première édition, des rampes de lancement, des fusées pointées, des avions supersoniques. Le surgissement de la menace moderne dans la pastorale. Preuve que le long détour mystique de la méditation du tireur à l'arc n'exclut pas non plus la cible. C'est même pour mieux la voir qu'il s'en détourne. La bande dessinée élevée à la dignité de technique d'éveil.

PHILIPPE MURAY

(1) *Editions Pepperland. Sous une nouvelle couverture somptueuse et avec plein de différences qui raviront les connaisseurs et les autres*

Couverture de l'Onkrakrikru

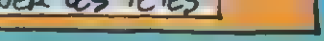
BIOGRAPHIE DE F'MURR

Qui est F'Murr? Je n'aurais pu vous le dire, si par le plus grand des hasards, je n'avais un jour rencontré Jules-Ernest Mandryx, qui est archiviste à Deltamétrogax, principale ville de Alpha Centaure. L'ayant soûlé avec du Chouchen Lémurien, il me raconta les origines de F'Murr. Tout d'abord F'Murr n'est pas son vrai nom. Il s'appelle en réalité M'Furr mais il a dû changer de nom lors de son arrivée sur la Terre afin de rester un cogni taux. A l'âge de six ans, lui accompagné de ses parents est obligé de quitter sa planète natale pour aller émigrer sur Terre. En effet les deux principaux gouverneurs sont en train de se faire la guerre et ils réduisent peu à peu la planète en un vaste champ de bataille. Las des querelles entre Adolfe Stalinus et Léonid Tière, M'Furr s'enfuit avec sa famille. Arrivée sur terre grâce à son changement de nom, la famille se mêlera facilement aux terriens. Déjà, à l'école, le jeune M'Furr crayonne des petits personnages sur les marges des cahiers (de ses camarades). A 16 ans, il rêve déjà de présenter ses planches à Ferraille Grinçante. Mais lorsqu'il arrive au journal, il aura la déception de sa vie : ce journal n'existe pas encore! Mais en attendant il faut manger! Alors commence pour le jeune M'Furr une période bien difficile. Il commence par dévorer son père, sa mère et sa sœur. Mais cela ne suffit pas. Il décide d'aller présenter ses planches à Polite. Après beaucoup de difficultés il est accepté. Grande joie! Il donne aussitôt une réception grandiose. Mais cet éclat de richesse ne se fera pas sans heurt : jaloux de son succès, Régis Franc, qui n'est pas encore connu, décide de le perdre : le lendemain, un agent du fisc arrive et demande au jeune M'Furr comment il a fait pour trouver l'argent nécessaire à la réception! Fait comme un rat, il est obligé d'avouer que c'est grâce au cambriolage de la maison de Goscinny qu'il a pu se procurer l'argent. L'agent du fisc, bon prince, accepte de tout oublier moyennant finance et quelques dessins originaux. Franc en sera pour ses frais. Débutent donc « Les comptes à rebourg ». Mais Franc ayant réussi à séduire le rédac'chef de Polite, les planches suivantes seront refusées! C'est alors que Minetchine téléphone à M'Furr le soir même en lui proposant un étrange marché : ou il accepte de lui refiler toutes les planches des « comptes à rebourg » (y compris celles qui n'ont pas été publiées) ou Minet dévoile les origines extra-terrestres de notre héros. « Damned » crie M'Furr mais il est obligé de céder à cet affreux maître-chanteur. L'album de chez Minet sort (« Au loup ») mais ce n'est pas encore le succès. Et M'Furr a toujours aussi faim. Décidé à tout, il se rend à Polite et séduit le directeur de la publication qui aussitôt empêche la parution de l'histoire de Franc. Sans Franc, c'est pas cher, dit-il et il se met à rigoler.

« Le génie des alpages » naît alors. Pendant ce temps M'Furr travaille au Canetonn. Apprivoisé, à Charlot à Surmarinella où il crée le personnage de Jacques Borax, le restaurateur bien connu. Avec le génie, le succès arrive : il en profite pour créer Natstaline, nom qui ne sera pas sans lui rappeler Staliniusl Au bout de deux épisodes, Natstaline meurt, mais qu'importe! Le succès bat son plein avec le Génie! Deux grandes revues naissent, Ferraille Grinçante et Circunet, M'Furr va leur présenter ses héros. Il illustra au moins aussi brillamment que Clairette Bréréchoudzkxw la vie de Jeane Darque.

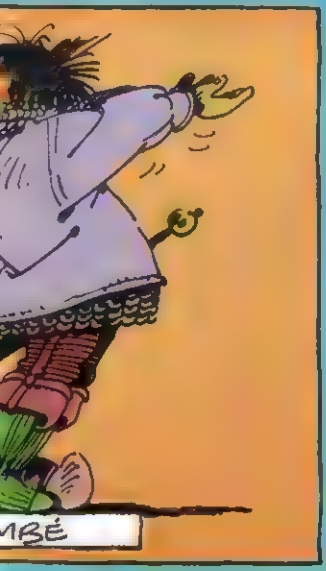
Etant profondément marqué par l'église catholique, après les aventures de Jeane Darque, il se lance dans les aventures de Porfirio. Mais en 1976 le directeur de publication (qui est l'amant de M'Furr) meurt et Franc est engagé aussitôt. Hélas pour lui, M'Furr, sous le nom de F'Murr est devenu bien trop important pour que l'on puisse le renvoyer. M Bargeot veillera lui-même à ce que F'Murr continue.

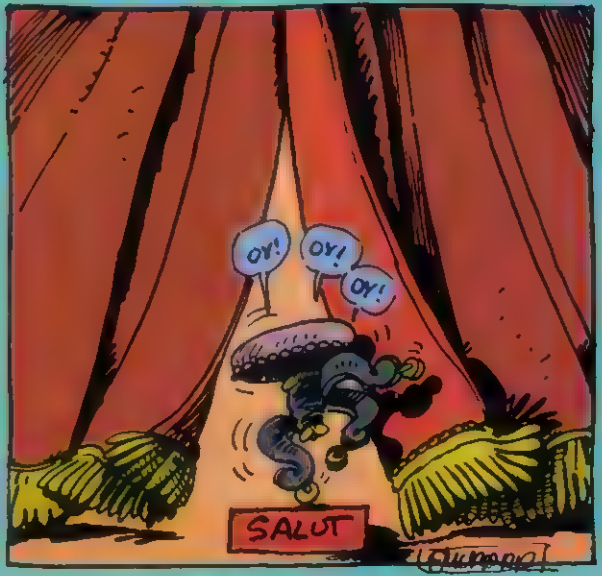
La fortune se fait de plus en plus importante. Et le succès n'arrête pas de grandir. F'Murr devient l'un des maîtres de « la bande dessinée à message » et devient un individu de plus en plus subversif. Mais par quel moyen a-t-il pu parvenir à ne pas être censuré? Tout simplement en inventant un langage secret. La censure, certaine que les histoires de F'Murr sont un tissu d'âneries ne voulant rien dire, n'empêche pas la parution des histoires.



USE

INÉDIT


MBÉ


OY!
OY!
OY!
SALUT

F'MURRR

(A SUIVRE)

LE CÉLÈBRE PAS DE DEUX QUE DANSÈRENT JEHANNE DARQUE ET LE DAUPHIN CHARLES Lors du fameux coquetelle de CHINON MCDXXIX

SALUT

INVITATION

TOUR DE SAUT PRÉLIMINAIRE

HOE BOM BOM BOM

HO HÉ

FRAPPER DU PIED EN HURLANT JOYEUSEMENT

FAITES TOURNER LES TÊTES

TADANE - TADATAH - TADAN - TADATAH - TADA

TANGO-ÉTREINTE MORTELLE R.I.P.

2e Temps : AGONIE

PAUSE

INÉDIT

JETÉ

TOMBÉ

OY! OY! OY!

SALUT

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCIS LAMBERT

LE STYLE DU MYOPE

Principe de l'hisoire à chute: un type marche dans la rue, une bouche d'égout est ouverte. Le type ne la voit pas et tombe dedans. Principe d'une histoire style F'Murr : un type marche dans la rue, une bouche d'égout est ouverte. Le type la voit, l'évite et dit " J'ai bien failli tomber dedans "... Pour une meilleure compréhension du gag, lire le texte ci-dessous.

Si mes histoires donnent une impression de non-construction, c'est par incompétence naturelle. Je suis incapable de faire des gags à chute, de rentrer dans le schéma de la bande dessinée achevée telle qu'en produisait à la perfection quelqu'un comme Goscinny J'ai plutôt envie d'exprimer une certaine éternité, de ne pas finir l'histoire, parce qu'il se passe toujours quelque chose après l'histoire... Comme par hasard, c'est une approche qu'on retrouve dans des recueils d'anecdotes de la littérature japonaise, le « konjaku », qui sont tout à fait déments dans la forme et qui finissent en queue de poisson.

Le plus important dans le *Génie des Alpages*, c'est l'esthétisme. Quand le dessin se tient du début à la fin, quand je n'ai pas eu besoin de faire des retouches, quand tout est venu d'un seul jet, la bande est généralement satisfaisante, dans ses limites

Je pars de n'importe quoi : une ambiance, un gag, ou simplement le dessin de nuages qui passent dans le ciel. Je travaille empiriquement, je n'ai pas de système, pas de grille. Ma seule limite, c'est la technique, le graphisme. Quand je démarre ma bande, je ne sais pas ce que je vais faire et ça m'arrange bien, parce que, quand on a une idée précise et qu'on la projette sur la papier, généralement on est tout à fait à côté. Quand, au contraire, l'idée vient directement sur le papier, on la sent mieux. Au fur et à mesure, la page s'habille, se meuble toute seule. En bande dessinée humoristique, le dessin est en lui-même une idée, et non, comme dans une bande réaliste, une reproduction de la réalité.

Mon dessin est lié à ma perception de l'environnement. Je suis myope, je ne vois qu'en flou et suis obligé de partir d'autre chose que de détails. Je vis dans un monde où je repère les choses non par leur fini, mais par leur masse, leur silhouette, par les couleurs, les atmosphères. A la limite, cette myopie m'a poussé à rejeter tout ce qui est achevé, organisé, construit, hiérarchisé

GALILEE DANS LES ALPAGES

Est-ce que les Alpages tournent autour du Génie ou le Génie autour des Alpages ? Déroutante question à laquelle répond F'Murr, dans cette réflexion sur la bande dessinée.

Au loup !

Il y a plusieurs types de bandes dessinées : celles qui sont basées sur les personnages et celles qui sont basées sur le décor. Il est évident que les albums d'Hergé et, en gros, ce qu'on appelle la bande dessinée de l'école belge, reposent sur le décor, les personnages ne servant que de médiums. Le principe, c'est le voyage, l'exotisme, la visite d'endroits mystérieux. A la limite, dans *Tintin*, le capitaine Haddock est lui-même un paysage truculent visité par Tintin, qui n'a jamais d'autre rôle que de servir de guide à la promenade.

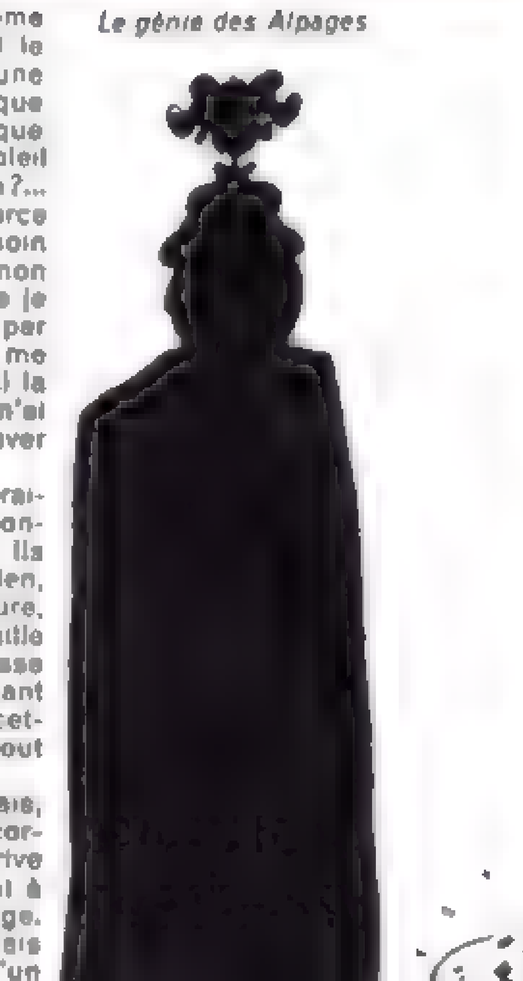
Dans une bande comme *Le Génie des Alpages*, la situation est immobile. On ne voyage pas, on est toujours au même endroit mais tout bouge autour : le ciel le climat, les nuages, la couleur... C'est une sorte d'« anti-bande belge », qui évoque un peu le débat de Galilée : est-ce que c'est la terre qui tourne autour du soleil ou le soleil qui tourne autour de la terre ?...

Si mon décor est immobile, c'est parce que je ne ressens pas du tout le besoin de voyager. Il suffit que je quitte mon quartier, pour me sentir loin. Dès que je débarque au festival d'Angoulême, par exemple, la première question qui me vient à l'esprit c'est : « Est-ce que j'ai la monnaie du coin ?... ». Preuve que je n'ai pas besoin d'aller très loin pour trouver ou subir l'exotisme...

Le seul voyage qui m'intéresse vraiment, c'est la découverte des personnages. Au départ, dans mes bandes, ils sont souvent anodins : un berger, un chien, des moutons. Mais, au fur et à mesure, ils deviennent plus complexes, je fouille leur personnalité. C'est ce qui se passe en ce moment avec Attila, ce méchant tyran chez qui je découvre d'autres facettes, que je ne soupçonnais pas du tout quand j'ai commencé à le dessiner

Dans l'excellent film d'Alain Resnais, *Providence*, un écrivain, à force de décortiquer le comportement des gens, en arrive à ne plus cerner leur vérité et en vient à douter constamment de son entourage. Tout au long du film, d'ailleurs, Resnais a intercalé des images de dissection d'un corps humain... Dans la vie, j'ai un peu la même attitude vis-à-vis des gens : j'essaie toujours de voir ce qu'il y a derrière l'apparence, derrière la première impression

Le génie des Alpages



F'MURR A LA UNE !!!!!!!!!!!!!!!!!!

Pour faire complètement le tour (et le re-tour) du papa du *Génie des Alpages*, de *Naphtalène*, des *Contes à rebours*, de *Jehanne d'Arc* (et j'en passe), il faudrait plus qu'une interview. Alors, pour mieux connaitre F'Murr, reste une solution : lire attentivement les aventures de Jehanne d'Arc, car, comme Flaubert de sa Madame Bovary, il pourrait dire : " Jehanne, c'est moi ".

Photomontage de Pym

UN CERTAIN RIRE SILENCIEUX

Avant F'Murr, les montagnes n'existaient pas dans la bande dessinée, ni les moutons, ni les anges, ni Jeanne d'Arc, ni les petits chaperons rouges. Avant F'Murr, les histoires sans gag final, déliées de cette dette lassante à payer que représentent la « chute », le mot d'esprit, n'existaient pas. Il a inventé le ruban infini, incommencé, de l'imaginaire se retournant sans cesse dans l'éternel retour des images. Il a installé son troupeau dans le décor *circulaire* des montagnes, il a dressé son *cirque* de puces laineuses dans le *cirque* de ses sommets en aggloméré mauve et vert et il n'a plus besoin de la sortie en verticale d'un éclat de rire puisque partout dans le cercle ça rit tout le temps

F'Murr se sent des affinités avec une certaine doctrine d'éveil née dans un des multiples tourbillons du magma métaphysique chinois et importée au Japon où, dans cette île surpeuplée, elle a étendu la respiration d'un espace mystique vidé, tremblant de l'extase immobile du *satori*. Ceux qui pratiquent le Zen constatent l'importance de la notion de vacuité, une certaine dimension de silence incompréhensible absolument des Occidentaux, un no man's land transcendant où les buts et les cibles, où les fins et les commencements cessent d'être perçus comme catégories indispensables. F'Murr n'arrête pas de se souvenir du calligraphe japonais, du tireur à l'arc Zen pour qui le résultat est moins important que le geste, et je crois qu'on peut en lire la conséquence immédiate dans le mécanisme de ses histoires spiralées d'alpages, où vous ne vous apercevez même pas que vous avez été volé de la prime de plaisir du gag final, parce que vous avez été entrainé dans une autre sphère, celle d'un autre rire silencieux et incommencé F'Murr ne pense pas qu'il soit indispensable que les choses aient une tête et une queue, c'est ce qui le différencie d'Aristote

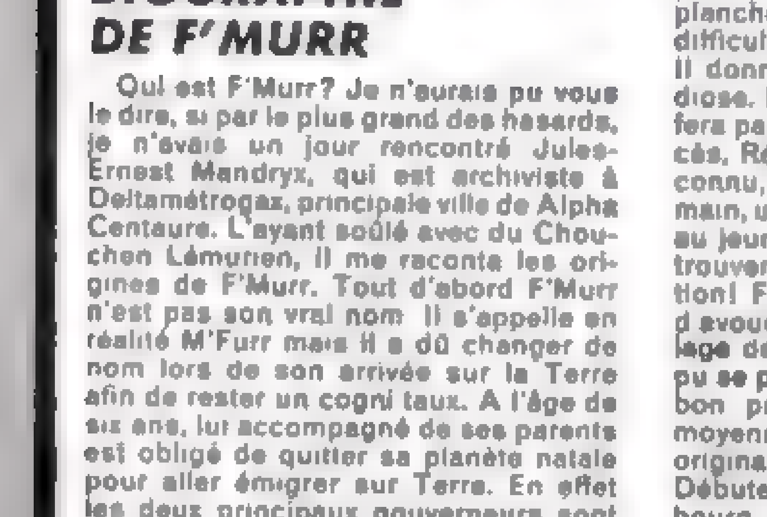
F'Murr est aussi l'anti-La Fontaine par excellence, c'est-à-dire que ses moutons ne sont pas des hommes déguisés et son berger une bête travestie, il n'évoque pas dans le système réducteur des équivalences anthropomorphiques, l'interprétation sociologique ou politique n'y a pas grand chose à se mettre sous sa dent de vampire. Ce qui permet à F'Murr de se payer le luxe d'autoriser négligemment une lecture éventuelle politique ou sociologique. C'est la féodalité, dit-il, c'est la colonisation, c'est la représentation des groupes sociaux et de leurs rapports ramifiés. Mais chez F'Murr, la représentation a volé en éclats et les bons pasteurs de l'analyse réfugiée auraient du mal à y retrouver leurs petits numérotés. F'Murr a, de toute évidence, un côté biblique si on veut bien se rappeler que la Bible est probablement le livre où on trouve le plus de moutons au kilomètre carré. En passant de la rocaille palestinienne aux prés verdoyants, aux alpages et aux roches lavées par les cascades, les troupeaux ont simplement perdu leur côté messianisme transhumant. Signe des temps. D'ailleurs, disait vigoureusement Jérémie, « tous ces pasteurs, le vent les enverra paitre. » F'Murr a capté la longue, l'interminable rumeur de piétinement béant dont résonne l'histoire et il l'a enfermée entre ses pics neigeux percés de minuscules fenêtres ouvertes sur les cintres et la machinerie.

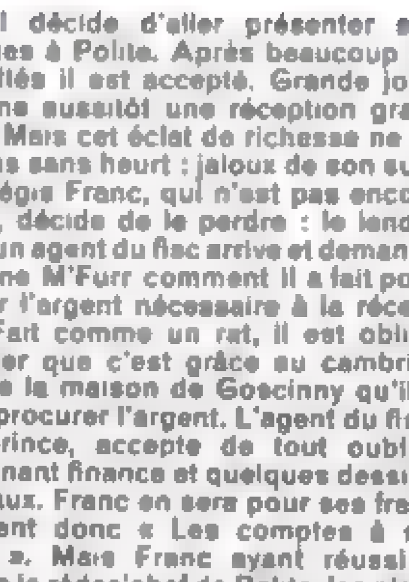
F'Murr a multiplié aussi les loups comme les moutons pour rappeler peut-être les hordes indifférenciées des origines d'où nous sommes sortis pour nous différencier laborieusement et nous appeler Jeanne d'Arc, Alfred ou Attila. Curieusement, c'est au-dessus des loups qu'on voit passer de temps en temps des anges faisant la bête, envoyés du plus profond des souvenirs irano-babyloniens avec dans leurs sacoches les secrets des arcanes célestes et les messages de l'angéologie. Dans les *Alpages*, ils ne passent même plus. Rien que des petits nuages qui se poussent par à-coups, suivis des petits traits noirs en forme de parenthèses qui indiquent leur mouvement. C'est tout

Et puis lisez sa réédition de *Au loup* (1) avec ses pages centrales supplémentaires en couleur. Dans le fond du décor bucolique, vous apercevrez d'étranges détails qui n'existaient pas dans la première édition, des rampes de lancement, des fusées pointées, des avions supersoniques. Le surgissement de la menace moderne dans la pastorale. Preuve que le long détour mystique de la méditation du tireur à l'arc n'exclut pas non plus la cible. C'est même pour mieux la voir qu'il s'en détourne. La bande dessinée élevée à la dignité de technique d'éveil

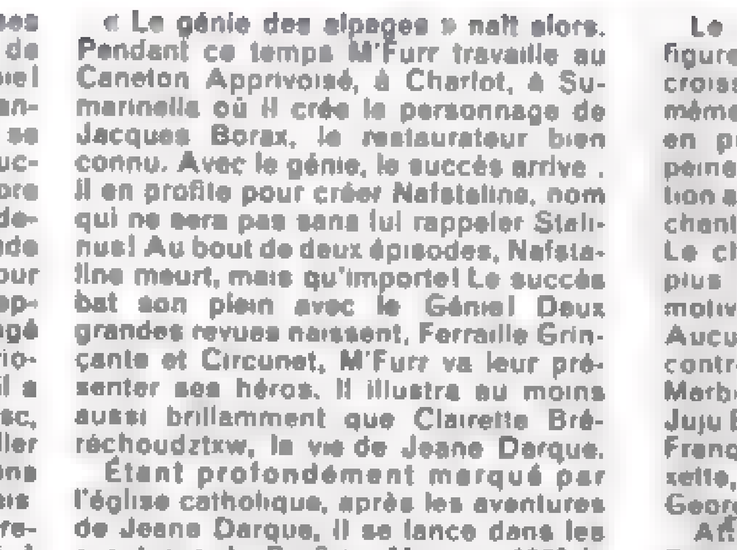
PHILIPPE MURAY

(1) Editions Pepperland. Sous une nouvelle couverture somptueuse et avec plein de différences qui raviront les connaisseurs et les autres





Couverture de l'Onkrakrikru



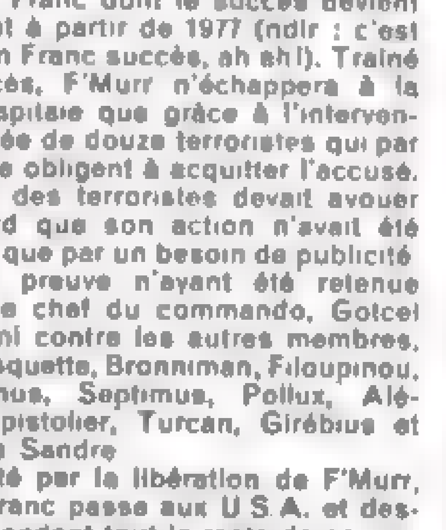


Photo Roger Viollet BN

LE ZEN AU GRAND AIR

La seule bande dessinée réaliste que F'Murr ait jamais réalisée (mais pas publiée), avait pour héros des Samouraïs et pour cadre, le Japon d'un autre siècle. Un pays dont l'art et la philosophie le passionnaient.

J'ai fait les Arts appliqués, qui était une école semi-professionnelle où il se trouvait que l'enseignement était donné par des professeurs, des artisans. Or le Japon est le pays où l'artisanat a été poussé le plus loin dans sa perfection. On y travaille la matière, bois ou pierre, avec le minimum de moyens et le maximum de sensibilité. Ce pays m'intéressait dans la mesure où, sortant d'une école d'art, j'avais un peu réfléchi à ce que provoquait en moi le dessin, à ce que ça révélait, à ce qui faisait que tel projet, telle esquisse étaient plus cohérents que tel autre. Pour moi, en bon cartésien, il y avait forcément une explication. J'en ai trouvé l'équivalent au Japon

Le Zen, c'est avant tout une pratique : se découvrir soi-même, se révéler à l'infini à travers une action. C'est chercher la faille qui permettra l'expression totale de soi-même. Un calligraphe japonais peut passer une heure devant sa feuille, avant de tracer un caractère en cinq secondes. Ce ne sera pas forcément « bon », mais c'était de toute façon *le* moment. Au tir à l'arc Zen, la cible est secondaire. Je pense que ce sentiment est toujours très présent quand on dessine...

Collection personnelle de F'Murr

La perfection de l'artisanat japonais est aussi liée à une certaine appréhension de la nature. Dans la culture occidentale, marquée par l'héritage judéo-chrétien, on a toujours assimilé la nature au diable, au mal, etc... Il faut la combattre, la domestiquer. C'est ridicule : l'être humain n'existe qu'en référence à la nature, c'est la seule chose qui l'empêche de basculer dans une névrose totale. En Orient, le rapport à la nature est un rapport serein. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle est bonne, accueillante comme chez Rousseau. C'est plutôt une relation assez proche de celle qu'on trouve dans Giono où les personnages sont partie intégrante du mouvement Universel

AVERTISSEMENT

Cet extrait des entretiens de Lin Tsi était destiné à suivre, en guise de commentaire, la partie de l'interview consacrée à ce domaine mouvant... Evidemment, la comparaison nous fut fatale. Le commentaire est resté.

F'Murr

Quant à ma manière d'agir à moi, celle que j'emploie aujourd'hui, elle est, en vérité, à la fois créative et destructive. Je me joue dans les transformations spirituelles ; j'accède à tous les objets, mais en restant sans affaires où que ce soit. Les objets ne sauraient me faire dévier. Pour peu que quelqu'un vienne à la recherche, je sors le regarder. Il ne me reconnait pas. Je mets alors toutes sortes de vêtements, qui font naitre chez l'apprenti des interprétations ; et à tout coup il se laisse prendre à mes paroles et à mes phrases. O amertume ! ces tondus aveugles, ces hommes qui n'ont pas l'œil s'emparent des vêtements que j'ai mis pour me voir bleu, jaune, rouge, blanc. Et si je les enlève pour aborder des domaines purs, voilà les apprentis qui aspirent aussitôt à la pureté ; et si j'enlève encore ce vêtement de pureté, les voilà tout perdus, et frappés de stupeur. Ils se mettent à courir comme fous, disant que je suis nu ! Je leur dis alors : « Le reconnaissez-vous enfin, l'homme en moi qui met les vêtements ? » Et soudain ils tournent la tête, et voilà qu'ils me connaissent

(Entretiens de Lin Tsi - Documents spirituels nº 6. Traduction Paul Demieville - Ed. Fayard)

BIOGRAPHIE DE F'MURR

Qui est F'Murr? Je n'aurais pu vous le dire, si par le plus grand des hasards, je n'avais un jour rencontré Jules-Ernest Mandryx, qui est archiviste à Deltamétrogas, principale ville de Alpha Centaure. L'ayant soûlé avec du Chouchen Lémurien, il me raconta les origines de F'Murr. Tout d'abord F'Murr n'est pas son vrai nom Il s'appelle en réalité M'Furr mais il a dû changer de nom lors de son arrivée sur la Terre afin de rester un cogni taux. A l'âge de six ans, lui accompagné de ses parents est obligé de quitter sa planète natale pour aller émigrer sur Terre. En effet les deux principaux gouverneurs sont en train de se faire la guerre et ils réduisent peu à peu la planète en un vaste champ de bataille. Las des querelles entre Adolfe Stalinus et Léonid Tière, M'Furr s'enfuit avec sa famille. Arrivée sur terre grâce à son changement de nom, la famille se mêlera facilement aux terriens. Déjà, à l'école, le jeune M'Furr crayonne des petits personnages sur les marges des cahiers (de ses camarades). A 16 ans, il rêve déjà de présenter ses planches à Ferraille Grinçante. Mais lorsqu'il arrive au journal, il aura la déception de sa vie : ce journal n'existe pas encore! Mais en attendant il faut manger! Alors commence pour le jeune M'Furr une période bien difficile, il commence par dévorer son père, sa mère et sa sœur. Mais cela ne suffit pas. Il décide d'aller présenter ses planches à Polite. Après beaucoup de difficultés il est accepté. Grande joie! Il donne aussitôt une réception grandiose. Mais cet éclat de richesse ne se fera pas sans heurt : jaloux de son succès, Régis Franc, qui n'est pas encore connu, décide de le perdre : le lendemain, un agent du fisc arrive et demande au jeune M'Furr comment il a fait pour trouver l'argent nécessaire à la réception! Fait comme un rat, il est obligé d'avouer que c'est grâce au cambriolage de la maison de Goscinny qu'il a pu se procurer l'argent. L'agent du fisc, bon prince, accepte de tout oublier moyennant finance et quelques dessins originaux. Franc en sera pour ses frais Débutent donc « Les comptes à rebourg ». Mais Franc ayant réussi à séduire le rédac'chef de Polite, les planches suivantes seront refusées! C'est alors que Minetchine téléphone à M'Furr le soir même en lui proposant un étrange marché ; où il accepte de lui refiler toutes les planches des « comptes à rebourg » (y compris celles qui n'ont pas été publiées) où Minet dévoile les origines extra-terrestres de notre héros. « Damned » crie M'Furr mais il est obligé de céder à cet affreux maitre-chanteur. L'album de chez Minet sort (« Au loup ») mais ce n'est pas encore le succès. Et M'Furr a toujours aussi faim. Décidé à tout, il se rend à Polite et séduit le directeur de la publication qui aussitôt empêcha la parution de l'histoire de Franc. Sans Franc, c'est pas cher, dit-il et il se met à rigoler.

« Le génie des alpages » nait alors. Pendant ce temps M'Furr travaille au Caneton Apprivoisé, à Charlot, à Sumarinella où il crée le personnage de Jacques Borax, le restaurateur bien connu. Avec le génie, le succès arrive. Il en profite pour créer Nafstaline, nom qui ne sera pas sans lui rappeler Stalinus! Au bout de deux épisodes, Nafstaline meurt, mais qu'importe! Le succès bat son plein avec le Génie! Deux grandes revues naissent, Ferraille Grinçante et Circunet, M'Furr va leur présenter ses héros. Il illustra au moins aussi brillamment que Clairette Bréréchoudztxw, la vie de Jeane Darque.

Étant profondément marqué par l'église catholique, après les aventures de Jeane Darque, il se lance dans les aventures de Porfirio. Mais en 1976 le directeur de publication (qui est l'amant de M'Furr) meurt et Franc est engagé aussitôt. Hélas pour lui, M'Furr, sous le nom de F'Murr est devenu bien trop important pour que l'on puisse le renvoyer. M. Bargeot veillera lui-même à ce que F'Murr continue.

La fortune se fait de plus en plus importante. Et le succès n'arrête pas de grandir. F'Murr devient l'un des maitres de « la bande dessinée à message » et devient un individu de plus en plus subversif. Mais par quel moyen a-t-il pu parvenir à ne pas être censuré? Tout simplement en inventant un langage secret. La censure, certaine que les histoires de F'Murr sont un tissu d'âneries ne voulant rien dire, n'empêche pas la parution des histoires

Le 8 juin 1987, F'Murr casse la figure à Franc dont le succès devient croissant à partir de 1977 (ndlr : c'est même un Franc succès, ah ah!). Trainé en procès, F'Murr n'échappera à la peine capitale que grâce à l'intervention armée de douze terroristes qui par chantage obligent à acquitter l'accusé. Le chef des terroristes devait avouer plus tard que son action n'avait été motivée que par un besoin de publicité Aucune preuve n'ayant été retenue contre le chef du commando, Gotcel Marbil, ni contre les autres membres, Juju Basquette, Bronniman, Filoupinou, Franquinus, Septimus, Pollux, Aléxette, Épistolier, Turcan, Girébius et Georges Sandre

Attristé par la libération de F'Murr, Régis Franc passe aux U.S.A. et dessinera pendant tout le reste de sa carrière Iron Men sur un scénario de Stan Laid

Le 8 octobre 2024, F'Murr lance sa propre maison d'édition et arrête de dessiner. A partir de ce moment il ne travaillera plus, mais fera travailler les [illegible].

Il participera à de nombreuses manifestations, avant sa mort le 30 juin 2675 (les alpha-centauriens vivent assez vieux)

On peut voir au musée des arts déco sa magnifique statue.

Nul n'oubliera un tel artiste [illegible]sieur F'Murr, sachez que nous vous garderons toujours dans notre cœur.

LUC THEBAULT
(Extrait de l'Onkrakrikru).

BLAM!
PAW!

ELLERY QUEEN, LE DETECTIVE DE NEW YORK

Dominant la rumeur de la 84e rue Est, à New York, l'appartement de l'Inspecteur Richard Queen et d'Ellery son grand dégingandé de fils : ce dernier est aussi connu comme bibliophile, détective amateur et auteur d'un certain nombre de romans policiers à succès. Autres locataires : Arsène Lupin, un ramier vorace heureusement en cage, et Djuna, un jeune gitan amateur de westerns qui incarne l'orgueilleuse domesticité de ce petit univers...

Charley Grapewin (au centre), en inspecteur Queen, avec James Burk (à droite) et Ralph Bellamy

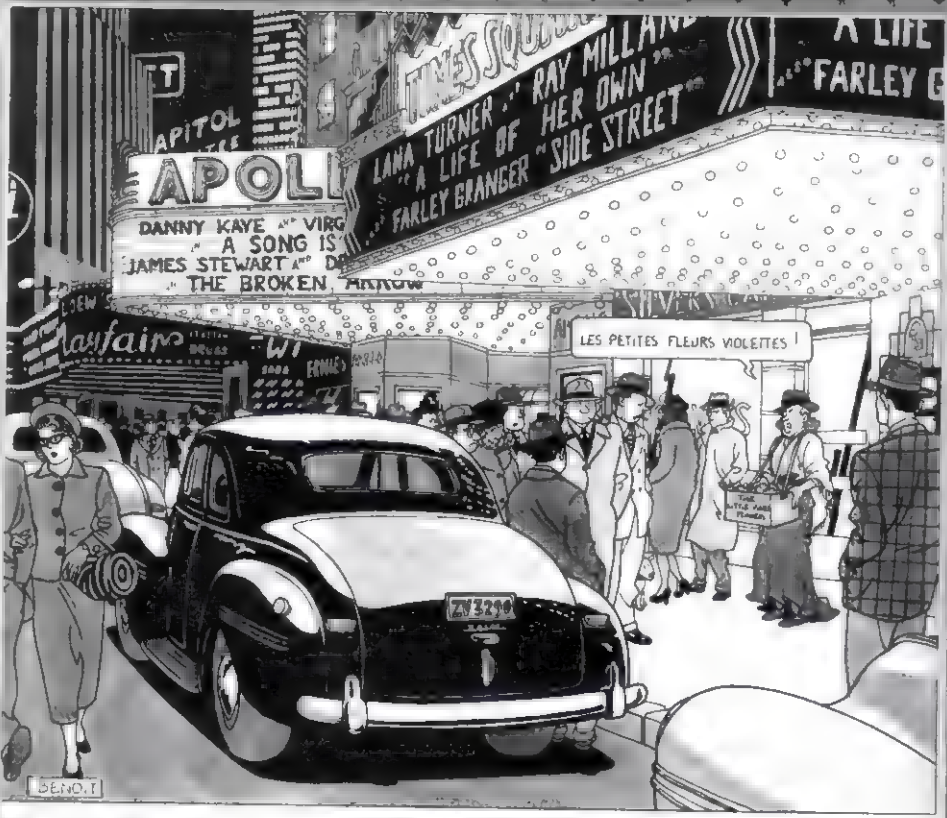
Ellery, un pince-nez dissimulant son regard d'intellectuel faussement rêveur, incarnerait, pour certains, la plus belle réussite du genre après, noblesse oblige, le Grand Détective de Baker Street. Depuis 1929, d'abord à New York, puis à Hollywood, enfin dans les murs de *Wrightsville*, ce microcosme de l'*american way of life*, Ellery Queen, partenaire des plus grands criminels de ce temps, a promené l'étrange solitude d'un être voué au dénouement des cauchemars les plus atroces.

Devenu le symbole d'une certaine quintesssence classique du roman criminel, E.Q. apparut jusque vers la fin des années soixante dans un nombre impressionnant de romans, de nouvelles (publiées par ses "auteurs" dans les pages du toujours admirable et très érudit *Ellery Queen's Mystery Magazine*), de feuilletons radiophoniques et de films : faisant toujours irruption dans l'enquête au moment où son père, flanqué de l'inévitable Sergent Velie, commence à piquer de froides colères désespérées, Ellery impose à tous la logique implacable de son raisonnement, et le lecteur, fasciné, retient son souffle...

FRANÇOIS RIVIÈRE

[illegible] Frédéric Dannay et Manfred [illegible] au commun en 1928, le défi du magazine de Clare, qui [illegible] d'attribuer un prix de 5.000 $ au meilleur [illegible] qui lui serait envoyé. Ils créent alors Ellery Queen, qui [illegible] particularité [illegible] d'être [illegible] et [illegible] au moment en scène. [illegible] Dannay [illegible] Ellery Queen [illegible] mystère du chemin de [illegible] en 1928, il [illegible] romans de Queen, [illegible] tère au soulier blanc. F.R.

[illegible] E.Q. réalisera ses plus ébouriffantes enquêtes). Puis [illegible] se livrèrent à des variations [illegible] plus sophistiquées, comme en témoignent [illegible] traductions parues dans la série Red [illegible] Cavalier [illegible] romans de Queen, [illegible] tère au soulier blanc. F.R.



LA SORCIERE DE TIMES SQUARE

Ellery Queen

L'AN dernier, si vous aviez demandé au révérend Bowen — qui exerce son ministère près de Times Square, en l'église de Tous les Saints — s'il souscrivait à la doctrine deutéronomique « œil pour œil... », ce bon anglican se serait récrié et aurait probablement riposté par une autre citation biblique (*Matthieu*, v, 38-39) où il est recommandé de « tendre l'autre joue ». Posez la question aujourd'hui : le père Bowen sourira presque certainement dans sa barbe, il s'en remettra à l'autorité profane d'un nommé Ellery Queen et racontera une histoire d'imposture particulièrement délicate.

Un pasteur de Broadway compte beaucoup de brebis plus ou moins galeuses parmi ses ouailles. « La Sorcière », bien connue de tout le quartier, en était une. Grande et maigre comme une haridelle, coiffée de boucles or et argent, le visage taillé dans une vieille écorce de platane, ses yeux bleus et larmoyants, elle portait d'un bout de l'année à l'autre une jupe qui balayait le trottoir, un châle criard et un feutre masculin, tiré d'une poubelle de cabaret. « La Sorcière » était d'origine anglaise et s'appelait Wichingame. Le soir, elle sortait de son nid à rat pour vendre des violettes et des gardénias de boutonnière aux portes des théâtres et boîtes de nuit. Au petit jour, on la trouvait habituellement dans un bar, devant une ribambelle de verres de gin (vides), en train de chanter des hymnes religieux. On la voyait rarement aux offices, mais elle fréquentait assidûment le confessionnal de Tous les Saints, où elle énumérait ses fautes avec un grand luxe de détails.

Le pasteur de cette décourageante brebis trimait dur et vainement, semblait-il. Jusqu'au jour où « la Sorcière » prit une belle couche de neige, sur son trottoir, pour la couverture de son lit... et s'éveilla à Bellevue Hospital, avec une pneumonie double. La Lumière jaillit pendant cette grave maladie, Miss Wichingame demanda le secours spirituel, le père Bowen accourut et prodigua ses meilleurs soins au plus mauvais cep de sa vigne. Si bien qu'à son retour chez elle, en ambulance, la main dans celle du révérend Bowen, « la Sorcière » était définitivement repentie.

— « Où gît la difficulté, dans ce cas? » demanda Ellery, en essayant de se retourner dans son lit.

Immobilisé depuis dix jours par une douloureuse sciatique, il devenait positivement enragé quand le clergyman était venu le voir.

— « Permettez, Mr. Queen, » dit le révérend Bowen, aidant d'une main experte Ellery à changer de position. « Eh bien, c'est encore un coup du veau d'or! Miss Wichingame est bourrée, comme on dit dans ma paroisse. Biens fonciers, titres, argent liquide... Elle a de tout en abondance. Et maintenant qu'elle est guérie de son avarice, ma pénitente tient à donner son immense fortune. »

— « A un barman nécessiteux, padre? »

— « Je le voudrais presque, » soupira le vieux clergyman. « Dans cette profession, je connais au moins trois cas vraiment intéressants, Mr. Queen. Mais non! Miss Wichingame veut tout donner à son seul héritier vivant, un neveu, et c'est toute une histoire... »

Miss Wichingame avait eu une jumelle. Les sœurs se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, mais elle n'avaient des goûts

et des caractères très différents. Ainsi, l'une (la paroissienne du révérend Bowen) aima de bonne heure le gin et s'emballa pour un « petit brun aux yeux de feu »... Un Italien ou un Espagnol!... Au bout de quarante-cinq ans, Miss Wichingama ne pouvait préciser sa nationalité. Peu importe. Ce Latin était un triste individu qui la plaqua sans l'avoir épousée, mais en lui laissant d'agréables souvenirs, dans un genre peu recommandable. L'autre, au contraire, donna son cœur virginal à Erik Gaard, de Fergus Falls, Minnesota : un beau Viking, devenu missionnaire. Le révérend Gaard répondit à ce sentiment et le mariage fut célébré selon toutes les règles civiles et religieuses.

Un fils naquit de cette union. John avait huit ans quand ses parents l'emmenèrent en Extrême-Orient, et l'épouse du missionnaire resta d'abord en relation épistolaire avec sa jumelle. Mais plus Miss Wichingame menait une vie décousue, plus les lettres de Corée mettaient de temps à la rejoindre. Jusqu'au jour où Miss Gaard, découragée, cessa d'écrire.

— « Si je comprends bien, » dit Ellery, remuant avec précaution sa jambe gauche, « votre pénitente vous prie de retrouver sa sœur, padre? »

— « Précisément. Notre Bureau des Missions m'a appris une triste nouvelle. Avant guerre, les Japonais voyaient d'un très mauvais œil l'évangélisation de la Corée... Bref, le révérend Gaard et sa femme furent massacrés, voici des années. Leur mission fut incendiée, mais le bruit courut que leur fils John avait réussi à gagner la Chine.

« Ma paroissienne montra ici une grande fermeté de caractère, » continua le révérend Bowen, abandonné par son calme habituel. « Son neveu vivait, déclara-t-elle mordicus. Avant de mourir, elle voulait l'embrasser et lui donner sa fortune! Vous vous rappelez peut-être la publicité faite par voie de presse, Mr. Queen. Je vous épargne les détails des recherches entreprises pour retrouver John Gaard. Ce fut une tâche énorme, coûteuse et sans espoir... Sans espoir pour un homme de peu de foi comme moi, veux-je dire. Car Miss Wichingame garda une confiance inébranlable, de bout en bout. »

— « Et le neveu John a été retrouvé? »

— « Oui, Mr. Queen. En double exemplaire. »

— « *Comment?* »

— « *Deux* neveux se sont présentés à mon presbytère. Chacun débarque de Corée. Chacun affirme être John Gaard, fils d'Erik et de Clémentine Gaard et traite l'autre d'infâme imposteur! Cet excès de bénédictions est cruellement embarrassant. Franchement, je ne sais plus à quel saint me vouer! »

— « Ils se ressemblent, j'imagine? »

— « Nullement. Tous deux sont blonds et portent trente-cinq ans (l'âge du neveu de Miss Wichingame); mais c'est tout. Aucun ne ressemble soit au révérend Gaard, soit à Mrs. Gaard, dont nous avons deux vieilles photos. Mais comme il n'existe pas de photographie formellement authentique de John Gaard, la dissemblance entre les deux candidats à la fortune ne nous avance pas. »

— « Mais il me semble que les visas, passeports, preuves habituelles d'identité... »

— « Vous oubliez, Mr. Queen, que la Corée n'a pas été un éden de tranquillité, ces dernières années, » interrompit un peu sèchement le clergyman. « Les jeunes gens ont été une paire d'amis, paraît-il, tous deux ayant travaillé dans la même affaire de pétrole, en Chine. A l'arrivée des communistes, ils s'enfuirent — en fraude — et gagnèrent la Corée. Survint la guerre, là-bas, et tous les « remous » qu'elle causa... Les jeunes gens s'enfuirent, avec un flot de réfugiés, après la première prise de Séoul par les troupes communistes. Tous les services administratifs étaient désorganisés à ce moment-là; d'où relâchement des précautions normales... Bref, chaque « neveu » présente des pièces d'identité au nom de John Gaard. Tous deux sont venus en avion, de points différents. »

— « Comment expliquent-ils les documents identiques? »

— « Chacun accuse l'autre d'avoir volé ses papiers et d'en avoir fait faire un duplicata... Sauf, naturellement, pour les photographies des passeports. Chacun dit avoir parlé à l'autre d'une tante aux États-Unis.

« Pour terminer : aucune vérification ne peut être exercée en Corée. Il en va malheureusement de même pour la Chine communiste où se trouve la société pétrolière qui employa les deux types. Toutes nos démarches par voie diplomatique à ce sujet ont été ignorées. »

Ellery fut le premier surpris de se trouver assis dans son lit. Cela ne lui était pas arrivé depuis plus de huit jours.

— « Et « la Sorcière », qu'en dit-elle? » s'écria-t-il.

— « Elle en perd la tête, Mr. Queen. Son neveu avait sept ans quand ses parents l'amenèrent à New York, avant de partir pour l'Extrême-Orient. L'enfant passa une inoubliable semaine avec sa tante, et Miss Wichingame tint même un journal pendant ce temps-là. Elle l'a encore... »

— « Tout s'arrange! » dit Ellery. « Votre paroissienne n'a qu'à questionner séparément ces hommes sur la fameuse semaine. Le véritable neveu se rappellera sûrement certains faits de ce grand événement de son enfance. »

— « Miss Wichingame l'a fait, » répondit tristement le révérend Bowen. « Chacun se rappelle une partie des réjouissances. Chacun proteste avec une troublante amertume que l'autre peut répondre à ces questions parce qu'il lui a raconté cette semaine à New York... Excusez ma confusion de pronoms, Mr. Queen. La pauvre femme s'est épuisée à tendre inutilement des pièges à l'un et à l'autre. Elle est prête à partager sa fortune entre eux. Mais je ne veux pas de ça! Voyez-vous un moyen de sortir de cette impasse, Mr. Queen? »

Ellery épuisa la longue liste de questions qui lui venaient à l'esprit.

— « Franchement, padre, » dit-il enfin, hochant la tête, « je ne vois pas... »

Il cessa brusquement de branler du chef, et la physionomie du pasteur s'éclaira.

— « Vous avez une idée, Mr. Queen? »

— « Peut-être. Un moyen d'obtenir la vérité... Oui! Où sont actuellement les deux John, padre? »

— « Au presbytère. »

— « Pourriez-vous les amener ici? Dans une heure? »

— « Oui. Oui, certainement! »

Soixante minutes plus tard, le vieux pasteur introduisit deux jeunes hommes à la mine pareillement furieuse.

— « J'ai eu toutes les peines du monde à les empêcher de s'entre-tuer, Mr. Queen, » annonça le révérend Bowen, refermant la porte de la chambre avec un petit « clic » sinistre. « Ce monsieur est Ellery Queen, mes amis. Et il en aura vite fini avec cette imbécillité! »

— « Ça ne me fait ni chaud ni froid, » grogna le premier garçon. « Je suis John Gaard »

— « Misérable! » gueula l'autre. « Tu m'as arraché les mots de la bouche! »

— « T'as jamais eu la tête arrachée par un coup de poing, non? »

— « Essaie un peu, espèce de... »

— « Voulez-vous vous placer côte à côte, devant cette fenêtre? » intervint Ellery.

Les adversaires obéirent, en silence.

Ellery les détailla d'un regard perçant. Le premier jeune homme était un grand blond à large carrure, avec des yeux bruns, un nez camus, des pieds énormes et des mains usées par de durs travaux. Le second était un blondin aux yeux bleus, aux traits délicats, bien planté sur de petits pieds et dont les mains semblaient douées d'une intelligence personnelle. Ils se ressemblaient aussi peu que deux chats de gouttière, pris au hasard, mais tous deux serraient les poings

et frémissaient de rage. Impossible de savoir qui du véritable neveu ou de l'imposteur était le plus sincèrement outragé!

— « Vous voyez? » soupira le révérend Bowen.

— « Je vois, padre, » répondit Ellery, souriant. « Et je me ferai un plaisir de vous aider en identifiant le véritable John Gaard. »

Les jeunes gens se défièrent comme deux coqs de combat, prêts pour la lutte.

— « Je vous avertis, messieurs, » dit Ellery, « que j'ai à côté un détective nommé Thomas Velie qui est de force à vous mettre K. O., l'un ou l'autre, sans laisser tomber la cendre de sa cigarette. Et maintenant, padre, je vois à votre mine que vous vous demandez comment je sais... »

— « Parfaitement, Mr. Queen, » reconnut le clergyman, abasourdi. « Vous n'avez pas posé une seule question à ces jeunes gens! »

— « Voulez-vous attraper ce gros volume, sur l'étagère, padre? » demanda Ellery avec un autre sourire. « Le plus imposant de tous, recouvert en papier ordinaire... C'est ça. Merci. Cet ouvrage, messieurs, porte un titre rébarbatif : *Médecine et Biologie Légales*, par Mendelius et Claggett, deux autorités en cette matière. Voyons... Page cinq cent et quelques, si j'ai bonne mémoire... Vous m'avez dit, padre, que Miss Wichingame et sa sœur jumelle se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Du moment que votre paroissienne a les yeux bleus, Mrs Gaard devait les avoir de la même teinte. Par ailleurs, citant la description de Miss Wichingame, vous m'avez dit que le révérend Gaard était « un beau Viking aux yeux saphir »... Donc, au point de vue ethnologique... Ah! Voici. Je vais vous lire, messieurs, le second paragraphe de la page cinq cent cinquante-trois de cet ouvrage qui fait autorité. »

« *Deux personnes aux yeux bleus*, dit Ellery, les yeux sur la page du gros volume, *ne peuvent donner que des produits aux yeux bleus. Elles ne peuvent, en aucun cas, avoir des enfants aux yeux bruns.* »

— « Gare! » s'écria le révérend Bowen.

— « Velie! » rugit Ellery. « Arrêtez-le! »

Le sergent Velie surgit par un effet magique, semblait-il, et exécuta l'ordre avec sa maestria habituelle.

Plusieurs choses se passèrent à la fois. Le sergent emmena le grand imposteur aux yeux bruns. L'authentique John Gaard essaya d'exprimer sa reconnaissance à Ellery dans un curieux mélange d'anglais, de chinois et de coréen. Le révérend Bowen prit le livre, fermé sur le lit; il l'ouvrit, chercha la page 563 et la parcourut rapidement, fronça les sourcils, ôta la couverture de papier brun et lut le titre de l'ouvrage.

— « Mais, Mr. Queen! » s'écria-t-il enfin « Ce livre ne s'appelle pas *Médecine et Biologie Légales*. C'est un vieil annuaire mondain! »

— « Pas possible? » dit Ellery, penaud. « J'aurais juré... »

— « Chut! » interrompit sévèrement le clergyman. « Le fait est que Mendelius et Claggett n'ont jamais existé. Vous avez purement et simplement inventé cette citation sur les yeux bleus et bruns! N'est-ce pas vrai? »

— « On le disait et on l'écrivait, jadis, » soupira Ellery. « Mais les théories passent... Trop de parents aux yeux bleus et de moralité irréprochable se sont mis à fabriquer des enfants aux yeux bruns! L'essentiel est que l'imposteur l'ait ignoré. » Et maintenant réglez mes honoraires, » dit Ellery, au véritable John qui écarquillait ses quinquets de saphir. « Retournez-moi dans ce satané (Oh! pardon, mon révérend) lit de douleur! »

© Editions Opta

... JEUNES...

ÉTUDIANTS... LYCÉENS...

... PARENTS... ENSEIGNANTS...

les dossiers de

l'étudiant

La passion des informations PRATIQUES, vérifiées et contrôlées, donc UTILES

● une revue bimestrielle : 10 F

Déjà parus :

Le Logement
Les Loisirs
Le Service National
Les Grandes Écoles
Les Jobs

A paraître 1979

Février : les Formations Courtes
Avril : Vacances - Voyages 79
Juin : les Universités
Septembre Autos - Motos - Vélos
Novembre : les Grandes Écoles

● deux numéros spéciaux annuels

16 F – Guide Pratique l'Étudiant 78-79 : octobre 78 - 500 pages

15 F – Guide du Premier Emploi et de l'entrée dans la vie « active » : mai 79 - 200 pages

A retourner à l'Étudiant : 7, rue Thorel, 75002 Paris 236.94.41 - 236.98.90

Veuillez me faire parvenir une documentation gratuite sur l'ensemble de vos publications

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

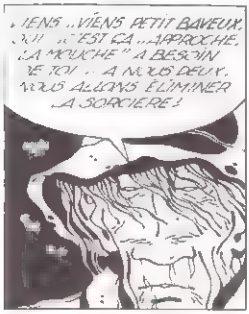
.....

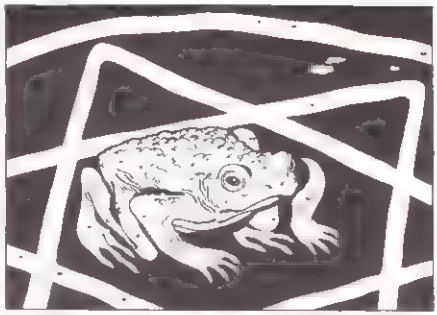
Code Postal ..... Ville .....

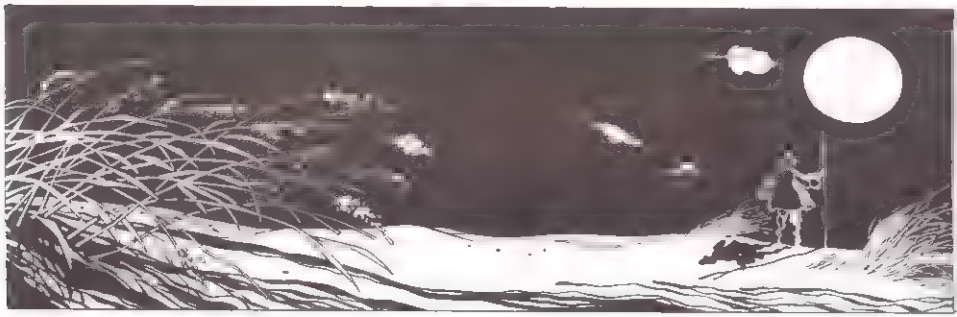
CHAPITRE IV : LE SIGNE DU CRAPAUD

Mai 40... Deux tziganes, Georgio et Sara, fuient l'invasion allemande. A Beausonge, petit village des Ardennes, un fermier leur offre le gîte. Mais Georgio devient l'amant d'une belle paysanne, Violante. Quand Abel Mauvy, le fiancé de Violante, revient de la guerre, il surprend les deux amoureux et tue Georgio. Tout le village se ligue pour dissimuler son crime. Et Mauvy épouse Violante, déjà enceinte de Georgio. L'accouchement se passe mal. Violante meurt, laissant un enfant muet que l'on appellera Silence. Quant à Sara, qui pour tous est devenue "la Sorcière", on lui interdit de quitter le village. Elle s'attire rapidement la haine de "la Mouche", le sorcier "officiel" de Beausonge qui voit en elle une rivale dangereuse. Accusée d'avoir la "mauvue", Sara est condamnée à avoir les yeux brûlés... Dès lors, elle ne songera plus qu'à la vengeance et l'instrument de sa vengeance sera Silence, le valet de ferme d'Abel Mauvy.

TAP TAP
"SORS DE TON ANTRE, PUSTULEUSE CRÉATION DU GRAND FOURCHU !... PAR LA MÈRE NOIRE, JE TE L'ORDONNE, ET QUE LE SCEAU DU GRAND SALOMON TE RÉDUISE À MA MERCI ! »


VIENS ... VIENS PETIT BAVEUX, OUI ... C'EST ÇA ... APPROCHE, LA MOUCHE" A BESOIN DE TOI ... A NOUS DEUX, NOUS ALLONS ÉLIMINER LA SORCIÈRE !

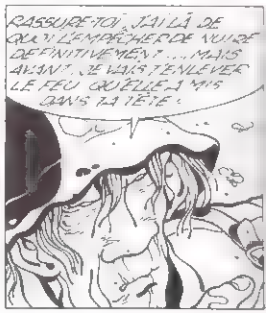


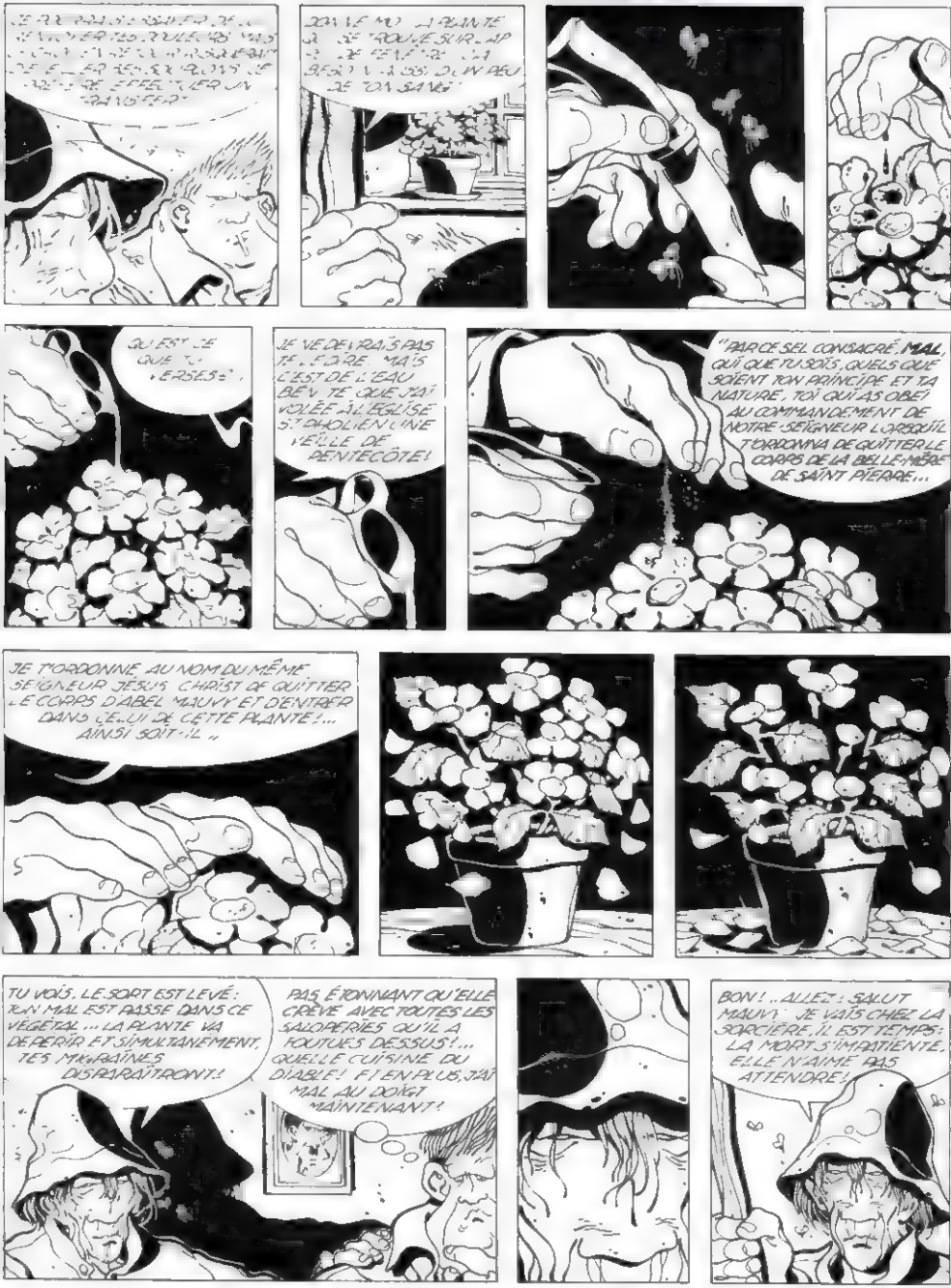


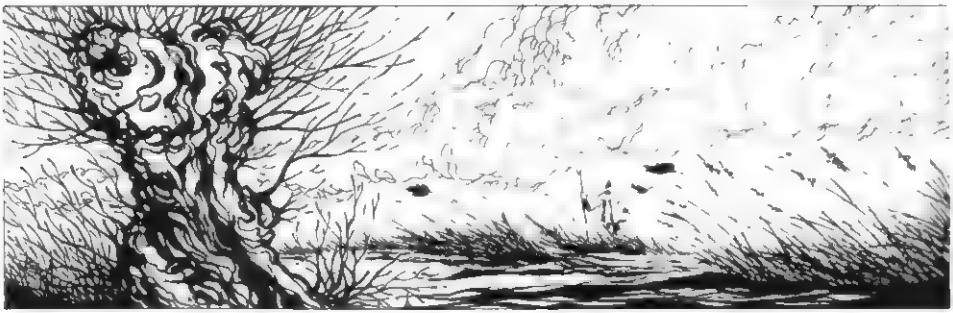
LE LENDEMAIN...
SALUT ABEL, Y A-T-IL MOYEN DE NE PAS ÊTRE DÉRANGÉS ?

OUAIS, ENTRONS, L'IDIOT EST CHEZ LE FRANZ ! IL Y DÉCHARGE UN CAMION DE PAILLE ... NOUS SERONS TRANQUILLES ... TU AS DU NEUF ?...

MES MIGRAINES SONT DE PLUS EN PLUS VIOLENTES J'ATTENDAIS IMPATIEMMENT TA VENUE J'ESPÈRE QUE TU SAURAS METTRE FIN AUX AGISSEMENTS DE CETTE MAUDITE FEMELLE !


RASSURE-TOI, J'AI LÀ DE QUOI L'EMPÊCHER DE NUIRE DÉFINITIVEMENT ... MAIS AVANT, JE VAIS T'ENLEVER LE FEU QU'ELLE A MIS DANS TA TÊTE !


QU'EST-CE QUE TU VERSES ?
JE NE DEVRAIS PAS TE LE DIRE. MAIS C'EST DE L'EAU BÉNITE QUE J'AI VOLÉE À L'ÉGLISE ST-PHOLIEN UNE VEILLE DE PENTECÔTE!
"PAR CE SEL CONSACRÉ, MAL, QUI QUE TU SOIS, QUELS QUE SOIENT TON PRINCIPE ET TA NATURE, TOI QUI AS OBÉI AU COMMANDEMENT DE NOTRE SEIGNEUR LORSQU'IL T'ORDONNA DE QUITTER LE CORPS DE LA BELLE-MÈRE DE SAINT PIERRE...
JE T'ORDONNE AU NOM DU MÊME SEIGNEUR JÉSUS CHRIST DE QUITTER LE CORPS D'ABEL MAUVY ET D'ENTRER DANS CELUI DE CETTE PLANTE!... AINSI SOIT-IL"
TU VOIS, LE SORT EST LEVÉ: TON MAL EST PASSÉ DANS CE VÉGÉTAL... LA PLANTE VA DÉPÉRIR ET SIMULTANÉMENT, TES MIGRAINES DISPARAÎTRONT!
PAS ÉTONNANT QU'ELLE CRÈVE AVEC TOUTES LES SALOPERIES QU'IL A FOUTUES DESSUS!... QUELLE CUISINE DU DIABLE! ET EN PLUS, J'AI MAL AU DOIGT MAINTENANT!
BON!.. ALLEZ: SALUT MAUVY. JE VAIS CHEZ LA SORCIÈRE. IL EST TEMPS: LA MORT S'IMPATIENTE. ELLE N'AIME PAS ATTENDRE!



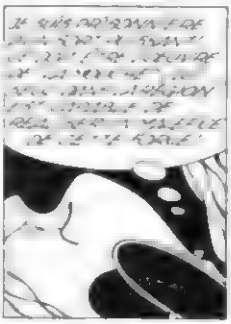
IL FAUT QUE JE M'INTRODUISE CHEZ ELLE EN SON ABSENCE... JE VAIS ATTENDRE QU'ELLE SE RENDE A LA GRANGE!

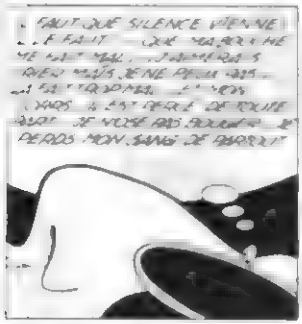
SORS DE TON TROU MAUDITE ARAGNE! J'AI UN CADEAU POUR TOI... IL EST TEMPS QUE TU SACHES ENFIN QUI EST LE PLUS FORT!... BIENTÔT JE NE TE CRAINDRAI PLUS... CAR, TU VAS MOURIR. LENTEMENT!

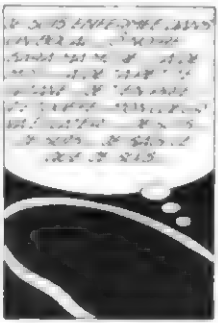
NORMALEMENT C'EST LE MOMENT OÙ ELLE VA À LA RENCONTRE DE SES SOUVENIRS ELLE A SES HABITUDES ET... OUI LA VOILÀ!...

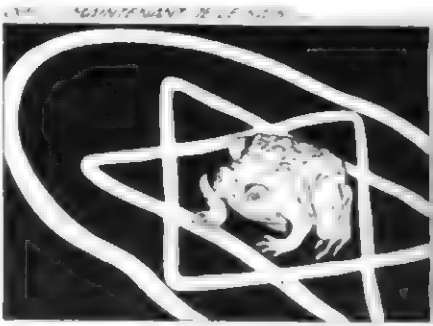
... IL Y A UNE PRÉSENCE MALÉFIQUE PROCHE... J'EN SUIS CERTAINE... JE SENS SON AURA NÉGATIVE, MENAÇANTE. QU'EST-CE QUE ÇA PEUT ÊTRE ?
TU ES INQUIÈTE HEIN ! SATANÉE FEMELLE... BIEN QUE TU NE PUISSES PAS ME VOIR... TES POUVOIRS DOIVENT TE PERMETTRE DE PRESSENTIR LA PROXIMITÉ D'UN DANGER !... SI TU SAVAIS CE QUI T'ATTEND !
OUI C'EST ÇA... ÉLOIGNE-TOI DE TON ANTRE. LAISSE-MOI LE CHAMP LIBRE !... MÊME TES SOUPÇONS NE PEUVENT TE SAUVER. DÉSORMAIS, TU ES CONDAMNÉE INEXORABLEMENT À CREVER COMME UNE BÊTE !
LA NUIT VENUE...
J'ESPÈRE QUE SILENCE VIENDRA AUJOURD'HUI. DEPUIS QUE JE LE CONNAIS ; MA SOLITUDE ME PÈSE BIEN PLUS QU'AVANT... SA PRÉSENCE ME MANQUE ! IL Y A TROP LONGTEMPS QUE JE N'AI PLUS EU DE LA CHALEUR HUMAINE !...
...QUELQU'UN EST VENU PENDANT MON ABSENCE !... IL ME VOULAIT DU MAL. JE NE M'ÉTAIS PAS TROMPÉE TOUT À L'HEURE ! ... IL Y A UN DANGER ICI... QUELQUE CHOSE DE VIVANT !... IL SOUFFRE... IL IRRADIE LE MAL ET LA DOULEUR... JE DOIS LE TROUVER AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD !
C'EST VERS ICI JE LE SENS... TERRIBLE ! C'EST TERRIBLE... UNE CRÉATION MONSTRUEUSE... HORRIBLE !
...QUE ?.. TROP TARD ! LA MORT ! LA...

JE SUIS PARALYSÉE IMMOBILISÉE DE PARTOUT ET MÊME DE PARLER CE N'EST PAS LE SILENCE NE VIENT PAS JE VAIS MOURIR JE VAIS MOURIR VRAIMENT PEUT-ÊTRE QUE JE NE SERAI PAS TROP LOIN




IL FAUT QUE SILENCE VIENNE IL FAUT QUE MAMAN NE ME FASSE PAS MAL J'AIMERAIS TANT PAS JE NE PEUX PAS ET SI TU TOMBES ET MON VASE ET LE TAPIS DE TOUTE FAÇON JE NOSE PAS BOUGER JE PERDS MON SANG DE PARTOUT



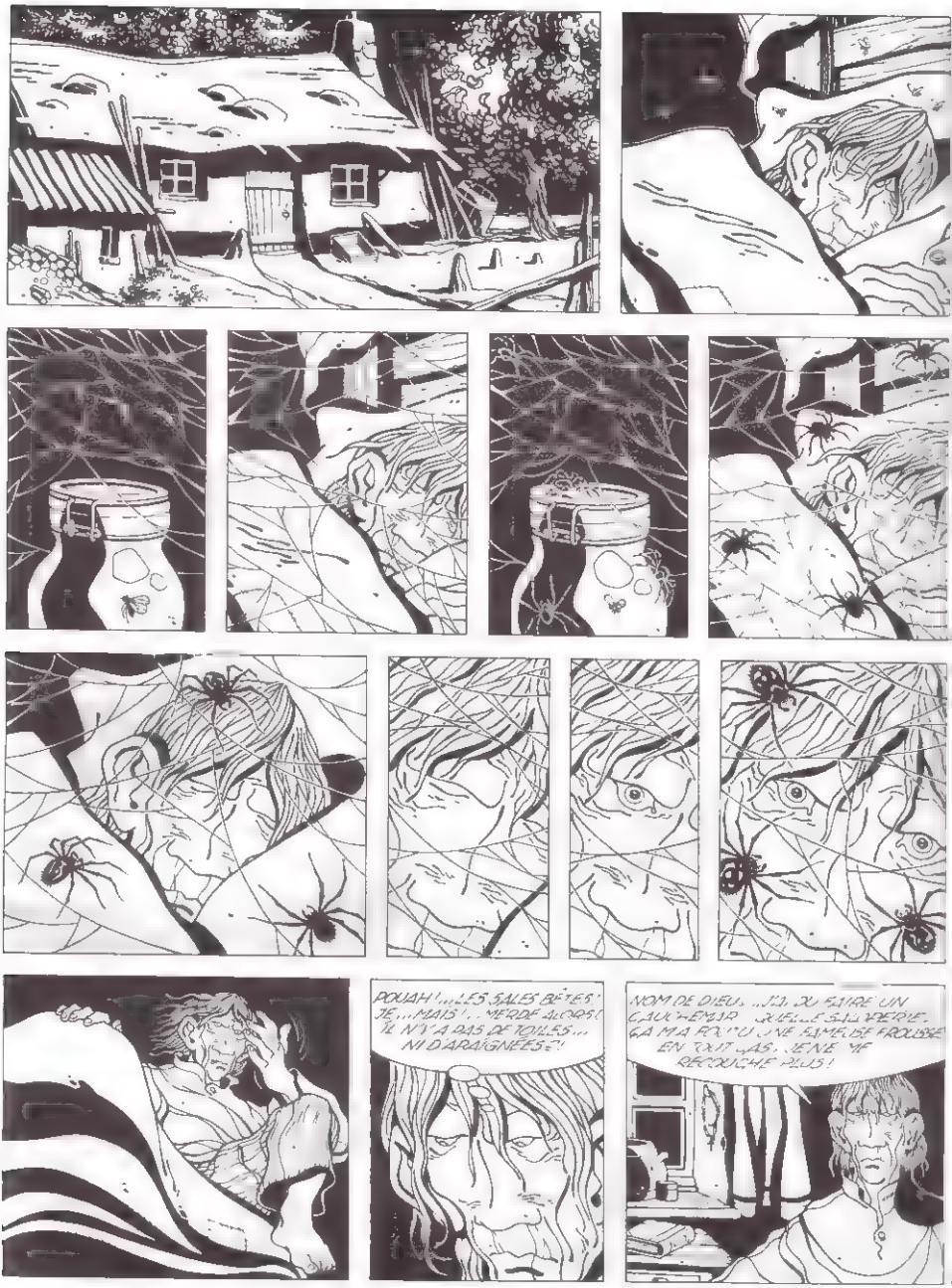


UN CRAPAUD! JE SUIS CRÉVER!

SILENCE...
SILENCE...
SILENCE...
SILENCE... N'AIE PAS PEUR C'EST MOI LA SORCIÈRE QUI TE PARLE...
...LA SORCIÈRE!... MÉ!... ELLE É MORTE!... COMEN S'QUELLE FAI POUR ME PARLÉ DAN MA TÊTE?
...JE NE PEUX M'BOUGER, PARLER, JE SUIS PARALYSÉE... IL FAUT QUE TU PASSES CE QUE JE VAIS TE DEMANDER...
...DANS L'ARMOIRE, IL Y A UN BOCAL AVEC UN CRAPAUD A L'INTÉRIEUR, ARRACHE-LE!
LE VOÏSSI... JE SEN... LA PÔVRE BÊT QUI SOUFRE É DEDAN!
OUVRE LE!...

... BOUATCH! ... CÉ DÉGOUTAN! ... É ON A COUSU SA BOUCHE POURQUOI?
VÎTE ... APPORTE LE CRAPAUD ET TIENS LE AU-DESSUS DE MOI ... DÉPÊCHE-TOI ... IL EST EN TRAIN DE CREVER!
IL FAUT QUE JE SUPPRIME LE TRANSFERT ... AVANT DE DÉTRUIRE LE MALÉFICE ET DE METTRE FIN ... AUX SOUFFRANCES DE CET ANIMAL ...
"Ô ADONAÏ, IÉVÉ, TSÉBAOTH, Ô PÈRE SUPRÊME, CRÉATEUR DU CIEL ET DE LA TERRE, DES QUATRE ÉLÉMENTS ET DES ESPRITS. JE TE CONJURE, PAR TES PUISSANCES ET TES VERTUS DE DÉLIVRER CE CRAPAUD DES MÉCHANCETÉS DIABOLIQUES, ASTROLOGIQUES, CABALISTIQUES DONT SE SERT LE SORCIER "LA MOUCHE" POUR LE FAIRE SOUFFRIR."
"ÉCOUTE-MOI, MAL ADJURÉ PAR NOTRE SEIGNEUR, ÉLOIGNE-TOI DE CE CRAPAUD, PERDS TA FORCE, DISSIPE-TOI, CONSUME-TOI EN TOI-MÊME, ET VOUS ESPRITS IMMONDES QUI AVEZ EXCITÉ CE MAL, JE VOUS ORDONNE DE LE RÉDUIRE À RIEN!"
"JE T'EXORCISE CRAPAUD, PAR LA VÉRITÉ, LA VIE, L'ÉTERNITÉ, PAR LA CRÉATION SORTIE DU NÉANT, RETOURNE À TON ÉTAT DE CRAPAUD. BRISE LES LIENS QUI NOUS UNISSENT ET QUE DIEU FASSE DISPARAÎTRE DE TOI TOUT CE QUI POURRAIT ME NUIRE. AINSI SOIT-IL!"
MAINTENANT SILENCE, JETTE LE CRAPAUD DANS LE FEU. NOUS NE POUVONS PLUS RIEN POUR LUI!
CÉ DOMAGE QUE JE SAI RIEN FAIR POUR SAUVÉ LE CRAPÔ
LA PENSÉE ÉTANT MOINS FORTE QUE LE VERBE ... J'ESPÈRE AVOIR RÉUSSI LA DISSOLIATION, SINON JE VAIS BRÛLER AVEC LE CRAPAUD!
... EH BIEN SILENCE, JE CROIS QUE JE REVIENS DE LOIN ... CETTE FOIS ILS ONT FAILLI M'AVOIR

AH! C'ÉTAIT BIEN IMAGINÉ!... LES SALAUDS!... ME FAIRE CREVER PARALYSÉE! HEUREUSEMENT ILS N'AVAIENT PAS PRÉVU TA VENUE... SANS TOI J'ÉTAIS PERDUE!
MAIS MOI AUSSI JE SAIS ÊTRE CRUELLE... IL EST TEMPS D'ATTAQUER... ET JE VAIS COMMENCER PAR LE PLUS DANGEREUX: "LA MOUCHE"
"LA MOUCHE" LE BIEN NOMMÉ, ET IL A EU L'IMPRUDENCE DE NOUS LAISSER LE BOCAL QU'IL A MANIPULÉ... ÇA VA NOUS SERVIR!... SILENCE, ATTRAPE UNE MOUCHE, MAIS NE LA BLESSE PAS SURTOUT!
ELLE ÉDROLE LA SORCIÈRE... ATTRAPE UNE MOUCHE... SA CE FASIL! J'EN ATTRAPE SOUVENT POUR JOUÉ!
TU LA METTRAS DANS LE BOCAL... ET TU LE REFERMERAS AVANT QU'ELLE NE SE SAUVE!
ÉCOUTE MOI PETITE MOUCHE, TU N'ES PLUS UN INSECTE INSIGNIFIANT, TU ES DEVENUE GASPARD NAÏLIS ÉGALEMENT APPELÉ "LA MOUCHE" LE SORCIER LE PLUS PUISSANT ET LE PLUS SALE DE CETTE PARTIE DES ARDENNES!... PAR SARA LA NOIRE NOTRE SAINTE MÈRE À TOUS... JE TE L'ORDONNE!
ICI DANS LA CAVE, TU VAS TROUVER DE GRANDES TOILES D'ARAIGNÉE... DÉPOSE LE BOCAL DEDANS. EN ESSAYANT DE NE PAS LES ABÎMER
...ET VOILÀ!... JE VAIS FAIRE MOURIR "LA MOUCHE"... JE VAIS LE FAIRE MOURIR DE PEUR!


POUAH !... LES SALES BÊTES ! JE... MAIS !... MERDE ALORS ! IL N'Y A PAS DE TOILES... NI D'ARAIGNÉES !
NOM DE DIEU... J'AI DU FAIRE UN CAUCHEMAR QUELLE SALOPERIE. ÇA M'A FOUTU UNE FAMEUSE FROUSSE EN TOUT CAS. JE NE M'EN REMOUCHE PLUS !

D'AILLEURS, LE JOUR NE VA PAS TARDER À SE LEVER. À L'HEURE QU'IL EST LA SORCIÈRE DOIT AVOIR CESSÉ DE VIVRE
BRRR... QUEL CAUCHEMAR! ÊTRE PRISONNIER DES ARAIGNÉES! J'EN FRÉMIS ENCORE! QUELLE HORREUR!...
BAH!... JE NE VAIS PAS ME LAISSER IMPRESSIONNER PAR UN RÊVE!
MERDE! ENCORE! TIENS SALOPE, TU VAS PAYER POUR MA FRAYEUR!... DÉCIDÉMENT, JE VAIS FINIR PAR CROIRE QUE JE LES ATTIRE!
CE CAUCHEMAR ME REND BIEN NERVEUX!... JE NE ME SENS PAS À L'AISE... COMME SI QUELQUE DANGER ME GUETTAIT... JE... J'AI PEUR... ET... QUEL EST CE CRISSEMENT DERRIÈRE MOI?...
...VIVEMENT CHEZ "LA MOUCHE", JE SUIS IMPATIENT DE SAVOIR COMMENT CELA S'EST PASSÉ AVEC LA SORCIÈRE... SILENCE S'OCCUPERA BIEN DES BÊTES SANS MOI!...
D'AILLEURS, JE ME DEMANDE POURQUOI IL A L'AIR AUSSI FATIGUÉ CELUI-LÀ!... C'EST À CROIRE QUE...
NOM DE DIEU!
QU'EST-CE QUE?...

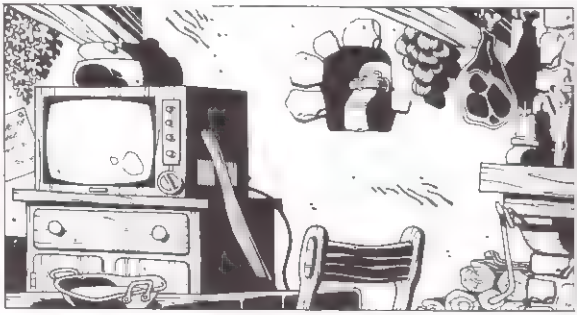
"LA MOUCHE"!... SACRÉ IMBÉCILE. J'AI FAILLI TE RENTRER DEDANS OÙ COURS TU COMME ÇA?... TU AS LE DIABLE AUX TROUSSES?
...BIEN MON VIEUX... T'EN TIRES UNE TÊTE!

... LES ARAI... LES ARAIGNÉES CHEZ MOI!

ET ALORS, QUOI? LES ARAIGNÉES?... ALLEZ MONTE, TU VAS ME RACONTER ÇA!

QUELLE HISTOIRE!... COMPLÈTEMENT GÂTEUX LE VIEUX CON!

RIDICULE!... TU ES SÛR DE NE PAS AVOIR BU UN PEU TROP?... D'AILLEURS, NOUS ALLONS ARRIVER CHEZ TOI, ET TU VERRAS QUE TU AS RÊVÉ!



MAÏS... MAÏS... Y EN A PLUS! JE T'ASSURE ABEL... ELLES GROUILLAIENT!... Y'AVAIT DES ARAIGNÉES PARTOUT! PLEIN LES MURS... LÀS...

C'EST TOI, QUI EN A UNE D'ARAIGNÉE... LÀ ... AU PLAFOND! ET LA SORCIÈRE, TU CROIS QUE TU AS RÉUSSI TON COUP?

ÇA, TU PEUX ÊTRE TRANQUILLE, ROI DE "LA MOUCHE": ELLE DOIT ÊTRE À PRÉSENT RÂTÉE COMME UN PIQUET!

AH! TANT MIEUX. JE VAIS VOIR ÇA!

QUEL CORNICHON CE LA MOUCHE ! ENFIN GRÂCE À LUI, ME VOICI DÉBARRASSÉ DE CETTE MAUDITE SORCIÈRE ! ... MAIS JE SERAI ENTIÈREMENT RASSURÉ LORSQUE J'AURAI CONTEMPLÉ SON CADAVRE.
VOICI SA MAISON... MIEUX VAUT ÊTRE PRUDENT AVEC CETTE FEMELLE : ON NE SAIT JAMAIS !
NOM DE DIEU ! DE NOM DE DIEU ! ... IL FAIT COMME UN PIQUET QU'IL A DÛT CET IMBÉCILE ! ET ELLE EST LÀ BIEN VIVANTE, EN TRAIN DE SE LAVER !
JE CROYAIS MÊME PAS QU'ELLE SE LAVAIT ! ... ET ELLE EST BIEN FOUTUE LA GARCE ! ... IL EST VRAI QU'AVEC LES HARDES INFORMES QU'ELLE PORTE TOUJOURS, C'ÉTAIT PAS FACILE À VOIR !
... MERDE ALORS... ELLE A UN FAMEUX CUL EN PLUS ! ... MAUDITE FEMELLE TENTATRICE !
JE ME LA PAYERAIS BIEN CETTE SALOPE ... ÇA ME CHANGERAIT DES SERVANTES ET DES PROSTITUÉES !
APRÈS TANT D'ANNÉES, JE ME DEMANDE SI JE PUIS ENCORE ÉMOUVOIR UN HOMME ... FÛT-IL UN PAUVRE SIMPLE TEL SILENCE ? ... MON CORPS S'EST ...

„QUI VIENT D'ENTRER? ... REPONDEZ!... QUI EST LA?
TU NE DEVINES PAS? ... AURAIS TU PERDU TES POUVOIRS?... C'EST MOI, ABEL MAUVY... ALLEZ, JE RHABILLE PAS. CA VAUT PAS LA PEINE!
ABEL MAUVY!... QUE VIENS-TU FAIRE ICI? ... QUE ME VEUX-TU?
DIS DONC, CA DOIT TE DEMANGER NON? DEPUIS LE TEMPS QUE TU ES SEULE! JE VAIS ME FAIRE UN PLAISIR D'ETEINDRE LE FEU QUE TU DOIS AVOIR AU DERRIERE!
QUOI!?... HAHAHA ARRETE TES INSANITES GROS PORC!... SI TU CROIS QUE JE VAIS ME LAISSER TOUCHER PAR TOI!
CE QU'ON NE PEUT VOIR PAR LA DOUCEUR, ON PEUT LE PRENDRE PAR LA FORCE!
...TU ES BELLE... ON POURRAIT S'ARRANGER TOUS LES DEUX... JE VIENDRAI TE VOIR DE TEMPS EN TEMPS ET TU N'AURAS PLUS BESOIN DE FAIRE DES [illegible] POUR VIVRE!
...SALAUD!... TU AS LA PRETENTION DE CROIRE QUE JE VAIS ME LAISSER ENTRETENIR PAR TOI!... TOI!... MAIS JE PREFERERAIS ENCORE SERVIR DE COUCHE A UNE LIMACE BAVEUSE!

GROURE !... MAIS JE REVIENDRAI ! ET ALORS FOI DE MAUVY, TU ME CEDERAS !
NOM DE DIEU !... FILLE ME LE PAYERA ! LA SALOPE ! ...ET CE CRETIN DE LA MOUCHE ! ...AH ! IL VA M'ENTENDRE CELUI-LA ! ... SORCIER DE CARNAVAL !
HÉ ! ...A MOUCHE !... ESPÈCE DE CON ! REGARDE CE QUE... ?...
NON !... LES ARAI...
(A SUIVRE)

Comprenez-nous bien : on n'est pas anti mythes. Mais faut pas pousser la Clavicule de Salomon

Un barde d'autrefois inventa une belle histoire. On en jouit pendant des generations. Et puis des petits mecs à lunettes grignoteurs de bibliothèques, surgissent le doigt en l'air : « Inconscient collectif. Memoire enfouie des civilisations disparues. Il y a plus de choses dans le Ciel et sur la Terre Les Secrets Devoiles La Connaissance Maudite... » Et c'est parti, Alchimistes, Parapsychologie, Templiers, OVNI, Kabbale, Radiesthesie, Astrologues, Cartomanciens, Geomanciens, Oniromanciens, Proctomanciens, Grands Anciens. Et de glapir a la persecution, haro sur la science officielle, On Nous-Cache-Quelque-Chose

Les roublards qui font ça pour le ble, passe encore. Pareil même chose que lancer un Goldorak. Mais les purs et durs, les illuminés sincères, c'est le pire. En prenant les mythes pour des vertues, ils noient la verite et rapetissent le mythe. L'Atlantide de nos rêves devient quelques cailloux engloutis L'enorme et bouillonnante Jupiter est reduite au dérisoire ascendant d'un décan Aplan, le poltergeist, dans le morne récit d'une séance spirite où rien ne s'est produit

Foutez-nous la paix, les gars, avec votre vérité factice. Laissez-nous notre rêve bien plus reel

YDAF

Lundi. Petit matin cafardeux. Les parents s'étaient à nouveau attrapés, sur fond de transistor grésillant ses nouvelles alarmistes. On parlait d'holocauste nucléaire imminent, et le petit garçon s'était dit : chouette, on n'ira plus en classe pendant un bon bout de temps. On l'y avait envoyé quand même et, comme il longeait le terrain vague pas loin de l'école, il en avait tellement plein le dos qu'il y entra, juste pour voir comment c'était. Il ne restait pas grand-chose de la vieille, vieille maison démolie en deux temps, trois mouvements de bulldozer et de pelleteuse mécanique, rien qu'un tas de bricailles. Tiens, là tout de même, une sorte de boîte, pas grande, genre boîte à savonnette, ni bois, ni fer, ni plastique, et ça sonne vide. Il voudrait bien savoir ce qu'il y a dedans. Il tape avec une pierre, il tape encore, ça se fendille, ça s'ouvre. Il n'ira plus jamais à l'école, mais il n'en aura rien su. Pas eu le temps. Juste un peu avant, le père, à la maison, il dit à la mère : « T'as vu la réclame qu'il y avait au courrier ? Tous les secrets des Alchimistes revelés. Le grand Livre des grands Anciens. Et puis là, plus loin : Ils avaient retrouvé la « fermeture d'Hermès ». Même — non mais, qu'est-ce qu'ils trimballent — même ils avaient realise des explosions atomiques d'une violence inimaginable dans le lieu-clos d'une boîte vraiment hermetique. » Il n'en a pas dit plus. Pas eu le temps

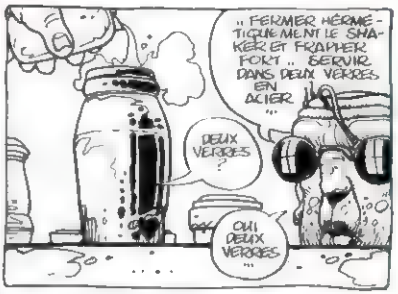
Les autres ont eu beau prétendre que c'était pas eux, qu'ils n'y comprenaient rien, ils en ont pris à leur tour, et plein. Mais en même temps, par précaution, on ne sait jamais, ils en mettaient aussi et c'était reparti. C'est vrai qu'on devrait revoir les programmes et rendre l'école plus attrayante.

René Hausman

AU RENDEZ-VOUS DU CIEL

LE COCKTAIL DU PROFESSEUR M

par Sirius



AVEC SA THÉORIE MYSTIFICATRICE DE L'ÉVOLUTION DES ÊTRES VIVANTS, LA SCIENCE OFFICIELLE S'ATTAQUE AUX FONDEMENTS MÊMES DE NOTRE FOI. DEPUIS UN SIÈCLE, OBNUBILÉS PAR LES OBSERVATIONS ERRONÉES D'UN ÉTRANGER NOMMÉ DARWIN, DES SAVANTS SANS DIEU (ET GÉNÉRALEMENT FRANCS-MAÇONS) APPRENNENT À NOS ENFANTS QUE L'HOMME, ROI DE LA CRÉATION, AURAIT SES ORIGINES DANS DES ESPÈCES INFÉRIEURES ET NON DANS L'ADMIRABLE MYSTÈRE DE LA VOLONTÉ DIVINE. L'HYPOTHÈSE TRANSFORMISTE, CETTE MISE EN DOUTE RADICALE DES DOGMES LES PLUS SACRÉS, A MÊME FRANCHI LES LIMITES DE LA BIOLOGIE POUR SE GLISSER TELLE UN SERPENT DANS TOUTES LES BRANCHES DU SAVOIR, SOURCE D'IMPIÉTÉ, SEMEUSE DE DÉSARROI DANS LES ÂMES SIMPLES. IL FAUT RÉAGIR. NOUS AVONS PRIÉ M. CHITTAT, CHARGÉ DE COURS AU SÉMINAIRE INTÉGRISTE SAINT PIE X, DE VOUS DÉMONTRER AVEC QUEL MÉPRIS IL FAUT ACCUEILLIR LES IDÉES FALLACIEUSES DE DARWIN.

VOICI MONSIEUR CHITTAT

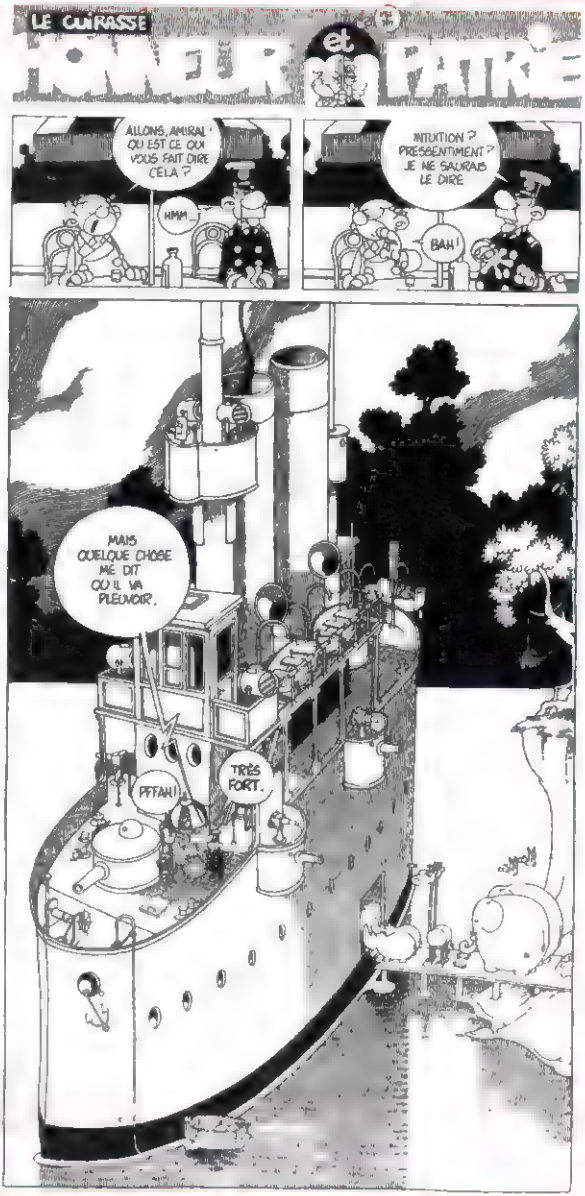
HI HI HI ÇA A MARCHÉ! HI HI HI
HI HI HI HI
ALORS, M. LE COMMISSAIRE ?
D'APRÈS LE SIGNALEMENT QUE VOUS M'AVEZ DONNÉ, IL NE FAIT AUCUN DOUTE QU'IL S'AGIT LÀ D'UNE NOUVELLE ACTION TERRORISTE DU PROFESSEUR EUGÈNE MOLOTOV, EX BARMAN DEVENU FOU, ANARCHISTE ET ATHÉE DE SURCROÎT... JE SUPPOSE QU'IL VIENT SIMPLEMENT D'EXPERIMENTER SA DERNIÈRE SPÉCIALITÉ...
MESDAMES, MESSIEURS ...
FORUM
JE PEUX PRÉDIRE SANS JAMAIS ME TROMPER LE JOUR ET L'HEURE DE VOTRE MORT!
SI QUELQU'UN VEUT CONNAÎTRE LE JOUR ET L'HEURE DE SA MORT QU'IL LE DISE!

Le Conclave

-16 DÉCEMBRE 1503-

Didge -79-

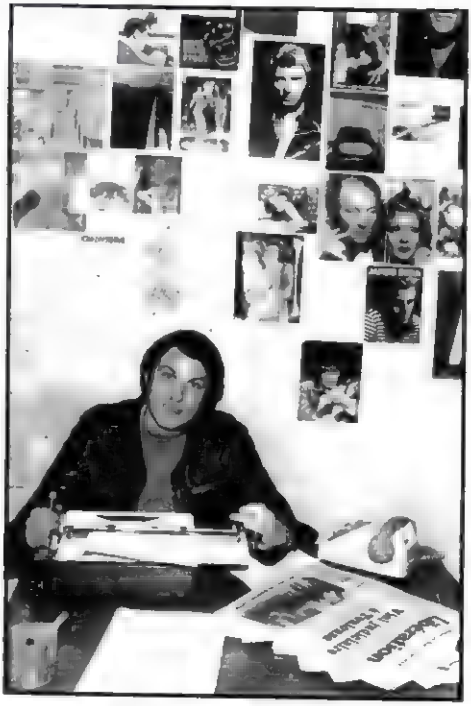
BOUDIEU!
QUAND JE PENSE AU NOMBRE D'USINES, DE MATÉRIEL, DE TEMPS ET DE GENS QU'IL FAUT AUJOURD'HUI POUR FABRIQUER UNE MALHEUREUSE ASPIRINE, ALORS QUE DE MON TEMPS, UN SIMPLE OS PILÉ DE CRAPAUD BU À LA LUNE ROUSSE, 20 GOUTTES DE SANG DE TAUPE DANS CHAQUE NARINE ET UN ŒIL DE GRENOUILLE EN SUPPOSITOIRE SUFFISAIENT À VOUS REMETTRE SUR PIED!!!



LA SCIENCE MYSTÉRIEUSE DES GRANDS ANCIENS

LES BANDES DESSINEES DE SERGE JULY

Directeur du quotidien Libération



LE HOLD-UP ESTHETIQUE DU SIECLE

Dessin de Masse

La BD règne mais ne gouverne pas. Elle a ses stars et ses journaux et ses critiques et ses savants et ses éditeurs, ses collectionneurs et ses revendeurs et ses musées. Demain, n'en doutons pas, l'un des maîtres du crayon aura droit à l'Académie des Beaux-Arts...

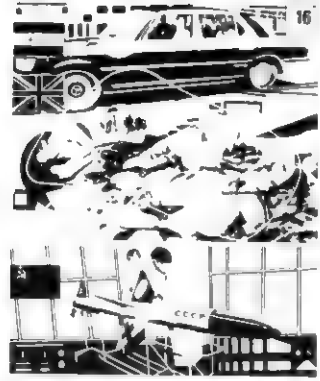
Goscinny est mort trop tôt . encore un effort et il serait peut-être devenu membre de l'Académie française et pourquoi pas ministre de la culture. La filière sociale de la BD est désormais plus sûre que celle de la peinture : autant l'une est populaire, autant l'autre est marginale. Sondage : citez-moi cinq grands peintres français de 40 ans ? Le bide absolu : les créateurs de formes futures, de codes visuels sont des clandestins de la culture de masse. Alors que dans n'importe quel lycée de France, on est capable de citer au moins dix dessinateurs. Fini le temps de mon enfance où des parents qui se croyaient les défenseurs de la vraie culture interdisaient la BD à leurs enfants comme le commencement de la débauche de l'esprit. Mais c'était déjà, à mon époque, un combat d'arrière-garde.

Ce combat garde ses adeptes et des censeurs vigilants veillent inlassablement sur nos rêves de papiers . ils interdisent au besoin des revues et poursuivent des dessins. *Libération* n'a pas échappé à la règle : condamné une première fois pour outrage aux bonnes mœurs avec une bande dessinée de Barret sur un scénario de Pacadis, il vient de comparaître devant les tribunaux pour un dessin de Bazooka. *«Provisoire»* dit la citation judiciaire. Dans les deux cas, sans doute un hasard, à moins qu'il ne faille y voir une obsession du parquet, il s'agit de représentations de fellations. En d'autres termes, le droit au rêve, au désir et au fantasme est interdit à la BD.

Mais alors, si la BD ce n'est pas d'abord la part du rêve, du désir et du fantasme, c'est quoi au juste ? Rien. C'est-à-dire Tintin et Pif le Chien.

Dans quel autre mode d'expression une souris prend-elle la parole, fait-on l'amour avec une femme cactus, peut-on rencontrer un homme dont le nez est une ampoule électrique, marcher au plafond, se déplacer à la vitesse de la lumière et faire l'amour à plusieurs dans un autobus ? Les dessinateurs et leurs scénaristes sont des inventeurs de planètes d'autant plus efficaces que les possibilités figuratives de la BD sont par essence illimitées.

Ces quinze dernières années, aux Etats-Unis et en Europe, les dessinateurs ont tout simplement pris possession de tous les espaces du figuratif. C'est le hold-up esthétique du siècle. La rafle a concerné tous les genres : Bretécher, Feiffer, Lauzier et Reiser par exemple occupent aujourd'hui les positions des anciens chroniqueurs de la comédie sociale. Exit Daninos et consorts. Feuilleton, nouvelle, peinture : tout y est passé. Même les Bazooka sont en train de dévorer la photographie enregistreuse. La BD a tout pillé. Pas un thème littéraire qui lui ait échappé. Au point qu'on adapte aujourd'hui les œuvres littéraires comme le faisait il y a quelques décades le cinéma, tout à l'expérimentation de sa puissance.



Illustrations de Bazooka, extraites de Un regard sur le monde *- janvier 1978*

Depuis 2 ans le parquet a ouvert 21 dossiers contre Libération, *dont 9 dans les trois derniers mois pour «outrage aux bonnes mœurs», trois d'entre eux concernant des petites annonces et des dessins parus en 1977*

Si l'on ajoute à ces procès pour outrage aux bonnes mœurs (dont le dernier en date sera jugé le 2 mai), ceux pour diffamation envers des particuliers, l'armée et l'administration pénitentiaire, et pour apologie du crime et du vol, cela fait de* Libération *le journal français le plus poursuivi

RENCONTRES DU 3e SALE TYPE

ARNAUD-DE-RIBAUTE VENAIT-IL D'AILLEURS, LE BOUGRE ?

INTRO LES FAITS ÉTRANGES, LES PERSONNAGES BIDONS ARMÉS DE PSYCHOLOGIES APPROXIMATIVES AINSI QUE LES LIEUX VASOUILLARDS DE CETTE HISTOIRE, N'ONT RIEN À VOIR AVEC LA RÉALITÉ. DU MOINS POUR LE MOMENT. ET C'EST BIEN DOMMAGE...

♪♫ Ay mi! ♪♫ dame de valour, que j'aim et desir, de vous me vient la dolour qui me fait languir

IL SERA DONC QUESTION, ICI, D' ARNAUD-DE-RIBAUTE, INDICIBLE INDIVIDU, PERPÉTRANT DES CHOSES PAS BANALES...

SALUT LES BLAIREAUX! Ouvrez la lourde, on vient faire le boeuf!

ATTENTION, AU DÉPART C'ÉTAIT UN MEC NORMAL. JUSTE UN PEU FACÉTIEUX, MAIS GENTIL QUAND-MÊME... IL GRATTAIT BIEN LA LYRE. MAIS SANS PLUS. NIVEAU MOYEN...

A QUOI BON ACCORDER SA CAISSE AVEC DES BLAIREAUX PAREILS. ILS GOINFRENT TANT QU'ILS S'EN BOUCHENT LES OREILLES !

TOUS LES SAMEDIS ON TAPAIT LE BOEUF POUR VIDAL, LE SEIGNEUR LOCAL. C'ÉTAIT SYMPA. ON NICOLAÏT BIEN, LA CHÈRE ÉTAIT BONNE, IL Y AVAÏT DU PLAISIR...

youhou!

ohé ho! yo!

OR C'EST À CE MOMENT LE PLUS PEINARD DE NOTRE HISTOIRE QUE LA PERSONNALITÉ D'ARNAUD NOUS SEMBLA PRENDRE UNE TOURNURE SINGULIÈRE...

LES MECS, VOUS EN AVEZ PAS RAS-LA-PATATE, DE FAIRE TOUJOURS DU MI FA SOL ?

PLEURE PAS ARNAUD! ON EST PEINARDS AVEC NOTRE BOULOT! VAUT MIEUX ÇA QUE D'ÊTRE SERF! non?

SURTOUT QU'ON PEUT FAIRE QUANTITÉ DE JOLIES CHOSES AVEC UN MI, UN FA ET UN SOL...

QUAND ON LE VEUT BIEN

MOUAIS... QUAND ON LE VEUT BIEN !

LE SAMEDI SUIVANT, ARNAUD ÉTAIT AU RENDEZ-VOUS, AU LIEU-DIT "LOU GARISSOU". MAIS, GRANDS DIEUX! ÉTAIT-CE BIEN LUI ?
JUSTECUL! EST-CE BIEN TOI ARNAUD ?
TU NOUS AS FLANQUÉ LA TROUILLE ! MAIS PAR LES CORNES DU MALIN, À QUELLE RACE APPARTIENNENT DONC CET INSTRUMENT ET CE COUVRE-CHEF ?
OUAIS .. ET CES GODASSES AUSSI, LÀ ...
ARNAUD FLIPPAIT, IL FLIPPAIT JE VOUS DIS !
ÇA VIENT D'À CÔTÉ... DE L'AUTRE CÔTÉ...
J'Y COMPRENDS RIEN !
QUOI ? QU'EST-CE À DIRE ?
MAIS... QUE VEULENT DIRE CE CHAPEAU ET CES CHAUSSURES ?
A-T-ON JAMAIS VU CLARINETTE ALAMBIQUÉE DE LA SORTE ET PLEINE DE BOUTONS !
ELLE DOIT ÊTRE MALADE !
JUSTE À CÔTÉ... DE L'AUTRE CÔTÉ... FINI MI FA SOL !
EH! ARNAUD! OÙ VAS-TU? C'EST PAS DANS LE DONJON QU'ON VA FAIRE LE BOEUF !
RAAA HA HA HA
OW! ARNAUD!
PPPPPFFFFFFFFFFRRRRROOOÔÔÔHNN
QU'EST-CE À DIRE, PAR LÀ-HAUT !
C'EST ARNAUD, MESSIRE VIDAL, JE CROIS QU'IL N'EST PAS BIEN...

IL NE VEUT PLUS JOUER DU MI FA SOL...

IL NE VEUT PLUS JOUER DU MI FASOL ?

oh macarel !

QU'EST-CE À DIRE ARNAUD ? TU NE VEUX PLUS JOUER DU MI FA SOL ? MA MUSIQUE PRÉFÉRÉE ?

QUE DIEU NOUS PROTÈGE ! LA GAMME QUE PROFÉRA ALORS SON MAUDIT INSTRUMENT N'AVAIT PLUS RIEN D'HUMAIN !

SOUDAIN, LES ÉLÉMENTS SE DÉCHAÎNÈRENT !

PROOOON POPOPRO

LUCIFER !

LES EAUX DU CIEL SE RÉPANDIRENT...

PROOOOON PÔ PÔ PÔ

...PUIS LA NEIGE...

PUIS IL Y EUT UN PUTAIN DE VENT À VOUS DÉFRISER LES MOUSTACHES !!!

PROOOOON PÔ PÔ PROO

...PUIS UN POT-POURRI !

OOIIOÔOIIIOÔOO

L'AGRAL NOI VOUS DIRE QUE CETTE ANNÉE, EN BIEN... LES RÉCOLTES... Y'EN AURA PAS BEAUCOUP !

ET ARNAUD DIT :

QUE LE JAZZ SOIT !

Rahaha

hahaha

QU'EST CE QUE C'EST QUE CE JAZZ-LÀ ? C'EST DANS LE DICTIONNAIRE ÇA ?

GARDES ! MONTEZ EN LA TOUR ET ME RAMENEZ CE MUSICOS DIABOLIQUE !

Frop! Frop!

Foutez-le au Niouf ! EN ATTENDANT QU'ON LUI PRÉPARE UN VIEUX BÛCHER DE DERRIÈRE LES FAGOTS...

hi! hi! le Jaaazz! hi! hihihi!

ON Y VA... ON Y VA...

BIENTÔT, J'IRAI hi! hi! DE L'AUTRE CÔTÉ ! hihihi!

JE PRENDRAI UN TICKET POUR ALLER DANS L'AUTRE AILLEURS !

TENTION LES YEUX, ÇA VA DÉMÉNAGER !

VOILA ! C'EST PAR ICI, L'AUTRE CÔTÉ !

PAF

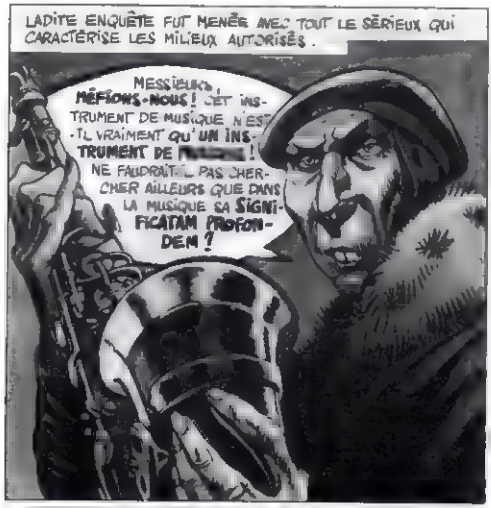
VIVE LE JAAAAAA-AAAAAAAAAAAZZ !

HA HA HA

UNE FOIS CETTE BONNE CHOSE DE FAITE, LE SEIGNEUR DES LIEUX FIT MENER ENQUÊTE PAR LES MILIEUX AUTORISÉS... CAR IL ÉTAIT DE CEUX QUI ENCOURAGAIENT LA CONNAISSANCE — Tirons-lui le chapeau, y'en a pas beaucoup —

MESSIEURS, VOICI L'OBJET À VENT NON IDENTIFIÉ !

Mm STRUCTURATUM NON BANALIS...


LADITE ENQUÊTE FUT MENÉE AVEC TOUT LE SÉRIEUX QUI CARACTÉRISE LES MILIEUX AUTORISÉS.
MESSIEURS, MÉFIONS-NOUS! CET INSTRUMENT DE MUSIQUE N'EST-IL VRAIMENT QU'UN INSTRUMENT DE [illegible]! NE FAUDRAIT-IL PAS CHERCHER AILLEURS QUE DANS LA MUSIQUE SA SIGNIFICATAM PROFONDEM?

COMMENÇA ENSUITE TOUTE UNE SÉRIE D'EXPÉRIENCES PRISÉES JUSQUE-LÀ, POUR LEUR EXTRÊME FIABILITÉ...
QUE PENSEZ-VOUS DE CECI, MESSIEURS?
no comment.
parfaitement.

ALLO! UN... DEUX... TROIS...
PRRT!

MESSIEURS, VOUS ALLEZ ME DIRE "CREDO QUIA ABSURDUM" MAIS JE CROIS QUE J'AI TROUVÉ... VENEZ!

PAS BIEN!
VERITAS AD MINUTAM!

VERITAS IMMINENTUM!

DÉSOLÉ! L'O.V.N.I N'ÉTAIT PAS UNE BOMBARDE... FAUT QUAND MÊME PAS DÉCONNER...
MERDUN! VERITAS KAPPUT!

BON GRÉ MAL GRÉ, ET EN VERTU DU FAIT QU'UNE DERNIÈRE VOLONTÉ NE SE REFUSE PAS, MÊME LORSQU'ON S'APPELLE **VIDAL**, LE **TOUT-RI-BAUTE** SE DÉPLAÇA DERRIÈRE **ARNAUD** POUR SAVOIR PÉTARD DE BONSOIR CE QUE "COMPOSTER SON BILLET À LA GARE" VOULAIT DIRE ...

CE QUE NOUS VÎMES ET ENTENDÎMES TOUS, CE SOIR-LÀ, COMME UN SEUL ŒIL ET UNE SEULE OREILLE, DÉFIE L'ENTENDEMENT ET TOUTE RAISON HUMAINE ..

REGARDEZ ! IL MONTE EN L'AIR !
ON DIRAIT QU'IL GRIMPE SUR QUELQUECHOSE D'INVISIBLE !
JUSTECUL !!!
ALORS LÀ, QUE LE LECTEUR VEUILLE BIEN PARDONNER MA MAIN TREMBLANTE, MAIS L'ABOMINATION, L'HORREUR DE CETTE VOIX ARTECTE, VRAIMENT PAS JOLIE DU TOUT, PROFÉRÉE AVEC UN ACCENT NARBONNAIS PAS POSSIBLE, EH BIEN CETTE VOIX, VENUE PROBABLEMENT DU FIN FOND DE TERROIRS NOIRS ET GLUANTS, JE L'ENTENDS ENCORE !
Rrribaute ! ici Rrribaute ! Les voyageurs à destination de BÉZIERS, NARRRBONNE, PERRRPIGNAN et la NOUVELLE-ORRRLÉANS...
en voiturre s.v.p !
Le trrain va parrrtir !
C'EST LA VOIX DU MALIN !
TOOUT TOUT TOOOUT
SALUT LES BLAIREAUX !
hi! hi! LA NIOU-ORLINE ! L'AUTRE CÔTÉ ! hi! LE JAAAAZZ M'SIEURS DAMES ! FINI MIFASOL !
ZVOU
PAM PABAM PAM PABAM PAM PABAM
C'EST ICI QUE DISPARUT ARNAUD, LE MUSICOS DE RIBAUTE. CE MEC, IL ÉTAIT TROP ! TU'OIS !
SUPER VIBRATIONS ET TOUT...
D'AILLEURS, C'EST PAS FUTÉ DE MA PART, DE VENIR VOUS MONTRER CE DIABLE D'OLIVIER...
CHAQUE FOIS, ÇA EFFRAIE MON BOURRIN...
iiiiihi hi hi
ENSUITE IL FAUT QUE J'AILLE LE CHERCHER DANS LES GARRIGUES PENDANT TROIS JOURS...
ENFIN... ÇA PROUVE AU MOINS QUE MON HISTOIRE, C'EST PAS DU BIDON...

FIN

L'ACTUALITE (A SUIVRE)

MARC VOLINE / PHILLIPPE MURAY
BERNARD BLANC / HERVE BRUSINI /
MICHEL PIERRE / MICHELE COSTA MAGNA
FRANCOIS RIVIERE / YVES DI MANNO

BRONTE-AUSTEN : LES SŒURS ENNEMIES

Trois sœurs, et la benjamine d'une famille de huit enfants. Toutes quatre filles de pasteur, mais à des époques et dans des milieux quelque peu différents, leur écriture les sépare encore. Telles sont ces sœurs ennemies que les hasards de l'actualité, par une biographie, un film et la réédition d'une œuvre, nous présentent en même temps.

CHARLOTTE BRONTE, LE LYRISME ABSOLU.

Charlotte vit pour écrire, ne fait que cela, et lentement sombre dans la folie.

En 1839, une jeune Anglaise au teint pâle consigne dans un cahier : « J'ai aujourd'hui écrit bon nombre de livres et j'ai longtemps cohabité avec les mêmes personnages, les mêmes scènes, les mêmes sujets. J'ai exposé mes paysages sous toutes les nuances que leur dispensent l'ombre et la lumière, le matin, le plein midi et le soir — le soleil levant, à son zénith et à son couchant » C'est un écrivain qui parle, qui se lamente, au comble d'une solitude immense. L'aînée des quatre enfants d'un modeste pasteur. Charlotte Brontë : une enfant névrosée, tourmentée, hantée depuis toujours — comme Emily, Ann et leur frère, Branwell — par le démon de la création.

Charlotte, portée dans son imaginaire par une sorte d'hystérie indomptable, par le refus de la platitude quotidienne, se joue sans cesse l'ultime comédie : qu'elle est désespérément seule, outragée, délaissée en ce monde où l'on se moque hypocritement des contingences onriques de son cheminement, qu'on ne lui épargne aucune incartade, aucun manquement aux règles de la normalité, alors même que la fièvre qui l'habite la fait sans cesse dériver vers les amours impossibles et des excès érotiques vécus en imagination jusqu'au vertige... Le cynisme fou de ce qu'elle produit — ces livres qui porteront pour titres : *Emma*, *Jane Eyre*, *Shirley*, *Le Professeur*, *Villette*... —, leur noirceur romantique, hommage tardif au genre frénétique « à la Radcliffe » que Jane Austen raillera non sans talent dans *Northanger Abbey*, tout cela l'engage à fond dans une entreprise qui dépasse bien sûr ses forces et laisse bien peu de place au « confort » de la vie.

Victime? Vouée au combat singulier de l'écriture en ses limites, Charlotte Brontë ne peut rien pour endiguer le raz-de-marée qui les submergera tous. Emily, Ann, Branwell et elle, lorsque la renommée embouchera ses trompettes bien connues. Illusoire façade des choses, née de l'œuvre enfin reconnue, mais qui n'épargnera jamais aux créateurs l'inéluctable et pathétique duel avec le « monstre dévorant ». Soumise toujours à la tenace figure paternelle, au faîte même de sa gloire, Charlotte Brontë demeure le vivant symbole d'une tragédie que seule la magie du texte parvient à sauver du naufrage. Dans l'exaspération même de son destin, qui en fait l'héroïne parfaite du plus beau songe romantique, Charlotte atteint au sublime.

MARGOT PETERS Charlotte Brontë, une âme tourmentée *Ed. Stock - 490 P - 65 F*

F.R.

Photo Roger Viollet

Le fameux portrait des trois Brontë : entre Charlotte et Ann, à droite, l'ombre gommée de Branwell

LES SŒURS BRONTE AU FESTIVAL DE CANNES

Marie-France Pisier, Isabelle Adjani et Isabelle Huppert ont incarné respectivement Charlotte, Emily et Ann Brontë dans le film d'André Téchiné, Les sœurs Brontë, qui sera présenté au prochain Festival de Cannes. C'est Pascal Gregory (que l'on a pu voir dans Flammes, de Jean-Louis Jorge) qui jouera le rôle de Branwell, le frère Brontë, qui, rongé par l'alcool et l'opium, s'éteindra quelques années avant ses trois sœurs, et que l'on a trop tendance à oublier.

Dans son film, Téchiné dépeint l'effacement de ce frère devant Charlotte, Emily et Ann, qui se sont mises à écrire leurs romans lorsque Branwell, perdu, les laissa seules face à la gloire. Il sera suivi par Emily, puis Ann, qui entre 1846 et 1849, mourront de consomption. La dernière survivante des trois vieilles filles, Charlotte, épousera un pasteur avant de disparaître à son tour en 1855, emportée par la tuberculose. C'est dans la lande anglaise que Téchiné a tourné, l'été dernier, leur singulier destin.

Photo Sygma

Les trois sœurs à l'écran (M.-F. Pisier, Isabelle Adjani, Isabelle Huppert)

JANE AUSTEN, LE CLASSICISME DEPOUILLE

Les éditions Bourgois nous donnent à redécouvrir Jane Austen, cette jeune femme effacée qui, à l'écart du romantisme s'est attachée au quotidien, à l'indicible. Le premier grand écrivain de la modernité que l'Angleterre ait produit.

En 1850, Charlotte Brontë écrivait à propos de Jane Austen : « *Elle n'éprouve pas pour le cœur humain la moitié de l'intérêt qu'elle porte aux yeux, à la bouche, aux mains, et aux pieds humains. Ce qui voit avec perspicacité, parle à propos, se meut en souplesse, il lui plaît de l'étudier ; mais ce qui palpite vite et pleinement, bien que caché, là où le sang se rue, ce qui est le siège invisible de la vie et la cible sentante de la mort — cela Miss Austen l'ignore. Jane Austen était une dame accomplie et fort sensible, mais une femme très incomplète et assez insensible.* »

Une lecture superficielle de Jane Austen peut en effet, en y mettant beaucoup de mauvaise volonté, nous la faire prendre pour une femme légère et insouciante qui ne parlait dans ses livres que d'amour, de dots et de mariages, des préoccupations banales et quotidiennes des jeunes filles appartenant à la bourgeoisie aisée de la campagne. C'est cet aspect à la fois frivole et plein d'esprit qu'ont retenu les réalisateurs du film *Pride and Prejudice (Orgueil et préjugés)*. Il est heureusement des écrivains qui ont rendu à Jane Austen la place qu'elle méritait. De Virginia Woolf à T.S. Eliott, qui la considérait comme le plus grand écrivain anglais.

Ses apports à la littérature sont en effet considérables. Née en 1775, cette fille de pasteur, benjamine d'une famille de huit enfants, écrit abondamment dès l'âge de douze ans. Elle aide son frère James à la rédaction des prologues des pièces dont la performance annuelle est devenue une coutume familiale, écrit des charades rimées et toute une série de petits textes de fiction — bouffons pour la plupart — dédiés aux membres de la famille et aux proches. A quinze ans, elle écrit un roman par lettres *Love and Friendship (Amour et amitié)*, qui s'attaque par la parodie aux romans populaires romantiques et sentimentaux qu'elle lisait.

Car c'est là, dans le salon familial, que Jane écrit, qu'elle décrit la vie sociale si importante à son époque et dans son milieu, les visites, les bals, les voyages, et cerne ses personnages avec une précision et une lucidité qui se passent de commentaires. « *A quinze ans*, nous dit Virginia Woolf, *elle avait peu d'illusions sur les autres, et aucune sur elle-même.* » Et c'est de l'observation de ce petit milieu que naîtront *Sense and Sensibility (Raison et sentiments)*, son premier grand roman, qui passa inaperçu lors de sa parution en 1813, et, deux ans plus tard, *Pride and Prejudice*, qui lui vaudra sa renommée.

Cette vision du monde à partir d'un microcosme, sa peinture du quotidien et son attachement aux valeurs humaines baignent dans une sensibilité aiguë que l'on retrouve dans les commentaires des personnages de Jane Austen avec la nature, dans laquelle ils trouvent souvent le reflet de leur humeur. En ce sens Jane Austen a une écriture beaucoup plus humaine que ne veut bien le laisser entendre Charlotte Brontë. Mais cette critique acerbe relève bien plus d'une incompatibilité de caractères que d'une incompréhension par Charlotte de l'œuvre de son aînée. Car à la différence des Brontë, Jane Austen ne donne ni dans le romantisme, ni dans le lyrisme. Alors que les trois sœurs s'attachent à une veine déjà ancienne, Jane Austen surprend par sa modernité. Celle de sa langue, d'abord, d'un classicisme dépouillé, simple et très belle. Elle est ensuite le premier écrivain de son siècle à introduire dans sa narration cette distance ironique qui va faire intervenir au cours du récit, et qui lui fera parodier, après le roman sentimental, le roman gothique dans ce petit chef-d'œuvre qu'est *Northanger Abbey*.

M.V.

JANE AUSTEN
Raison et sentiments
Traduit de l'anglais par Jean Privat
Ed. Bourgois 336 P. 50 F

Orgueil et préjugés
Traduit de l'anglais par V. Leconte et Ch. Pressoir
Ed. Bourgois - 328 P. ; 50 F

UNE VIOLENCE CONTENUE QUI N'EXPLOSE JAMAIS

UN ENTRETIEN AVEC MARIE-FRANCE PISIER

Secouée par le tournage des Sœurs Brontë, après avoir porté pendant deux mois le masque blafard de Charlotte, la plus laide des trois sœurs, Marie-France Pisier a bien voulu nous recevoir.

Vous étiez-vous particulièrement intéressée à Charlotte Brontë avant de faire le film ?
Non. J'avais lu des livres des sœurs Brontë : *Les Hauts de Hurlevent* d'Emily et *Jane Eyre* de Charlotte, et j'avais gardé l'impression que c'étaient des écrivains tout à fait passionnants.

Téchiné a démarré sur une idée que je trouve très belle : il avait le portrait peint par Patrick Branwell Brontë, donc par le frère, où l'on voit Ann, Emily et Charlotte. Au départ, il s'était peint au milieu de ses sœurs, à l'époque où l'on pensait que c'était lui qui allait devenir la vedette, le plus connu, le personnage triomphant de la famille. Et au fur et à mesure des années, il a loupé absolument tout ce qu'il a entrepris alors que ses sœurs, qui écrivaient en douce, sont devenues connues et reconnues. Il y a donc eu un moment de sa vie où il s'est gommé, effacé, et il ne reste plus dans ce portrait que les trois sœurs et cette ombre blanche de l'homme, du seul frère de la famille.

A cause de l'époque victorienne et l'impossibilité dans laquelle elles étaient d'écrire sous leur propre nom de femme, à cause de la critique, les sœurs Brontë avaient pris des noms d'homme. Et ce qui intéressait Téchiné, c'était un peu le devenir homme de ces trois femmes et le devenir femme ombre pâle de ce garçon au milieu de ses sœurs.

Photo Sygma

Que cela représentait-il pour vous de jouer Charlotte ?
C'était dur. C'était intéressant intellectuellement, parce que je voyais bien que le film tournait autour de la création littéraire. Charlotte était la plus combative. Elle était aussi la plus laide, et en souffrait terriblement. Ce qui a posé des problèmes de comédien, de choix de jeu, d'attitudes. On a opté pour l'idée qu'en fait, elle était perpétuellement tendue que c'était plutôt une attitude d'humiliation par rapport au regard des autres. Elle n'avait pas du tout envie de se cacher, de fuir ce regard sur elle, mais au contraire de faire découvrir ce qu'elle écrivait dans ses livres.

Pour moi, comme comédienne, il y a des problèmes beaucoup plus prosaïques qui se sont posés. C'est qu'il fallait montrer une violence contenue perpétuellement, mais une violence implosive qui n'a jamais l'occasion de s'exprimer réellement. Ce type d'attitude, se cacher soi-même et exposer très fort au contraire ce dont on est porteur, c'était très dur à jouer.

C'est ensuite très dur d'accepter la trahison nécessaire, de faire son deuil de l'idée qu'on représentera réellement quelqu'un. Il faut sélectionner, choisir, savoir qu'il y a des choses qui passeront et des choses qui ne passeront pas. Je crois très fort qu'un film reste un film même s'il s'agit de la biographie de quelqu'un, il reste soigné par un metteur en scène. Et en fait, on a fait un film d'André Téchiné plus qu'une biographie des sœurs Brontë.

Le personnage de Charlotte rejoignait-il certaines de vos préoccupations ?
Oui. C'est toujours impressionnant d'interpréter un personnage qui a joué un rôle dans l'Histoire. Et c'est vrai que de ce point de vue là, Charlotte a été très très importante, puisqu'elle s'est battue non seulement pour être imprimée, pour être publiée, mais en plus pour être reconnue comme écrivain *femme* ; et ça lui était très pénible. Elle a mis vraiment beaucoup de temps à faire accepter qu'elle avait une plume d'écrivain. Et, à mon avis, un écrivain c'est quelqu'un dont le sexe est flottant.

Vous n'êtes donc pas d'accord avec celles qui défendent une « écriture féminine » ?
Non, je ne crois pas qu'on écrive ni avec le sang de la régulation, ni avec ses ovaires, ni avec le lait de ses mamelles. Que le corps féminin parle, m'est quelque chose d'assez étranger. Je connais bien les porte-voix de cette idée d'écriture féminine, mais je la comprends mal, je n'y crois pas trop.

Pour moi, quand on est un artiste, on est, inévitablement, plus que quiconque, asexué. Enfin... porteur des deux sexes.

Et après toutes les difficultés de tournage dont vous avez parlé, *les Sœurs Brontë* représente un film important dans votre carrière ?
Oui, c'est très important, parce que, comme toujours, on apprend des tas de choses. Moi, j'ai plus appris sur moi que sur Charlotte Brontë. Mais comme je ne veux pas me lancer dans une psychanalyse sauvage... je ne vais pas aller au-delà !

Propos recueillis par MARC VOLINE

AVEZ-VOUS TOUTE LA COLLECTION (A SUIVRE) ?

A SUIVRE N° 1

A SUIVRE N° 2

A SUIVRE N° 3

A SUIVRE N° 4

A SUIVRE N° 5

A SUIVRE N°6-7

A SUIVRE N° 8

A SUIVRE N° 9

A SUIVRE N° 10

A SUIVRE N° 11

A SUIVRE N° 12

A SUIVRE N°13

A SUIVRE N° 14

A SUIVRE N°15

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions Casterman, 66, rue Bonaparte
75006 PARIS

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Localité :

Profession : Date de naissance : (facultatif)

Pour compléter ma collection, je désire recevoir :

COCHEZ LA CASE CORRESPONDANTE

- ☐ (A SUIVRE) 1 ..... 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 2 ..... 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 3 ..... 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 4 ..... 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 5 ..... 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 6-7 ..... 15 F
- ☐ (A SUIVRE) 8 ..... 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 9 ..... 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 10 ..... 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 11 ..... 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 12 ..... 12 F
- ☐ (A SUIVRE) 13 ..... 12 F
- ☐ (A SUIVRE) 14 ..... 12 F
- ☐ (A SUIVRE) 15 ..... 12 F

Je joins le montant soit F (+ 20 % pour l'étranger)

LE SOLDAT MORT ET L'ECRIVAIN VIVANT

Philosophiquement déconstruit, concrètement révélé comme machine à broyer les hommes, le marxisme tient toujours bon dans les têtes et les sensibilités.

Le système qui a désespéré des millions d'esclaves du goulag continue à faire rêver les inconscients dans leur majorité allemande. Faites le test : parlez de Brecht. Immédiatement, vous constatez le respect mentamé la dévotion, l'adhésion religieuse : un écrivain au-dessus de tout soupçon. Dans cette piété collective, Scarpetta est allé voir de plus près. Il a retu le maître de la distanciation à la lumière noire de Soljénitsyne. Et voilà le résultat : un livre courageux et savant.

Il fallait du courage, en effet, de la part d'un romancier qui reconnaît lui-même avoir été jadis « brechtien » pour faire ce retour critique sur Brecht. Dans des pages émouvantes Scarpetta évoque son itinéraire, l'UEC, l'althussérisme, le maoïsme, toutes les étapes de ce lent *dévoilement* généralisé qui a conduit une génération devant des évidences bouleversantes : que la conception politique du monde conduit à la tyrannie; non il n'y a pas davantage de progrès en art que dans la société.

Avec son ignorance de l'inconscient, son réalisme justifiant les pires crimes staliniens sa réduction forcenée du théâtre au nouveau conformisme de la « distanciation », sa surdité sur les éclatements de l'art moderne, son cathéchisme archaïque, Brecht n'est même pas l'antifasciste idéal qu'une propagande puissante tend à nous faire avaler. Résultat : la fin sinistre de Brecht à Berlin-Est, carpette officielle de la nouvelle « bête immonde » rebadigeonnée aux couleurs socialistes.

Ceux pour qui Brecht représente l'image exemplaire de l'intellectuel engagé sont les mêmes pour qui Philippe Sollers est quelqu'un qui « change d'avis » (stalinien puis maoïste, maoïste puis cartérien, etc.) : dans les deux cas, il s'agit d'oublier ce que peut être un *écrivain*. Dans son court et efficace recueil, Barthes le rappelle fort opportunément.

Pour commencer à évaluer l'ampleur de l'entreprise de Sollers, il faut lire ces textes de Barthes, échelonnés de 1965 à 1978, qui accompagnent de leur présence amicale et vigilante les grandes étapes de l'œuvre sollersienne : *Drame*, où se déploie « l'énigme d'un roman pur », l'incendie textuel de *Nombres*, les tourbillons multipliés de mots soulevés par l'ouragan de *H*, et enfin *Paradis*, qui paraît en ce moment dans *Tel Quel*. L'époque est apocalyptique et Sollers, comme le montre Barthes, nous en propose une eschatologie : *Paradis*, c'est un peu le livre formidable de la vision d'Ezechiel, ce livre écrit au recto et au verso, ce livre roulé dont on ne peut pas lire en même temps les deux faces mais où pourtant sont parfaitement lisibles les lamentations infinies du monde.

Ph. M.

GUY SCARPETTA
Brecht ou le soldat mort
Ed. Grasset - Coll. « Figures » - 320 P 65 F

ROLAND BARTHES
Sollers écrivain
Ed. du Seuil - 96 P 30 F

L'ETOILE DU NORD, UN RESEAU FERRE D'INTRIGUES

Gare dans les gares! Y a de l'embrouille dans les destinations. D'Austerlitz à St-Lazare une nouvelle affiche ferroviaire se confond malicieusement avec les publicités des derniers services offerts par la S.N.C.F.

Le titre facilite la supercherie; il sonne comme le nom d'un train . « L'Etoile du Nord ». Mais, curieux détail, la locomotive qu'elle représente n'est pas l'aboutissement d'une technologie atomique, c'est une machine du genre *Bataille du rail*. Quant au départ, il est prévu dans un endroit particulier, un théâtre. De l'autre côté de l'affiche, dans le velours rouge du fauteuil de spectacle, l'étrangeté continue son petit bonhomme de chemin de fer . le rideau de scène reste tiré, la lumière de la salle allumée, à elle seule, une musique — de Carlos d'Alessio et Miguel Angel Rondano — dessine déjà les contours de notre futur voyage théâtral. Finalement, le rideau s'ouvre. Au sommet de sa majesté fantastique, la locomotive roule vers nous, bien décidée à nous écraser. Salvateur, le rideau se referme. Nouvelle vision, la locomotive et ses wagons sont maintenant à quai. Un porteur allume une cigarette, trouve quelques fauilles d'un journal, s'assoit et s'endort. Après, c'est la nuit. Nonchalamment, une dame vient dénuder une épaule et attend une bonne volonté de passage.

Froid dans le dos, et desséché dans le gosier, on est parti pour la suite de l'histoire. Celle-ci se raconte pian par pian, tant il est vrai que l'on peut ressentir l'écriture de cette pièce comme celle d'un film avec fondu enchaîné, zoom avant et arrière, flash-back et musique de film D'étonnantes réalisations techniques permettent ce rapprochement cinématographique : les fenêtres du train défilent à toute allure, pour finalement s'arrêter sur l'une d'elles, la voir grandir et plonger à l'intérieur du compartiment qu'elle abrite. Un jeu rare des perspectives et surtout un immense diaphragme permettent cette variation de notre perception de la scène. Toute une machinerie de l'illusion comique mobilisée pour servir la machination policière d'Alfredo Rodriguez Arias Semeur de chausse-trapes, architecte du faux-semblant, depuis 1966, avec son groupe, le TSE, il se joue de nous pour notre plus grand plaisir. Et, comme dans toutes les enquêtes réussies, plus ça va, plus le mystère s'épaissit.

Jacques Jolivet — Alain Salomon

Croquis Michel Duveaux

L'Etoile du Nord : au théâtre Montparnasse, chaque soir à 21 heures, sauf le dimanche et le lundi, jours où l'on relâche la pression dans les chaudières.

A preuve, *l'Etoile du Nord* et son réseau ferré d'intrigues. Variations d'un même canevas, les histoires écrites par Geneviève Serreau s'emboîtent dans a rigueur parfaite d'une perspective de rêves jusqu'à l'infini, sans que rien ne soit sûr, ni acquis, même pas la mort. Alors l'argent?!? Les identités s échangent aussi facilement que des valises et une tulipe noire obsède une charmante petite famille de scélérats! Dans leur compartiment, lieu magique de l'histoire, Marilu Marini et Facundo Bo connaissent des amours plus tumultueuses que la Madone des Sleepings rencontrant l'inconnu de l'Orient-express. Pas étonnant que les billets délivrés à l'entrée soient sans retour.

H.B.

LA JEUNESSE TUMULTUEUSE DES CADRES DE L'AMERIKE

American college, chronique des années de fac, doit beaucoup à deux maîtres du rire grinçant : John Landis et le National Lampoon.

John Landis, c'est *Schlock*, son premier film, réalisé avec des bouts de ficelle grâce à l'argent prêté par parents et amis, et qui fut un monument dans la parodie des films d'épouvante.

Le *National Lampoon*, c'est *Hara-Kiri* (à qui ils emprunteront effectivement beaucoup : voir leurs fausses pubs) et *Actuel* revus par *Play-Boy*, le magazine d'humour à l'américaine, hautement profitable. Outre des dossiers loufoques et des perles empruntées à l'actualité, ils publieront Jeff Jones, Vaughn Bodé, Gahan Wilson, Sharry Flenniken *(Trots & Bonie)*, Bobby London *(Dirty Duck)*... et avec le *National Lampoon's Book of French Comics*, feront découvrir nos meilleurs auteurs de B.D. outre-Atlantique. Leur succès financier sera tel qu'il se lanceront bientôt dans la production radiophonique *(National Lampoon Radio Hour)*, télévisée *(Saturday Night Live)*, théâtrale *(National Lampoon Show* et *National Lampoon off-Broadway)* et maintenant cinématographique avec *American College*.

Septembre 1962 : la rentrée au Faber College s'accompagne, pour les bizuths, de la visite aux différentes fraternités, ces clubs d'étudiants qui achètent de faire de l'université une société à part entière, réduction et apprentissage de l'autre . dans laquelle on vous lâchera une fois vos études terminées.

Que choisir? La fraternité Oméga? Huppée, de bon ton, bien vue des autorités et aux rites néo-nazis, on s'y emmerde. A deux pas de là, la fraternité Delte, honte du campus, perpétue les traditions de franche rigolade aux dépens des résultats scolaires. Nos deux héros, Larry Kroger (interprété par Thomas Hulce, qui a ici son premier rôle important au cinéma après s'être fait remarqué au théâtre dans *Equus*), le jeune play-boy naïf qui s'ignore, et Kent Dorfman, son obèse comparse, n'hésiteront pas et prendront pension dans cette

La totalité de la « ménagerie »

Thomas Hulce et Sarah Holamb

ménagerie où règne la bonne humeur.

Tout le monde rira d'autant plus — assurent le succès tout public d'*American College* — que tous ces joyeux fêtards qui sapent les bases de l'institution scolaire se retrouveront tous, quelques années après, cadres de la société américaine.

National Lampoon's Animal house, co-produit par Matty Simons, la fondatrice du magazine, doit aussi son scénario à trois collaborateurs de cette maintenant grosse maison, empruntant à l'un, Chris Miler, ses souvenirs de collège. On peut donc entrer de confiance dans la Ménagerie du National Lampoon ce sont des professionnels!

M.V.

American College **(traduction « en français » de** *National Lampoon's Animal House***) : un film de John Landis, avec John Belushi, Tim Matheson, John Vernon, Verna Bloom, Thomas Hulce et Donald Sutherland. En salle depuis le 18 avril.**

SCHWOB, LE PROPHETE AU MASQUE D'OR

La carrière tragiquement brève de l'écrivain fin-de-siècle Marcel Schwob, ressemble au passage d'une comète. Celle-ci aura laissé de fascinantes traces au ciel de l'univers des lettres françaises...

Photo Violet

Étincelante et pathétique, l'existence de Marcel Schwob ressemble à celle qu'inventerait l'écrivain maniériste le mieux inspiré : insolite et référentielle, elle unit les désirs les plus ardents aux goûts les moins conformes à la normalité littéraire de la fin du siècle dernier. Schwob aimait Stevenson, Wilde et Whitman, les poètes grecs. L'écriture lumineuse de ce lecteur passionné se paraît tour à tour de tous les masques, pour ne ressembler finalement — ainsi qu'on le juge avec le recul — à aucun de ses semblables : la réédition inespérée de ses œuvres, accompagnées de préfaces d'Hubert Juin, montre l'étendue de ce véritable miracle resté ignoré des manuels scolaires — et pour cause! Schwob fait peur, tant il s'éloigne de l'académisme pour forger de sombres œuvres en rupture totale avec les conventions. Prenez l'extraordinaire *Livre de Monelle*, paru en 1894 (M.S. avait 27 ans) : on y trouve, gravé au burin le plus subtil, un amour déraisonnable, déviant presque, pour une fillette douée de toutes les séductions; songez à ces deux admirables recueils de contes, *Cœur double* (1891) et *Le roi au masque d'or* (1892) : on y trouve un même acharnement à résister aux pièges de la psychologie littéraire, une même ardeur à changer les métaphores symbolistes ordinaires en autant de véritables faux d'artifice.

Jouant superbement avec toutes sortes de langages — Schwob fut assurément le sémanticien le plus averti de son temps, et dans ce domaine un précurseur —, l'esthète mêle à sa description des scènes, régies comme chez les primitifs flamands, une fièvre novatrice. Le propos de Schwob se garde d'être seulement « reproducteur »; il imite pour mieux dépasser, pour creuser le fossé nécessaire à l'élaboration de l'œuvre nouvelle. Ses *Mimes*, foulant les traces de glorieux ancêtres d'une forme de symbole même didactique, précisent cette démarche. Plus encore, *Les vies imaginaires*, non dénuées d'un côté très borgésien, font apparaître leur auteur-interprète comme le démiurge accompli hors de l'espace et du temps littéraires. Schwob s'arrache à la pesanteur d'une époque pleine de noirceur, de haine — parfois si parfaitement mise en scène par ses confrères Lorrain, Bloy, Mirbeau — pour nouer avec une intemporalité qui nous le rend si jeune aujourd'hui, des rapports qui sont ceux d'un enfant hanté par une mort inéluctable. Si proche par là de Stevenson, pétri des rêves les plus beaux, les plus fous, aventuriers des lettres presque irréel, presque inventé — et je voudrais vous y faire croire!

F.R.

MARCEL SCHWOB
Le roi au masque d'or - Vies imaginaires - La croisade des enfants - Cœur double - Mimes - Le livre de Monelle - Spicilège - L'étoile de bois - Il libro della mia memoria.
Trois volumes en 10 × 18 - Coll. « Fins-de-siècle ». 17 F chaque vol

L'AGE DORÉ DE L'ILLUSTRATION

Divers éditeurs font paraître en même temps des œuvres illustrées par Gustave Doré : il semble qu'on se soi soudain souvenu du trésor d'images que celui-ci nous a légué.

Gustave Doré, qui voulait être peintre, fut peu reconnu comme tel par ses contemporains. Mais il n'a cessé de sculpter, de dessiner, de croquer, infatigablement, tout ce qu'il voyait ou imaginait. Auteur prolifique, il publiait plus de 600 illustrations par an, toutes remarquables.

La librairie Hachette, dans sa collection « Grandes œuvres », réédite les textes les plus complets possibles des auteurs classiques, dont plusieurs ont été illustrés par Doré : c'est la reprise de l'édition Hetzel des *Contes* de Perrault (1862), de l'édition Charpentier de *Capitaine Fracasse* de Théophile Gauthier (1863), des éditions Hachette de *Don Quichotte* de Cervantès (1866) et des *Fables* de La Fontaine (1883). Les nombreuses et superbes illustrations (pleines pages et vignettes) de ces différents ouvrages racontent, en leur étant les volumes, ces histoires de nos enfances qui sont restées, sous ces traits, gravées dans nos mémoires. On finit par s'imaginer que Fracasse ou le Triste Chevalier n'ont jamais eu d'autre visage que celui que leur a donné Doré! Que les bouges et les châteaux, les forêts et les ruisseaux, les gens ou les animaux des *Fables* n'ont jamais pu être différents!... Et les belles, les sorcières, les enfanteaux ou les ogres des *Contes* semblent tapis au creux des pages pour hanter ou ravir nos nuits!

Hommage plus particulier au dessinateur, la Bible éditée par la SACELP, est faite de 230 illustrations de Gustave Doré (publiées en 1866 chez A. Mame et fils, avec une traduction nouvelle de la Vulgate). Les « versets choisis » ne viennent, en fait, qu'en accompagnement des dessins. Ceux-ci sont de véritables tableaux, lourds de mythologie, superbes par la composition, les décors, les personnages hiératiques, les foules massées, les corps terrassés... Une véritable « bible par l'image » (une page sur deux)!

Versailles et Paris en 1871 regroupe des croquis pris sur le vif par Doré pendant la Commune, et mis en recueil après sa mort. On y voit, saisis dans leur prudence, leur roublardise ou leur fougue, ces messieurs de l'assemblée nationale versaillaise, on y découvre les ouvriers à casquette en armes ou... en accusation, avec, en légende, les mots prononcés par les premiers ou les réflexions qu'inspirent à l'auteur les seconds.

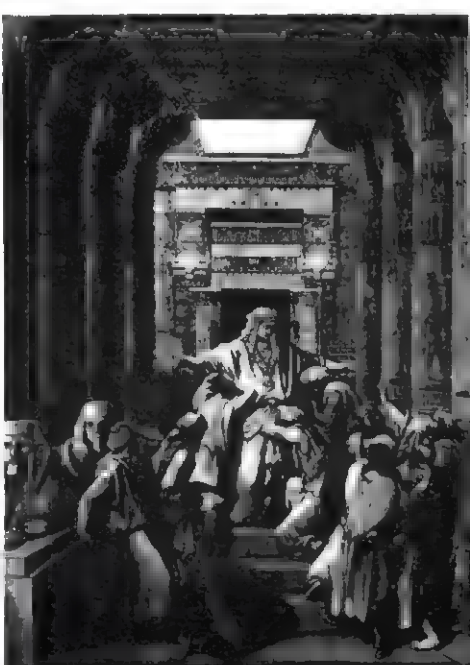
Tous ces volumes, plus superbes les uns que les autres, nous offrent un large échantillon du talent de Doré. Ils sont loin cependant d'épuiser la production de celui qui s'était donné pour tâche d'illustrer sa « bibliothèque mondiale », de Dante à Milton, de Rabelais à Chateaubriand.

M.C.M.

Versailles et Paris en 1871
Ed. Pierre Horay - 112 P. 56 F

La Bible
Hasso Eberling Verlag (Luxembourg) - S.A.C.E.L.P. - 480 P. 75 F

Don Quichotte de Cervantès - Les Fables de La Fontaine - Les Contes de Perrault - Capitaine Fracasse de Théophile Gauthier
Ed. Hachette - Coll. « Grandes œuvres » - 34 F chaque volume



Joseph reconnu par ses frères (La Bible - Ed. S.A.C.E.L.P.)

PERMANENCE DU FRENETIQUE

Plus notre société s'entoure d'un appareil technologique compliqué (et dangereux), plus l'imaginaire a besoin d'espace. C'est sans doute pourquoi la production écrite actuelle retentit de plus en plus souvent des cris du diable.

Frazetta (Ed. du Chêne)

Joachim Laudaüs, le héros sept fois centenaire que Jacques Sadoul fait survivre dans *Les Hautes Terres du Rêves* est l'archétype même du glissement de la technologie vers l'imaginaire débridé. Les Hautes Terres sont la concrétisation des cauchemars des adultes, tandis que les Basses Terres ont été façonnées par les rêves d'enfants. On y croise les personnages de Lewis Carroll, on campe dans les villes des *Mille et une nuits*, on s'y promène nu et on cause avec les chats. Voilà un bien beau roman où l'on assiste à la naissance de l'Antéchrist et à la guerre des Démons. Le tout enchâssé dans le quotidien : la demeure hantée de Joachim se dresse près d'Agen et intéresse les enquêteurs du Ministère de l'Intérieur. Ce mélange de réel et de rêve est séduisant. On ne peut qu'y croire, surtout lorsqu'on voit la police française vendre son silence contre une tonne d'or alchimique. Ça s'achète, la police? Tiens tiens!

Il faudra qu'elle ouvre l'œil, car c'est sans doute vers Agen que se matérialiseront aussi les monstres que Frazetta nous découvre dans son troisième album. Toujours aussi effrayants. *Le démon de feu* ou *Le guetteur de nuit* sont sûrement des complices de Joachim Laudaüs. Il faut les arrêter, Monsieur le Commissaire! Mais surtout, laissez Frazetta en liberté car ce troisième volume nous révèle une tendance humoristique on ne peut plus sympathique.

Par contre Adalbert Stifter, lui, est sérieux comme du marbre rouge : ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas le lire. Cet écrivain autrichien du XIXe siècle a fait une œuvre considérable, pratiquement inconnue en France, et c'est dommage. *Le Château des fous* est un roman étonnant : son intrigue, ses descriptions et ses dialogues y sont d'un conventionnel affligeant. Mais le frénétique est là, pourtant : l'indicible est occulté volontairement par un discours à ras-de-terre, et il n'en prend que plus de puissance. On imagine là-dessous une suite de révélations monstrueuses (qui touchent à la découverte de la sexualité et de l'inceste), et c'est dans cet espace d'un imaginaire informulé que le livre prend tout son sens. On ne peut plus le lâcher, tellement c'est ambigu. A découvrir d'urgence.

Comme Pétrus Borel, réédité ces jours-ci : il faut absolument lire — ou relire — ses *Contes immoraux*. Le romantisme français a rarement touché d'aussi près la cruauté absolue. De *Dina la belle Juive* à *Champavert*, ce n'est qu'une suite de viols, de jalousie sanglante et de meurtres gratuits, où toutes les passions sont exacerbées. Borel Le Lycathrope, qui a toujours ressenti dans sa vie le malheur d'être au monde, accuse la société. C'est elle, et elle seule, la responsable de ces massacres. Borel n'a pas la prétention d'exagérer, il décrit seulement. Et c'est là que le frénétique prend tout son sens : quand il rôde autour de nous et qu'il s'habille de réalité.

B.B.

JACQUES SADOUL
Les Hautes Terres du rêve
Ed. J.-J. Pauvert - 216 P 47 F

FRANK FRAZETTA
Album n° 3
Ed. du Chêne - 96 P 48 F

ADALBERT STIFTER
Le château des fous
Ed. Aubier - 256 P 58 F

PETRUS BOREL
Champavert - Contes immoraux
Ed. des Autres - 400 P 59 F

TITRES SF

UNE SCIENCE-FICTION VRAIMENT LIBRE

- Des auteurs célèbres
- Des textes de qualité
- Une collection ouverte à tous les courants de la S.F.
- Une collection de grands romans

volume simple 12 F
volume double 15 F volume triple 18 F

TITRES SF
Collection dirigée par Marianne Leconte aux Editions J.-C. Lattès.

Éditions J.-C. Lattès. 23, avenue Villemain - 75014 PARIS.
Distribution France : Hachette/CDL
Canada : Les Messageries de Presse Benjamin-Montréal
Suisse : Diffulivre Belgique : A.M.P.

NOUVEAU!

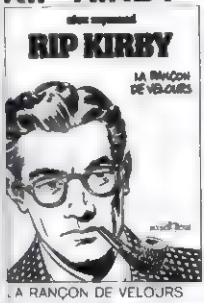
LAUZIER

ZIZI ET PETERPANPAN

MARIJAC

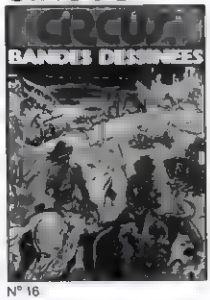
COLONEL X EN EXT ORIENT

RIP KIRBY



LA RANÇON DE VELOURS

CIRCUS



N° 16

éditions jacques glénat

Je désire recevoir,

ZIZI ET PETER PANPAN	30 F
COLONEL X EN EXTREME ORIENT	20 F
RIP KIRBY/LA RANÇON DE VELOURS	24 F
CIRCUS N° 16	15 F

M'abonner à CIRCUS

6Nos FRANCE	75 F
ETRANGER	90 F

Le catalogue gratuit des Editions Glénat

M._____

Adresse_____

Code postal_____ Ville._____

Règlement joint par chèque bancaire, postal, mandat lettre ou virement adressé aux
EDITIONS JACQUES GLENAT
6, rue Lt Chanoron, 38000 GRENOBLE

CHIC ET PAS CHER

Cette rubrique aux prétentions résolument démagogiques s'adresse aux 79 % de lecteurs d'(A Suivre) âgés de moins de trente ans et aux 41 % d'étudiants et d'inactifs économiquement faibles. A tous ces consommateurs éclairés de livres de poche, nous disons : '' C'est vous les pauvres ? Continuez '' !

Jean-François Revel
Pourquoi des philosophes, suivi de La cabale des dévôts (Livre de Poche Pluriel 8339)

Si l'on veut bien accepter, après tout, que la philosophie n'est qu'une spéculation plus ou moins brillante, du latin *speculum* qui signifie miroir, Revel, qui n'en est pas à un travers près, nous renvoie ici quelques peu reluisants reflets de notre époque. S'il n'échappe pas à sa légèreté et son impudence coutumières, il assène néanmoins, dans cet ouvrage vieux de vingt ans et jamais autant d'actualité, de ces paradoxes volatils, légers et bondissants, dont nous manquons parfois.

Les systèmes philosophiques seraient-ils faits pour être compris ou pour faire comprendre? La philosophie doit-elle être systématique ou vraie? La machine ne tourne-t-elle pas à vide?

Hystérique et alarmiste, Revel a le grand tort d'avoir souvent raison. On ne le lui pardonne pas. Mais a-t-on pardonné à Voltaire qui écrivait : « Cependant que le Révérend Père Malebranche s'entretient familièrement avec le Verbe, la terre est couverte d'animaux à deux pieds qui luttent pour leur seule subsistance et n'ont pas une idée métaphysique ». Il ne faut jamais révéler aux masses la nudité du Roi.

Cahiers Jussieu n° 5,
Les marginaux et les exclus dans l'histoire (10 18 n° 1290)

On est toujours le marginal et l'exclu de quelqu'un! Que l'on se révèle hérétique, lépreux, juif, fou, sorcier, sodomite, étranger, déclassé, prostitué, enfant, naïf, religieux ou militaire, il se trouve toujours quelque *Malleus Maleficarum* pour instruire comment vous traiter. O tempora, O mores!

Il n'est pas bon non plus, au nom de la métaphore ultime, de se targuer de sa différence même. Car la marginalité est un état instable, fragile et éphémère, même si ses diverses manifestations, comme le démontrent les collaborateurs de ces Cahiers, déroulent à travers l'histoire un constant cortège : apaches de nos westerns urbains, folles et travelos, artisans pistoniciens, bandits sardes, ruraux et galériens.

Malgré les contributions de Jacques Le Goff, Elise Marienstras, André Zysberg et autres P. Vidal-Naquet, ces Cahiers manquent furieusement de cohérence, de méthode et d'audace, même s'ils sont indispensables. C'est qu'ils sont l'image même de nos universités!

Alexandre Zinoviev
L'avenir radieux (Livre de Poche 5244)

Si je me mettais à crier tout de go : « Vive le communisme, avenir radieux de l'humanité », ici, en plein cœur de Moscou, je prêterais à rire, sans plus. Pourtant, je ne suis pas n'importe qui, puisque je dirige, à l'Institut, la Section des Problèmes Théoriques de la Méthodologie du Communisme Scientifique. Je passe le plus clair de mon temps, comme mes amis du Café du Commerce Planifié, à me pousser du col dans la hiérarchie, publier des articulets doctrinaux, dire du mal de mes collègues et faire du marché noir.

Avec cet aplomb inoxydable qui est le propre des machines infernales, l'U.R.S.S. (on peut le dire aujourd'hui, c'est à la mode!) se précipite en gaudriole vers des lendemains qui sentent. Chez l'auteur, on retrouve le Swift du *Journal de l'Année de la Peste*.

Zinoviev est un logicien et un humoriste, ce qui est toujours plein de risque en période de révolutions vieillissantes, quand l'idéologie ne tient plus que par la barbichette. Sa géométrie de l'absurde est réfutable. Coupez-lui la tête! glapit la Reine, cramoisie.

Jorge Luis Borgès et Alicia Jurado
Qu'est-ce que le bouddhisme ? (Gallimard Idées n° 404)

Les éditeurs, sentant sa mort prochaine, publièrent de lui quatre ouvrages en six mois. Pour la plupart insignifiants eu égard à l'immense talent de ce dinosaure de Borgès.

Et pourtant, pourquoi pas le boudhisme? Pourquoi pas une vraie introduction à une vraie fiction? Borgès, sous des apparences extrêmement didactiques, semble prendre plaisir à prendre le Bouddha à rebrousse-poil, pour mieux en pénétrer les pores. Un trouble de conscience vient s'installer chez le lecteur. Borgès ferait-il à nouveau œuvre de fiction? Borgès pas si insignifiant que cela? Et déjà son infamie prend des allures d'éternité.

ALAIN DE GUELDRE

FANTASMES, LIBIDO ET EROTISME A GOGO

Tandis que Crépax donne — après le succès des films tirés du livre d'Emmanuelle Arsan — sa version des exploits érotiques d'une exploratrice du sexe en pays exotique, Lauzier voit éditer en album les hauts faits de Peter et Zizi Panpan, déjà publiés en feuilleton dans *Lui* en 1974-75.

Crépax, après les aventures érotico-merveilleuses de Valentina, a déjà réinventé de sa plume l'histoire masochiste d'O, et prête, maintenant, à Emmanuelle, en succession de courtes séquences enlevées, de longs et répétés orgasmes en images.

Lauzier, lui, conte ce qu'il advint de Zizi femme frigide, mariée à Peter Panpan, éjaculateur précoce : leur cas, pris en charge par la science et les media devient exemplaire et fait d'eux les porte-drapeaux de diverses causes sexuelles.

Cascade de conséquences sociales contre cascade d'exploits oniriques, les deux auteurs font assaut de corps nus copulents et de fantaisies érotiques en les utilisant dans les buts narratifs qui leur sont propres... A chacun d'apprécier en fonction de ses fantasmes personnels, « des libido » reconnaîtra les siens!

M.C.M.

L'érotisme est l'art de trouver la figure qui vous fera signe, et l'art d'en décliner les variations vers l'infini. (Bernard Noël - Préface à Emmanuelle de Crépax).

CREPAX
Emmanuelle
Ed. du Square - 145 P / 95 F

LAUZIER
Les sextraordinaires aventures de Zizi et Peter Panpan
Ed. Jacques Glénat - 48 P / 30 F

AGATHA CHRISTIE
LE BAL DE LA VICTOIRE

Ed. du Masque
280 P - 35 F

Avec ses 300 millions de lecteurs, Mrs Agatha Christie fait bien rire les lecteurs élitistes. Elle n'en constitue pas moins, entre autres fascinations, un intéressant cas-limite, celui de « l'écrivain-amateur » (ce sont ses propres termes) devenu scribe attaché à l'inconscient d'un immense public... Ceci expliquerait assez la publication de fonds de tiroirs, quand bien même, dans le cas de ce recueil, il s'agit de textes méconnus du plus grand nombre pour avoir seulement vu le jour en langue française dans les pages de la défunte revue *Mystère-Magazine*.

Narrées par un Capitaine Hastings tout fringant, les toutes premières enquêtes de Poirot (composées entre 1923 et 1935) ont la saveur des fruits verts, mais aussi d'autres vertus aux yeux du fan d'Agatha Christie : celle-ci livre en effet dans ces textes la genèse de certains de ses chefs-d'œuvre à venir. Avis aux fins limiers!

F.R.

VIDAL - CLAVE
L'ILE AUX CHIENS

Ed. Dargaud
48 P - 18 F

Pour cette nouvelle histoire politique de « vols, de viols et de violence » qui se déroule dans le premier quart de ce siècle sur l'île (mythique?) d'Ohonian, sur la côte nord de la Turquie, Vidal et Clavé ont repris leur photographe canadien, Law Breaker, déjà « voyeur » plus ou moins engagé des tueries du rio del Oro...

Le Vali Djemal Nazim Pacha, ayant poussé la foule musulmane au massacre des Arméniens, déporte les survivants sur « l'île aux chiens ». Breaker qui, décidément, « ne se sent pas un héros » et se demande sans cesse « ce qu'il fout dans cette galère », choisit une fois encore le « clan des perdants ».

Vidal reste le chantre de l'humanisme désespéré, dans une situation historique particulièrement significative des débuts du néo-colonialisme. Le dessin de Clavé met brillamment en scène ces instants de désespoir et de mort en soulignant, à l'occasion, la beauté d'un visage ou celle d'un corps.

M.C.M.

JEAN-CLAUDE DENIS
COURS TOUT NU

Ed. Futuropolis
56 P - 20 F

Quant un monsieur barbu casquetté façon Capitaine Haddock libère les animaux d'un zoo pour les conduire sur un vaisseau façon arche de Noé où l'attend une Mademoiselle Cléo friande de soleil-partout-sur-la-peau, les aventures à venir ne peuvent qu'être écologico-rocambolesques. Elles le sont. Grâce à des méchants de tout poil qui contrecarrent les projets de « Noé »... Grâce aussi à Rémy, un chimpanzé plutôt malin et non dénué d'humour, à une belle dompteuse et à des riches excentriques. A travers déboires et espoirs déçus, François-Noé trouvera quand même un paradis pour sa belle et ses bêtes.

Jean-Claude Denis, dont c'est la première longue bande dessinée (après un livre illustré pour enfants et des bandes courtes) raconte bien. Le dessin clair et le découpage précis rendent plaisante la lecture de ces péripéties sur trame classique, auxquelles il manque cependant un ingrédient (sucre ou piment?) pour être — plus que divertissantes — emballantes.

M.C.M.

GOSCINNY - UDERZO
ASTERIX CHEZ LES BELGES

Ed. Dargaud
48 P - 20 F

Il est à peine sorti que déjà on en a vendu des centaines de milliers d'exemplaires. C'est le plus gros succès de librairie de la saison. Il faut dire que le dernier album d'Astérix se passe en Belgique : après avoir donné naissance à la moitié de la bande dessinée mondiale, il était fatal que la Belgique serve elle-même de terrain d'action à des personnages de B.D.

Mais les amateurs d'humour belge seront déçus. Pas trace de belgophobie dans cet album. Goscinny et Uderzo ont au contraire rendu hommage au courage légendaire des Bellovaques, Eburons, Atuatuques et autres Nerviens face à l'envahisseur romain. Jules César lui-même n'avait-il pas reconnu dans ses *Commentaires* l'héroïsme de ses ennemis du plat pays? Un héroïsme qui, dans cet album, se mesure à la vaillance chauvine des Gaulois irréductibles du village d'Astérix, à la faveur d'un concours dont les légions romaines font bien entendu les frais. Au passage vous ferez la con-

naissance de Nicotineke, la femme du chef Gueuselambix, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une célèbre chanteuse belge, vous assisterez à l'invention historique du plat national belge, les moules aux pommes frites, et entre deux querelles linguistiques Flamands-Wallons, vous savourerez comme il se doit les clins d'yeux à Bruegel ou au « Waterloo morne plaine » de Hugo. Même si cela est un peu répétitif, même si la série donne des signes d'essoufflement, même si l'agressivité sacrificielle et cocardière d'Astérix et Obélix est de plus en plus gênante, on ne peut s'empêcher de songer qu'il s'agit là de la dernière œuvre de Goscinny.

Ph. M.

RUBEM FONSECA
LE CAS MOREL
408 P - 65 F

IVAN ANGELO
LA FETE INACHEVEE
Traduits du brésilien par M. Wuilcher
328 P - 55 F
Ed. Flammarion

Après une première génération d'écrivains brésiliens (Amado, Guimaraes Rosa) qui s'étaient surtout attachés à l'évocation du Nordeste, d'un monde ancestral rivé à sa terre et à ses traditions, il n'est pas inutile que l'on nous présente aujourd'hui deux auteurs dont l'univers est essentiellement citadin, et dont l'écriture semble avant tout marquée par le formalisme occidental.

Le cas Morel de Rubem Fonseca est la biographie très complaisante d'un débauché, peintre « d'avant-garde » de surcroît, qui a fini par commettre un meurtre. De la prison, il raconte son histoire. Le livre voudrait nous faire (dit-on) partager la tragédie (?) de cet homme assez détestable, qui évolue dans un monde factice, artificiel : mais il n'y parvient pas, peut-être parce que le récit ne dessine aucun décor crédible et se contente de ressasser d'interminables et ennuyeuses prouesses amoureuses.

La Fête inachevée d'Ivan Angelo, sans être un événement, est toutefois bien supérieur au précédent. Chronique dispersée d'un monde sans consistance (mais ici délibérément sans attraits), le livre raconte (ou plutôt ne raconte pas) une fête en suivant le destin des personnages qui y assistent (on remonte parfois jusqu'à des dizaines d'années en arrière). A la fête se superpose une émeute (peut-être la vraie « fête »?) au cours de laquelle certains personnages meurent ou disparaissent. Présenté comme une enquête, le roman d'Angelo a des défauts (en particulier certaines complaisances formelles), mais aussi beaucoup de qualités : une structure assez solide pour survivre à l'éclatement des récits, et surtout des personnages attachants.

Traversés par le doute, le sentiment d'une impuissance et de l'inutilité d'écrire, ces deux livres n'atteignent évidemment pas à la grandeur de leurs modèles (l'influence d'un Sabato, ou d'un Donoso, est indéniable). On s'attendait à plus de *réalité*, et l'on reste, il faut le dire, sur sa faim.

Y.D.M.

COLL. "LA BANDE DESSINEE PRATIQUE"
L'accouchement
La moto
Ed. Albin Michel
96 P - 29 F

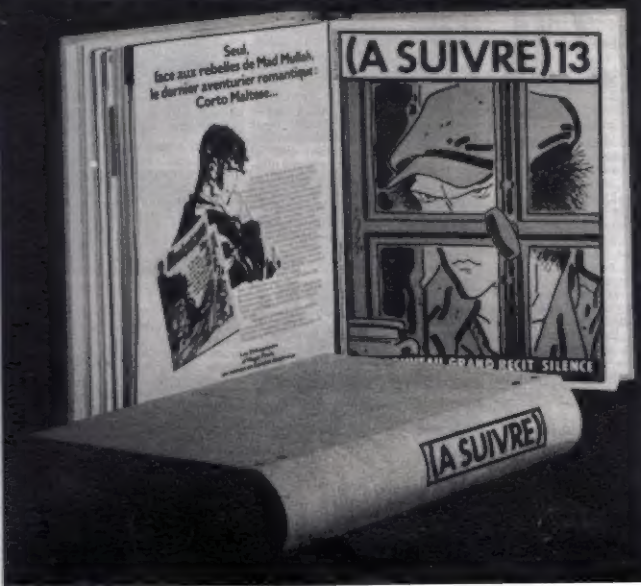
Cette collection ouvre au didactisme graphique un nouveau champ d'investigation précédemment parcouru par d'autres éditeurs (la bible, la natation, la psychanalyse, le marxisme etc... ont déjà fait les frais de la narration imagée). Avec le concours de l'estimable Clavé (pour l'*Accouchement*) et du « team Jean Graton » (pour *la Moto*), les images et les textes atteignent une précision technique et une rigueur pratique qui confinent à l'hyperréalisme. Le volume consacré à l'accouchement est composé d'informations sérieuses et scientifiques, mais les dialogues entre protagonistes de l'action (le père, la mère, le docteur et l'infirmière) engendrent parfois la franche rigolade. L'ensemble paraît aussi quelque peu idéalisé par rapport à la réalité de beaucoup de maternités françaises.

Le thème de la conduite et de la sécurité en moto, deuxième titre de la collection, est traité par un quadragénaire d'allure très anglo-saxonne qui explique comment maîtriser quelques problèmes dont la simplicité fera ricaner tout motard un tantinet chevronné (mais le volume s'adresse à des débutants du guidon).

Ces deux ouvrages attristeront ceux qui ne veulent accepter la B.D. que comme œuvre d'imagination, laisseront indifférents ceux qui n'ont rien contre les documentaires qu'on passe, parfois, avant les vrais films et trouveront leur public parmi ceux qui estiment, comme disait l'autre, qu'un croquis vaut mieux qu'un long discours.

M.P.

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION LA RELIURE (A SUIVRE)



Conservez vos numéros avec la reliure spéciale, toilée sable et frappée au sigle (A SUIVRE). Les reliures sont vendues par 2 et chacune peut contenir 6 numéros. Pour les recevoir, retournez le bon ci-dessous.

BON DE COMMANDE :
à retourner à : CASTERMAN
66, rue Bonaparte 75006 PARIS

NOM : .....
PRÉNOM : .....
ADRESSE : .....
.....
CODE POSTAL : .....
LOCALITÉ : .....

Je désire recevoir _____ paquets de 2 reliures (A SUIVRE) au prix de 40 F TTC le paquet + 10 F de port = 50 F TTC
Prix Total _____ F TTC
Ci-joint mon règlement
(A SUIVRE)

CRACHE TON VENIN !

le nouveau

TELEPHONE

- Tournée TÉLÉPHONE -

AVRIL

• Mardi 3 Avril	- NANCY	- Parc des Expositions
• Mercredi 4 Avril	- BESANÇON	- Palais des Sports
• Jeudi 5 Avril	- LYON	- Palais d'hiver
• Vendredi 6 Avril	- DIJON	- Structure gonflable
• Samedi 7 Avril	- CLERMONT FERRAND	- Palais des Sports
• Mercredi 18 Avril	- BOURGES	- Printemps de Bourges
• Mercredi 25 Avril	- NIMES	- Théâtre municipal
• Jeudi 26 Aril	- MONTPELLIER	- Palais des Sports
• Vendredi 27 Avril	- RODEZ	- Salle des Fêtes
• Samedi 28 Avril	- BORDEAUX	- Chapiteau
• Dimanche 29 Avril	- TOULOUSE	- Halle aux Grains
• Lundi 30 Avril	- AGEN	- Chapiteau

MAI

• Jeudi 3 Mai	- NICE	- Théâtre de l'Escurial
• Vendredi 4 Mai	- TOULON/SANARY	- Cité de la Jeunesse
• Samedi 5 Mai	- VITROLLES	- Salle des Fêtes
• Dimanche 6 Mai	- VALENCE	- Fête Plein air
• Mardi 8 Mai	- ST ETIENNE	- Hall de la Foire
• Mercredi 9 Mai	- MONTLUÇON	- Hall de l'agriculture
• Jeudi 10 Mai	- LIMOGES	- Salle des sœurs de la Rivière
• Vendredi 11 Mai	- CHATEAUROUX	- Salle Racine
• Samedi 12 Mai	- MELUN	- Hall de la Foire Exposition
• Lundi 14 Mai	- CAEN	- Hall Sorel
• Mardi 15 Mai	- LE HAVRE	- Cinéma Normandy
• Mercredi 16 Mai	- ROUEN	- Salle du centre St Sever
• Jeudi 17 Mai	- AMIENS	- Salle du cirque d'Hiver
• Vendredi 18 Mai	- REIMS	- Maison des Sports
• Samedi 19 Mai	- STRASBOURG	- Hall Tivoli
• Mardi 22 Mai	- ORLEANS	- Salle des Fêtes du Baron
• Mercredi 23 Mai	- LE MANS	- La rotonde
• Vendredi 25 Mai	- LILLE	- Foire commerciale
• Samedi 26 Mai	- SANNOIS	- Parc Jean Mermoz
• Mardi 29 Mai	- NANTES	- Salle du Champs de Mars
• Mercredi 30 Mai	- LORIENT	- Palais des Congrès
• Jeudi 31 Mai	- BREST	- Lieu à préciser

JUIN

• 1er Juin	- ST BRIEUC	- Salle Robien
• Samedi 2 Juin	- PARTHENAY	- Foire Exposition
• 5 et 6 Juin	- PARIS	- Palais des Sports

33 T - 2C070-14737 Disponible en Cassette

EMI

PATHE MARCONI EMI

Marlboro
FILTER CIGARETTES
FINE TOBACCOS
FILTER CIGARETTES
Marlboro
20 CLASS A CIGARETTES